

Don 12877

LIEUTENANT GRIMONT

1914-1918



HISTORIQUE

DU

**288^e Régiment
d'Infanterie**



AUCH

IMPRIMERIE F. COCHARAUX

RUE DE LORRAINE

1922

S.11218

LIEUTENANT GRIMONT

1914-1918

B.D.I.C.

HISTORIQUE

DU

288^e *Régiment*
d'Infanterie



AUCH

IMPRIMERIE F. COCHARAUX

RUE DE LORRAINE

1922

11218



AUX MORTS
DE LA GRANDE GUERRE

EST DÉDIÉ CE RÉCIT

QUE LEURS VERTUS, LEURS EXPLOITS, LEUR SACRIFICE

ÉDIFIENT ET ANIMENT

NOS ENFANTS



AUX MORTS
DE LA GRANDE GUERRE

EST DÉDIÉ CE RÉCIT

QUE LEURS VERTUS, LEURS EXPLOITS, LEUR SACRIFICE

ÉDIFIENT ET ANIMENT

NOS ENFANTS



HISTORIQUE

DU

288^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

La Mobilisation.

2 Août 1914! La guerre!... Le télégraphe a transmis l'ordre de mobilisation, le tocsin répercute aux plus humbles hameaux l'appel aux armes. Une indicible émotion angoisse les âmes, mais la première tristesse se transfigure en une énergie héroïque. Par un miracle de la conscience collective, les partis disparaissent, tous les dissentiments français se fondent dans un immense amour de la Patrie, ferveur grave au geste unanime, union sacrée qui, d'emblée, restitue à la France la plénitude de sa puissance guerrière et demain imposera magnifiquement son prestige dans le monde.

Au cri d'alarme, tous les hommes sont prêts. Ils embrassent d'un dernier regard le foyer et l'horizon natal; ils disent brusquement adieu aux douces choses familières; ils partent: les épouses, les mères les escortent, résignées, frémissantes; la volonté des femmes exalte le courage des hommes. La foi qui anime ces êtres, hier égoïstes, aujourd'hui

d'hui dévoués, se rythme aux accents tout à coup sublimes de *la Marseillaise* :

Allons enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé.

Comme il se vérifie l'hymne que l'on délaissait; avec quelle exactitude il correspond à la formidable réalité de l'heure! De millions de poitrines, il s'élançait, il jaillit comme le psaume incomparable qui exprime à la perfection la piété de la race pour sa terre, son histoire et sa claire civilisation. Il condense ce cri, il confond en un seul et farouche enthousiasme la religion de la Patrie et la plus pure philosophie de l'Humanité.

Contre nous, de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé!
Aux armes, citoyens!
Formez vos bataillons.

Les abords des gares sont grouillants de multitude. La mobilisation s'effectue avec l'ordre rapide d'un mécanisme supérieur: Il en va du 288^e R. I. au dépôt de Mirande, comme de tous les autres corps dans tous les autres dépôts. Heure par heure, les mesures prévues s'exécutent: le 2 août arrivent d'Auch, les officiers et sous-officiers du 88^e régiment d'active qui doivent encadrer le régiment de réserve; le 3 août arrivent les officiers de complément; le 4 août arrivent les soldats réservistes. Les journées du 5, 6, 7 et 8 sont consacrées à l'équipement, à la répartition et à la formation des unités. Le 9, à 4 heures, le régiment se rend à Auch; il y reçoit les vivres de réserve et de débarquement. Le 12, le drapeau est solennellement présenté au régiment sous les armes, sur les allées d'Etigny; le lieutenant-colonel SIMONI salue la beauté du grand symbole. Le 288^e traverse la ville. Ceux qui vont à la guerre ont le sourire et parmi la foule qui

les acclame, ils passent fleuris comme pour une fête ainsi qu'il convient à la gaité fameuse des cadets de Gascogne unie à la bravoure immortelle du soldat français. Sur les mâles visages, on lit l'âme sublimisée, la divine pensée du Sacrifice!

Les 13, 14 et 15 août, le voyage, le long voyage en chemin de fer. Le convoi est béni partout sur son passage; partout les populations acclament les soldats qui montent à la frontière, tandis que, de tous les wagons du train, répondent leurs chants enthousiastes, leurs grands rires d'enfants et leurs serments audacieux.

Le 16, le train s'arrête, au milieu de la nuit, en gare de Suippes, à 21 kilomètres nord de Châlons-sur-Marne; l'état-major de la 134^e brigade l'y a précédé. Les hypothèses sur la direction qu'on prendra le lendemain sont aussi nombreuses que contradictoires. Les fourriers ont réparti les cantonnements. Les sages s'enroulent dans leur couverture. la tête sur le sac (« demain sera ce qu'il pourra! ») et ils s'endorment.

Premiers engagements en rase campagne.

Le 17 août, à l'aube, départ pour Sainte-Menehould. La 67^e division se porte par Clermont-en-Argonne, le fort de Douaumont, Etain, jusqu'aux avancées ouest de Briey, à Eton. La colonne croise sans cesse des groupes de civils, à pied, en chars, en autos, chargés de hardes et d'objets disparates, poussant devant eux des vaches et des moutons, exode lamentable que nous reverrons encore à la fin de la campagne, au 21 mars et en mai 1918, mais qui ne nous affectera jamais autant qu'à ces débuts où la misère est toute neuve et où le cœur ne s'est pas en quelque sorte résigné par l'habitude. Les soldats regardent avec indignation tant de douleurs qui cheminent vers la France

intérieure; ils vouent à la brute germane une haine implacable.

Le 22 août, le régiment reçoit l'ordre de prendre les avant-postes sur la ligne Boulogny-Affléville. L'attaque ne se déclenche que le 24; c'est le baptême du feu! L'artillerie allemande est relativement nombreuse et très active. A 14 heures, les batteries françaises ont été réduites au silence. Les fantassins ont pratiqué une ébauche de tranchée et, malgré l'émotion que provoque chez beaucoup ce contact initial assez violent, ils font bonne contenance. Dans l'après-midi, le feu ennemi redouble. Nous sommes pris de front et de flancs. Pour corser la fête, le village d'Eton commence à flamber. Le régiment tient bon, mais il risque d'être encerclé. Le colonel SIMONI debout sur la ligne de feu, méprisant tout danger, la rage au cœur, ordonne le repli. La première journée de combat s'achève mélancoliquement dans un crépuscule dramatisé par l'immense lueur d'incendie. Le régiment retraite en ordre vers l'ouest, par Amel et Maucourt, au nord-est de Douaumont.

Pendant six jours, on nous fait exécuter des marches et contre-marches dont le sens nous échappe : Ornes le 25, le 26 Bezonvaux, puis Belleray au sud de Verdun, et les jours suivants, pointe vers le Nord par la rive droite de la Meuse jusqu'à Consenvoye.

Le 1^{er} septembre, le 288^e R. I. fait face à l'ennemi qui occupe les lisières du bois de Consenvoye. Tandis qu'il franchissait la croupe en deça d'Haumont, vers la corne sud-ouest du bois, le 5^e bataillon a essuyé le feu de l'artillerie et s'est porté, à vive allure, vers la cote 338. Il ne peut être question d'attaques de front, car les Allemands occupent là une position que précède un glacis bien battu sur quatre cents mètres et pour eux extrêmement avantageuse. De 9 heures à 13 heures, attente un peu nerveuse d'ordres qui ne viennent pas. A 13 heures, une compagnie

du 259^e s'élançait à la baïonnette; les troupes voisines s'ébranlent à son exemple. A peine ont-elles atteint la crête qui les protégeait, un feu nourri les fauche. Le chef de bataillon IEHL, commandant le 5^e bataillon du 288^e, juge l'attaque inconsidérée et, d'autorité, ramène en arrière les éléments déjà confondus et amoindris. Les deux régiments se reforment derrière la crête, à 1.000 mètres du bois. Pourtant le commandement prescrit de s'emparer de ce bois. Le colonel adopte un dispositif réalisable. Il montre un calme qu'on admire, dictant ses ordres debout, parmi le sifflement des projectiles. — « Plaquez-vous, mon colonel! » Il y consent pour deux minutes. Il ne reste pas en place. L'assaut va recommencer. Il donne le signal et aussitôt s'élançait au premier rang de ses soldats. Il est magnifique de cran, certes, mais trop; il est trop brave! Il tombe grièvement blessé; on l'emporte sur un brancard. Voilà que le chef manque à sa troupe. Le commandant IEHL le remplace. Lui aussi est debout, calme, impassible, se multipliant à tout et à tous; lui aussi offre une cible vivante; la capote et le képi troués, il nargue en souriant : « Ce ne sont pas les Boches qui m'auront! » Pressentiment étrange, on le verra. L'ennemi repousse les assaillants une deuxième fois. Le commandant regroupe et replace les unités, les sections mêmes. — « Que voulez-vous que je fasse avec ces pauvres enfants? » explique-t-il au capitaine de Gramont, en faisant allusion à l'extrême jeunesse des officiers. Avant d'engager encore le régiment, il avait tout contrôlé. — « Le drapeau! Où est le drapeau! » Il l'a réclamé plusieurs fois avec inquiétude. Il n'est satisfait que lorsqu'il le regarde flotter au-dessus de sa tête. Un agent de liaison vient lui annoncer que le commandant PUECH, du 6^e bataillon, est blessé. On est reparti d'un élan superbe, on fonce, mais hélas! les mitrailleuses allemandes opposent une barrière infranchissable. Tous les efforts pour

refouler l'ennemi sont brisés. A 18 heures, la 134^e brigade reçoit l'ordre de se replier. A l'appel, il manque 241 hommes; il ne reste au régiment que 7 officiers. Le 288^e retraite à 21 heures, et par Samogneux gagne Champneuville à 3 heures, pour en repartir deux heures plus tard.

Du 2 au 6 septembre, nous évoluons au nord de Verdun; le 7, nous nous portons au sud-est de Clermont-en-Argonne et nous atteignons Osches. La mission est d'organiser défensivement la lisière nord de ce village et de contenir tout mouvement à l'est du bois d'Osches. Nos voisins de droite et de gauche progressent avec facilité. Nous nous portons alors sur Ippécourt où nous arrivons à la nuit tombante, baïonnette en avant, croyant donner l'assaut. Mais le 259^e R. I., on ne sait pourquoi, tient déjà la place: il assure qu'il a déjà fouillé maisons et caves; les civils déclarent qu'aucun Allemand ne subsiste, même aux abords du village. Le 288^e traverse donc et va s'installer sur les hauteurs qui dominent Ippécourt où il improvise quelques travaux de défense. A minuit, les hommes très las, s'endorment sous la protection des petits postes.]

Au petit jour, des rafales de mitrailleuses nous arrivent... dans le dos. Un clairon sonne « cessez le feu ». Mais les mitrailleuses continuent de plus belle. Les Boches installés au premier étage, sur les toitures ou dans les greniers des maisons d'Ippécourt, nous canardent tout à leur aise. La situation est à la fois ridicule et redoutable. Après un instant de panique énergiquement réprimée par les chefs, on se porte dans le bois de Fer, à 700 mètres du village, on s'y reforme et l'on reprend le mouvement vers Osches. On compte cinq tués, dont le capitaine DAT et 204 blessés ou disparus dont le lieutenant DESCADÉILLAS.

Du 9 au 20 septembre, pas d'incidents notables.

L'ennemi s'emparant des hauts de Meuse, la 67^e D. I. est envoyée pour enrayer la progression allemande de ce côté.

Le 21, le régiment est au fort du Rozelier; il y reçoit l'ordre d'aller occuper la tranchée de Calonne, dans le bois de Saint-Rémy. Il y arrive à 19 heures; deux compagnies prennent les avant-postes à Vaux les-Palameix, le reste du régiment s'installe en cantonnement d'alerte dans le village de Mouilly. Les 22 et 23 septembre, par des combats incessants sous bois, le régiment ne cesse d'avancer en direction de Saint-Rémy.

Les pertes allemandes sont énormes; nous marchons sur des cadavres boches et nous faisons de nombreux prisonniers; mais le 24, au matin, le régiment ne peut plus avancer et s'arrête sur le chemin Vaux-Rémy à droite du 259^e R. I. A midi, les 22^e et 23^e compagnies sont portées à travers bois en reconnaissance offensive vers Dommartin-la-Montagne.

A 14 heures, une formidable contre-attaque allemande se produit sur le 259^e qui se replie. Notre 5^e bataillon charge l'ennemi et arrête un instant l'offensive boche. Dans ce bois la lutte est difficile, la liaison précaire, les traquenards nombreux. Les Boches perchés dans les arbres nous causent des pertes cruelles. La 23^e compagnie est décimée avant d'avoir flairé le danger; ses trois officiers (capitaine de GRAMMONT, lieutenant FOURNIER et sous-lieutenant IMBERT) ne rentrent pas de la reconnaissance et sont présumés tués.

Les débris de la compagnie, une trentaine d'hommes, sont ramenés en arrière par les deux seuls sergents survivants. Néanmoins, le régiment se tient en contact étroit avec l'ennemi livrant quelques luttes épisodiques; à 16 heures; le Boche pousse à nouveau une attaque en masse et à fond sur le régiment de gauche qui cède et se rejette en désordre, face à nos mitrailleuses, dont le tir

est paralysé. Des camarades ont été ainsi certainement atteints par nous. C'est un flot qui traverse et désorganise nos rangs... Une vague suit. On ne tire plus naturellement Hélas! c'est du Boche. Bien qu'ils s'en soient aperçus trop tard, nos hommes font tête. Des corps à corps sauvages s'engagent dans les taillis, dans les clairières, à travers les layons. Notre infériorité numérique est manifeste. On se replie en tirillant. A cette heure, des sous-lieutenants commandent les bataillons, des adjudants ou des sergents rallient les survivants des compagnies. Le chef de corps organise une ligne de résistance en arrière du bois, tandis que le sous-lieutenant COUMES, aidé de l'adjudant-chef BALONDRADE s'efforce de concentrer les éléments éparpillés; il réussit à reconstituer un détachement de 150 à 160 hommes qui attendra à Mouilly les ordres du commandant IEHL.

Mais le commandant IEHL, qui commande le régiment est coupé lui aussi des éléments du 288^e et se trouve à Vaux-les-Palameix avec le lieutenant MARRIEN, le sous-lieutenant CASTEX et 200 hommes environ.

La division projette de faire appel à l'énergie de ces détachements épars pour un nouvel effort dans la nuit du 24 au 25. Le commandant de la brigade (colonel CHICHÉ) juge cette opération d'un œil défavorable. Il fait appeler les chefs des détachements qui étaient avec lui à Mouilly (colonel FRITCH pour le 283^e, sous-lieutenant COUMES pour le 288^e) et leur dit : « Le général de division veut que nous tentions encore l'assaut. Nous allons à la mort! Eh bien soit! Nous mourrons en braves, n'est-ce pas, mes amis. »

Et à minuit, ces détachements avec le même courage tranquille et résolu, reprennent la direction de la tranchée de Calonne.

Fort heureusement l'ennemi ne renouvelle pas ses attaques; quant à nous, soit que l'avis du général de

brigade ait prévalu, soit pour toute autre cause, nous nous contentons de creuser des retranchements et d'attendre. Nous glissons légèrement au sud-ouest pour relever le 259^e R. I., qui ébauche au bois des Chevaliers, des travaux de défense que nous allons continuer et qui vont devenir des « tranchées permanentes. »

Il ne faut pas oublier de joindre à ce récit certaines scènes de barbarie au compte des soldats du kaiser. Nos gens ayant regagné du terrain, ont trouvé 34 hommes tous tués d'une balle de revolver à la tête et entassés pêle-mêle; un lieutenant était encore dressé debout le long d'un arbre. Nous pûmes délivrer 7 à 8 blessés attachés aux troncs de hêtres, les bras et les jambes percés de coups de baïonnettes, un seul atteint au côté; ceux-ci appartenaient au 67^e R. I., au 10^e R. I., un seul au 288^e R. I. Ces actes de basse férocité exaspèrent nos soldats. Leur moral restait d'ailleurs magnifique malgré les fatigues, l'incertitude et les revers.

La guerre en rase campagne est close. Elle ne reprendra qu'en mars 1918.

Cette première période si attachante par sa sentimentalité aiguë, par son pittoresque et sa couleur, se caractérise aussi par une conception naïve de la guerre à laquelle nous avons peine à croire aujourd'hui. Les gars du 288^e n'ont qu'une très vague notion de la puissance de l'artillerie. Ils appellent les obus des « boulets »; ce nom vétuste lancé en patois est singulièrement expressif de leur ignorance. Les premiers obus les amusent; ils s'approchent du point de chute, *pour voir...* Quand les éclatements sont trop proches, les plus timorés se couchent derrière une javelle de paille, un buisson, et se croient à l'abri. Ils n'éprouvent aucune méfiance des avions qui les survolent et ils les saluent du geste ou du mouchoir. En groupe ou isolés, ils négligent les précautions les plus simples. Quelles longues expériences ne leur faudra-t-il

pas pour se plier aux règles militaires adaptées et pour arriver à la merveilleuse habileté qu'ils montreront par la suite?

Leur naïveté n'a d'égale que leur bravoure. Brusquement arrachés à la vie civile, ces gens qu'anime une résolution irréductible, abordent l'ennemi avec la cranerie des ancêtres de Rocroy et de Valmy. Leur fougue se heurte partout à un obstacle tout puissant. Ils ont à combattre des adversaires non seulement supérieurement entraînés à la guerre telle qu'ils la conçoivent et fertiles en procédés, mais qui disposent en outre d'une immense supériorité en artillerie et en mitrailleuses. A Saint-Rémy, une seule division française avait à contenir deux corps d'armée frais arrivés de Metz (21 au 24 septembre).

Malgré ces désavantages évidents, nos soldats escomptent la victoire et toute prochaine. Combien durera la guerre? Trois mois, cinq à six au plus. C'est l'opinion générale. La France doit vaincre, il faut qu'elle remporte la victoire. L'homme a compris le grand dilemme : vaincre ou mourir. Or les millions de Français pénétrés de cette volonté constituent une armée invincible. On vaincra. La bonne humeur, suprême parure de toutes les autres vertus du soldat français, s'affirme partout, chez tous. Elle console de la fatigue, des privations, de mille douleurs physiques. Le pain est moisi, qu'importe, on l'assaisonne de plaisanteries; est-il immangeable, on se met philosophiquement « la ceinture. » Maintes fois, en l'absence de tout ravitaillement, on se contente de fruits, de carottes, de raves. Le biscuit et le singe représentent le plus sûr de l'alimentation. Faute de trouver le temps de la cuire, on jette souvent la viande. On se rattrape à l'occasion. A Eton, des débrouillards ont visité les basses-cours de la briqueterie abandonnée et ont mis les poulets à la broche, sous la garde d'une vieille qui s'obstine au village.

La fatigue, les privations passe encore, mais les revers, mais l'anxiété des nouvelles affreuses qui se succèdent, l'angoisse de l'irrésistible invasion qui submerge la Belgique, le nord de la France... Comment résiste-t-on à ce vent de malheur? Rien ne peut ébranler des âmes exaltées au sublime de l'heure. Il s'agit que chacun se dévoue de toute ses forces à la place qui lui est fixée par le sort. Joffre fera le reste...

Philosophie magnifique, réalisme sacré, sagesse incompréhensible, on ne sait de quels noms nommer l'état d'âme de nos troupes en août 1914... les péripéties secondaires ne sont pas moins sublimes que celles qui sont précipitées au plus tragique de la pleine bataille. Le 28^e a affronté pour la première fois l'ennemi le 22 août et le 22 août, c'était la bataille de Charleroi. Le 24, tandis que le 28^e soutient son rôle à Eton, les Anglais retraitent sur la Fère, Chauny, Noyon. Le dimanche 30 août, le repli des alliés est général sur la Somme et l'Oise. La même poussée immense qui s'exerce sur Senlis force simultanément le passage de la Meuse à Consenoye où lutte notre 288^e. Le lien qui n'apparaît pas au combattant est ininterrompu, il n'y a qu'une seule formidable action parfaitement liée, une pression inégale peut-être, mais conduite par une savante stratégie, d'un même élan de l'aile à la charnière.

... Tandis que le flot germanique submerge les forces françaises, précipitant l'immense retraite devant l'immense poursuite; tandis que les Huns modernes, fous d'orgueil, de vin, de luxure, de convoitise, à grandes masses, en une foulée formidable, avancent « nach Paris »; tandis que le jour fatidique marqué par la stratégie de JOFFRE arrive enfin et que se joue, de l'Ourcq à l'Argonne, la bataille des batailles dont va sortir le destin du monde, pendant les phases éclatantes de ce douloureux paroxysme, le rôle des unités affectées à la garde des

marches de l'Est reste, malgré l'illusion des apparences, un rôle capital. L'effort des troupes qui protègent les grandes forteresses coopère directement à toute l'action lointaine de l'Ourcq et de la Marne. Les combats d'Eton, de Consenvoye, d'Osches, d'Ippécourt, de Saint-Rémy, doivent être vus à la fois comme des prolongements de la bataille de la Marne et comme les préliminaires de ce qui sera l'épopée de Verdun. Si la Marne décida du sort de la Patrie, Verdun alors et depuis, sauva aussi notre fortune. Autour de la forteresse contre laquelle les légions germanes se sont rageusement acharnées et sont retombées broyées, anéanties, le 288^e a soutenu dès le premier jour et va continuer des luttes essentielles; il y teintera son drapeau de sang, il l'illuminera de belle gloire.

Les phases de l'activité du régiment autour de Verdun sont nettement distinctes : après la courte guerre de mouvement que nous venons de retracer, six mois de stabilisation au bois des Chevaliers sur les Hauts-de-Meuse, d'octobre 1914 à juin 1915; troisième période, la définitive guerre de tranchées au fort des Paroches, face au Camp des Romains et à Saint-Mihiel que tient l'Allemand; quatrième période, la première bataille dans la boucle nord-ouest de la Meuse, à Cumières-Régnéville; cinquième période, le deuxième Verdun, Vaux-Chapitre et Fleury, du 4 au 20 septembre, lutte farouche, suprême épreuve.

Les différentes positions que le 288^e R. I. occupera sur la rive droite ou sur la rive gauche de la Meuse pendant ces deux années ne sont distantes que d'une cinquantaine de kilomètres au plus, entre Consenvoye 20 kilomètres nord, et les Paroches, 30 kilomètres sud de Verdun.

Au Bois des Chevaliers.

Là nos soldats et officiers s'initient aux exigences de la guerre de position; la pelle et la pioche deviennent aussi

indispensables que l'arme. — « Ah! combattre sous terre! Combattre sous terre! » soupirait souvent le colonel SIMONI, qui remis de ses blessures, nous avait rejoints, Le chef exprimait d'une parole sobre et simple, la répugnance générale des Français pour une méthode de lutte contraire à tout leur atavisme militaire. L'armée française subit un véritable supplice et si elle doit triompher d'une épreuve si odieuse à son tempérament, il ne faut pas se borner à simplement constater le résultat sans apprécier le mérite. Il est aisé de dire : « L'armée fit ceci; à telle date, tel événement se produisit; à telle autre, cette modification s'effectua. » C'est ne prendre que l'extérieur de la vie, ce n'est pas *comprendre*. On ne saisira les conditions profondes de la lutte et la valeur des victoires qu'en les considérant à travers les épreuves sentimentales et spirituelles. L'histoire des âmes individuelles et celle de la grande âme collective dégage une lumière qui, seule, éclaire la plus complexe et la plus formidable tragédie de l'humanité.

La sublime ardeur, la sainte fureur de victoire s'étant heurtée à une masse d'invasion qu'elle ne soupçonnait pas a chancelé; elle se ramasse d'abord en un prodigieux recul, puis elle rebondit en un déclenchement complet. La poursuite!... Dieu vivant, avec quelle frénétique ferveur elle débute. Les vainqueurs de la Marne vont, d'une poussée, « bouter l'ennemi hors de France. » Les conditions de poursuite de millions d'hommes par des millions d'hommes présentent des exigences que les esprits exaltés n'ont pas prévues. La poitrine la plus robuste finit par perdre haleine, la machinerie militaire la plus savante et la plus riche ne peut éviter qu'il y ait des temps comptés, des oscillations au rythme fatal, à bout de force l'arrêt. Le Boche, dans sa folie, ne prévoit point cette loi des grandes mêlées; il en fut châtié. La poussée française, partie des marais de Saint-Gond, se paralyse à son tour,

le corps impuissant à servir l'âme la plus vaste et la plus résolue qui fût jamais. Et le Boche saisit ce temps, il tire profit à cet arrêt, il choisit des positions, il s'accroche à la terre, il s'y enfonce, et ainsi protégé, il ne partira plus. Il impose une guerre de taupes, la guerre immobile.

Après les combats de Saint-Rémy et de Calonne, les soldats du 288^e ont esquissé quelques retranchements qu'ils croient provisoires. Les attaques se reproduiront demain, l'avance repartira, définitive. Nos combattants ne voient encore rien de la réalité, ils n'envisagent qu'une opposition d'armées où il y a une opposition de peuples qui se dressent en deux camps irréductibles, avec leurs ressources intégrales, hommes, industries, vivres, propagande ; ils portent en eux un idéalisme et un dévouement qui les rend plus grands que tous leurs ancêtres, mais ils n'ont pas saisi encore que le facteur décisif du drame sera la qualité morale.

Au bois des Chevaliers, les semaines passent. Les relèves se succèdent. On s'habitue à leur alternance, qui coupe les jours : quatre en première ligne, quatre en deuxième ligne, deux au repos. Le Boche, en face, travaille avec entêtement, il soulève beaucoup de terre et il y disparaît.

Nous autres terrassons aussi, mais à contre-cœur.

Quelle bizarre existence on mène parmi l'humidité du sous-bois. Deux lignes de tranchées étroites et discontinues où les hommes se tassent courbés et coude à coude et où ils seraient à peine cachés jusqu'à la ceinture s'ils se tenaient debout. Entre les deux lignes, deux ou trois boyaux qui ressemblent à des rigoles plus qu'à des ouvrages d'art militaire, pas de boyaux de communication avec l'arrière ; les défenses accessoires sont maigres ou totalement inexistantes.

Les gars de Gascogne, les montagnards pyrénéens, Ariégeois, Toulousains, Béarnais, Basques au poil noir,

tous vifs, emballés, s'énervent de piétiner dans cette boue et cette monotonie. Ils se vengent de la déconvenue que le Boche leur inflige en le narguant ; les porte-paroles du mépris français, debout, abondants en gestes, se livrent à des défis et à des apostrophes truculentes, reprenant et perpétuant à leur insu les héros de l'Iliade. Mais Fritz derrière ses parapets amoureuxment travaillés, ne bronche pas ; Fritz écoute impassible « l'engueulade homérique. »

Parmi les compagnons de la première heure, qui ne se souvient du sergent GAY allant se poster à dix mètres des Boches et leur donnant sur l'ocarina, une sérénade qu'ils accueillent avec sympathie ; et notre musicien de clore la représentation par une *Marseillaise* insolente, qui a le don de déchaîner les colères des gens qui parfois comprennent l'ironie... Une volée de grenades reconduit GAY jusque chez nous.

Qui ne se souvient du soldat PASCAL, auscitain pur sang, doué d'un courage fou, s'embusquant tout seul et au moment propice, bondissant le couteau en main pour poignarder une sentinelle boche en criant : « Vive la guerre ! »

La grenade est employée de plus en plus. Elle deviendra l'arme de prédilection des poilus français, arme si maniable, qui exige de la force, de la souplesse, de l'audace ; les Allemands en ont inauguré l'usage vers la fin de 1914 avec la grenade à manche, disgracieuse, encombrante, qu'ils ne modifieront point. Au début, en 1915, nous emploierons la grenade ronde d'artillerie qu'on lance au moyen d'un bracelet, puis ensuite des grenades de toutes catégories dont les essais n'iront pas sans accidents. Mais au bois des Chevaliers, c'est surtout le fusil et la mitrailleuse qui fonctionnent. De l'autre côté, les tireurs d'élite ne manquaient pas, exercés dès longtemps à démolir de préférence nos chefs.

Ils aimaient se poster dans les arbres. Quand nos patrouilles sortaient, au crépuscule du soir ou du matin, ou la nuit, ils nous laissaient avancer et, à bonne portée, nous frappaient à coup sûr. Le rôle des fusiliers restait primordial dans une région de taillis et de fourrés.

La hantise des corps à corps dans l'esprit et la méthode du soldat français le pousse à rapprocher de plus en plus sa ligne de la ligne ennemie. Au début, elles étaient distantes de 200 mètres ou plus, de 150 au moins. Mais nous nous devions de réduire ces intervalles, car considérer d'un œil furtif les amas de terre derrière lesquels les Boches se cachent, se reconnaître impuissant à les frapper, n'est-ce pas ridicule et par trop humiliant? Pour se rapprocher et attaquer avec les moindres risques, nous inaugurons et nous poursuivons pendant des mois, des travaux de sape. Simples sapes de cheminement d'ailleurs! Nous n'emploierons la mine que plus tard. Les Boches nous imitent; l'imitation est fatale; tout au long de la guerre, il en sera ainsi, le procédé, l'instrument nouveau utilisé par l'un entraînera la réplique rapide de l'autre. Le heurt sera de plus en plus scientifique. Jour et nuit, dans notre bois des Chevaliers, nous creusons de longs couloirs qui donneront accès chez le voisin, nous permettront de bondir, de faire des morts et des prisonniers. Il y a des surprises, des déconvenues, de bons coups bien menés qui n'avancent pas à grand chose, mais qui, du moins, rompent la monotonie et entretiennent l'énergie tactique. Par deux fois, à la relève montante, nous trouvons plusieurs sapes enlevées par les Boches; elles ont été mal gardées; le lieutenant BOUGER se distingue par sa fougue à les reconquérir. Un jour il se produit des éboulements, trois hommes sont ensevelis et étouffés; un autre jour, les Boches pénètrent en plein midi, dans la sape où des sapeurs du génie sont à l'ouvrage sans protection et ils les tuent au couteau, puis s'en retour-

nent le plus tranquillement du monde. La liste des morts et des blessés s'allonge. Cette guerre sournoise et sans éclat ne laisse pas que d'être meurtrière.

Le secteur d'abord assez calme, s'anime chaque jour. En octobre et novembre, nous n'avons eu à subir qu'une véritable attaque le 19 octobre, et nous l'avons rigoureusement repoussée. Dans les dernières semaines de 1914, l'agressivité s'exaspère de part et d'autre. Il s'agit d'abord de rendre coup pour coup et puis, si possible, de découvrir le jeu de l'ennemi et ses intentions; on caresse le secret espoir qu'on va, en s'entraînant ainsi, sortir de l'humiliation de cette vie en taupinières. Nous y perdons beaucoup de monde. Le lieutenant MESTHÉ, un brave, un très brave, est tué le 8 octobre; il tombe la cisaille à la main tandis qu'il pratiquait une brèche dans les réseaux barbelés, ces réseaux encore maigres mais que les Fritz élargissent chaque jour et qui devenus de plus en plus touffus présenteront une importance si grande dans les opérations. Le lieutenant GÉNIE est frappé mortellement en préparant un coup de main. On ne se connaissait pas encore beaucoup à ces entreprises qui exigent autant d'expérience que de courage.

Voilà qu'entrent en scène les engins de tranchées. Les premiers « minnenwerfer » apparaissent en petit nombre à la fin de 1919. Ils vont se multipliant en fin janvier-février 1915. Nos poilus goûtent peu ces « delikatessen » teutonnes; ils les redouteront toujours plus que les obus. Notre réplique ne se fait pas attendre, mais elle est pitoyable : on a sorti des arsenaux d'antiques bombardes, de vénérables mortiers au lys ou à l'aigle. Dans ces armes de musée, on introduit des projectiles bizarres, des cylindres de fil de fer dont les deux orifices sont clos avec des disques de bois. On met le feu aux poudres à l'aide d'une mèche...; le coup part à moins qu'il ne parte pas! S'il part, il tombe à dix mètres ou à cent. Les Boches crient :

« Hourrah ! » Nos servants courent les pires dangers. Le sous-lieutenant DELUC, de la 19^e compagnie, fut ainsi grièvement blessé. Il arriva, un jour, que les disques de bois s'étant gonflés et coincés, le canon et la plate forme partirent avec le projectile... On en riait... On ne riait pas des « minnen. » Pour ne ressembler en rien aux marmittages des temps héroïques des dernières années, les rafales sont fréquentes; celles de droite qui proviennent du camp des Romains, prennent d'enfilade nos pauvres tranchées; certains obus écrasèrent des alignements d'hommes, les pare-éclats n'étant pas encore ménagés.

Point d'abris au surplus. De tout l'hiver on se contentera de branchages, de toiles de tentes placées en travers de la tranchée et d'enfoncements individuels dans la paroi de terre, au ras du sol. Le génie attendra le printemps pour pratiquer les premiers échantillons d'un art qu'il poussera ensuite vers la perfection.

Le ravitaillement, grosse question pour le soldat, ne vaut pas mieux que le logis. Pas encore de cuisines roulantes! On fait la « tambouille » par sections, un peu à l'arrière; les cuistots ne l'apportent qu'à la nuit et en réalisant des prodiges pour ne pas trébucher dans les boyaux boueux, remplis de trous. Le repas de midi est obligatoirement froid, réduit au singe, à la sardine et aux confitures. La soupe et le rata du soir arrivaient figés, les cuistots essayaient de formidables apostrophes. Pauvres gens dévoués, humbles victimes, frappés eux aussi par les balles et les obus, ils tombaient sans gloire, et pourtant ils recélaient des vertus dignes d'un plus prestigieux destin.

Nous n'avons, on le voit, rien de très saillant à apporter au récit de cette phase de guerre. Nous redisons simplement ce qui fut. Nous noterons, en passant, la reddition de quatre Polonais du 41^e R. I. le 22 février. Nous rappellerons aussi les affaires de Lamorville et des Eparges,

à notre droite et à notre gauche, auxquelles nous ne participâmes qu'en prêtant aux troupes directement engagées l'appui de nos feux. Quelques relèves accidentées, l'absence de boyaux d'arrière et le jeu trop régulier de quatre jours nous coûtèrent bien des vies. Le 14 octobre, à la hauteur du moulin de Lèzeral, les 18^e, 19^e et 20^e compagnies prises sous le canon, eurent particulièrement à souffrir; le lieutenant CAZENAVE y fut blessé grièvement.

Le 7 mars, en première ligne, le lieutenant-colonel SIMONI est blessé d'un éclat d'obus à la jambe; il est évacué! Le régiment qui l'aimait tant ne reverra plus ce chef exemplaire. Le 7 avril, le chef de bataillon BRETZNER prend le commandement provisoire, et quelques jours plus tard nommé lieutenant-colonel, le commandement définitif du régiment.

Le 16 mai, le Boche déclenche un bombardement exceptionnellement violent sur toute la ligne. Cette fois serait-ce la fin de la stagnation? Hélas! il ne s'ensuit qu'une nouvelle affliction pour le 288^e: le commandant IEHL a le bras droit fracassé par un éclat d'obus. La blessure est grave. On craint l'amputation. A 15 heures, le régiment apprend que le commandant est mort. L'amitié profonde, la vénération qui lient les subordonnés au chef édifiant, chacun les comprit alors dans leur plénitude et chacun pleura le parfait soldat qui avait su être à la fois le chef et le père de ses hommes.

Les anciens du 288^e n'évoquent pas sans émotion les souvenirs déjà embrumés dans le lointain de l'automne 1914 et de l'hiver 1915.

L'incertitude de l'avenir y est la pire souffrance. Mais la foi subsiste, indéfectible! Une espérance inexplicquée soutient chacun dans la misère de la vie quotidienne. L'âme de l'armée se dresse invincible ici comme sur tous les fronts.

Les Paroches.

Le 288^e R. I. occupe le secteur des Paroches pendant six mois, de juin 1915 à janvier 1916. C'est une hauteur sur laquelle est construit un des petits forts de Verdun, sans intérêt en lui-même. De là on découvre un horizon assez ample, notamment la trouée de Spada, si ardemment défendue naguère par Castelnau, vieux passage connu, à travers les siècles, par nos perpétuels agresseurs. Nous dominons toute la hernie de Saint-Mihiel d'où le Boche ne sera délogé qu'en octobre 1918 par les Américains. La ville est là sous nos yeux; nous apercevons les civils, nos frères, réduits en servitude par les soldats allemands qui bénéficient d'une sécurité complète, car notre artillerie ne tire pas. Corvées, parades, convois vont sans encombre; le murmure de la petite cité violée monte jusqu'à nous.

Les lignes françaises sont à mi-pente. En bas, des petits postes abordables de nuit seulement; les occupants les tiennent vingt-quatre heures sans pouvoir en sortir. Nous avons trouvé en arrivant, trois lignes de tranchées ébauchées qui enlacent le fort, le bois et le village des Paroches; nous en ferons une position solide, car nous acquérons la notion véritable de la fortification de campagne, l'habitude robuste et experte du terrassement en même temps que l'art de la construction des abris.

Il se produit dans les esprits un revirement singulier: le dogme de l'inviolabilité du front qui ne sera détruit que par la percée du printemps de 1918. Notre échec à Lamorville, l'échec des Allemands aux Eparges et à Mouilly, incitent à généraliser et à conclure que nulle part ailleurs on ne passera. Les travaux de défense prennent un aspect si formidable qu'il est logique de les

tenir pour inaccessibles. Lignes doubles, triples, réduits, redans, boyaux, casemates garnies de mitrailleuses innombrables, réseaux de plus en plus épais de fils de fer barbelés, les troupes ainsi protégées, comment les atteindre? Elles seront de moins en moins exposées au massacre de l'artillerie en s'enfonçant dans des abris souterrains à l'épreuve des plus gros projectiles... Le 25 septembre, à Tahure, à Massiges, une de nos armées soutenues par les moyens les plus puissants, tente de briser l'armature bétonnée et hérissée derrière laquelle le Boche piétine une partie de la France: Joffre, Castelnau commandent, dit-on. Le choc attendu avec impatience donne 25.000 prisonniers, mais... la barrière n'est pas tombée. « Il y en pour dix ans, opinent les pessimistes, on les aura par la faim, mais jamais par les armes! » Un brouillard enveloppe l'avenir... et la vie des tranchées à laquelle on est résigné maintenant, va son train: première ligne, deuxième ligne, repos. Garde aux avant-postes, travaux, corvées. Le rythme est pris et se poursuit dans la lenteur et l'ennui des jours. Qu'on ne se méprenne pas: la vie est dure, très dure! Il faut se garder d'assimiler les conditions matérielles de cette époque à celles de la fin de 1916, de 17 et de 18. La longueur de la guerre seule a permis d'obtenir, par progression lente, une organisation qui a atténué largement les souffrances du soldat et du chef.

La question du ravitaillement prime, elle tient le moral. Le fameux pinard n'était pas encore distribué ou vendu en suffisance pour compenser la médiocrité de la nourriture. Non pas qu'elle fût de mauvaise qualité, mais outre que la préparation laisse le plus souvent à désirer, l'inappétence suivait d'un régime trop pareil composé exclusivement de viande, légumes secs et pâtes; le soldat dégoûté, jetait une bonne partie de sa portion, et alimenté insuffisamment, s'anémiait. Ces préoccupa-

tions et ces souffrances du poilu ont été exprimées naïvement par Dupouy, chansonnier du régiment :

Notre République
Ne pense pas du tout
A changer le menu des pioupious.
La République nous offre
Des lentilles en sauce
Ou bien du frichti
Et toujours du macaroni.

Voilà ce qu'on donne aux poilus
Qui se battent depuis le début,
Des lentilles ! Des lentilles !
Si des fois on veut roupéter,
On nous donne pour nous changer...
Des lentilles ! Des lentilles !...

Puisque nous en sommes aux considérations de détail matériel, notons les changements dans le costume et la tenue. Au départ, en août, on portait la culotte rouge, la capote gros bleu, le képi camouflé d'un manchon vite pisseux. La plus grande licence s'était introduite dès les premières semaines de la guerre, pantalons de toutes armes, velours, salopettes, capotes marrons de G. V. C., sans compter les dépouilles opimes des équipements « feldgraüen. » Après Osches-Ippécourt, vingt pour cent des hommes ont adopté les havresacs boches à poil fauve. Les renforts arrivent nippés avec la plus invraisemblable fantaisie, ajoutant au bariolage du régiment. Des molletières en drap de billard font sensation. Les chapes de peau de mouton, les passe-montagnes de toutes laines perfectionnent les accoutrements. La transformation du vêtement et de la tenue s'opéra avec les autres progrès de notre organisation militaire. On comprit l'importance de la couleur et que l'invisibilité était un moyen défensif, l'importance de l'uniformité et de la bonne tenue et qu'elles sont les auxiliaires de la discipline. Vers octo-

bre 1915, le 288^e se présentait en bonne tenue règlementaire; l'apparence du guerrier répondait à sa beauté intérieure. Mais on voit, par ces notes exactes, que la grande figure du géant de l'épopée ne s'est pas dégagée au premier jour. Il a fallu que le temps la modelât, la sculptât patiemment pour obtenir la ligne et la patine d'art du poilu, la plus parfaitement expressive de l'âme militaire qu'on ait jamais contemplée. L'adoption de la bourguignotte, qui fut distribuée fin 1915 et qui remplaça le calot métallique propre surtout à faire fondre l'aluminium pour bagues, ne répondit d'abord qu'à une préoccupation défensive et pratique; le soldat la trouva non seulement commode mais encore esthétique; il adopta sans hésiter ce casque qui complétait la beauté mâle de sa physionomie guerrière.

Le séjour aux Paroches peut être considéré pour le 288^e comme une période d'exercice et d'études. Dans toute l'armée se préparaient les militants supérieurs que le Teuton fut ensuite surpris de trouver si habiles à opposer à sa technique une technique de plus en plus sûre d'elle-même. Officiers et soldats apprenaient par une étude faite de mille leçons, par une intelligence théorique et une expérimentation constamment attentive, la science des combats, science difficile et délicate et qui change sans cesse ses combinaisons ou ses stratagèmes. Dès lors que les officiers professionnels durent reprendre la plupart des notions de leur métier, quels efforts ne durent pas déployer les officiers de complément, tous les gradés et tous les hommes pour se hausser à leur tâche. Ils durent remporter une double victoire et sur les éléments et sur eux-mêmes avant de prétendre à terrasser un ennemi habile autant que fort.

Le 15 janvier, le régiment quitte son secteur des Paroches et est envoyé au camp de Belvain pour faire de l'instruction et pour s'entraîner. A la même époque, le

régiment reçoit un nouveau chef, le lieutenant-colonel PAPILLON-BONNOT.

Première grande défense de Verdun.

Les avancées de Verdun sont, au début de 1916, l'objectif des attaques continuelles et violentes des armées du kronprinz, le principal champ de bataille du front occidental.

La 67^e division a maintenant pour secteur la boucle de la Meuse qui va de Forges à Cumières avec Régnéville au centre, la côte de l'Oie, le bois des Corbeaux à l'est du Mort-Homme de lugubre mémoire. Cumières vient d'être évacué par les civils, la position est à organiser d'urgence sous des attaques ininterrompues et de copieux arrosages. Le 288^e occupe ses emplacements le 13 février 1916. A aucun prix, il ne doit fléchir ; tel est l'ordre.

Le 21 février est une des journées les plus dures. Depuis sept heures, intense marmitage sur la côte de l'Oie, la côte 265 et Régnéville. Nos batteries de 75 sont presque toutes réduites au silence, les communications téléphoniques coupées. Aucune fraction ne peut se placer dans les tranchées à contre-pente encore inachevées. La pluie d'obus persiste jour et nuit sur tout le secteur. On ravitaille avec une extrême difficulté. Le 22, canonnade continue, plus forte. Aucune batterie n'est en mesure de contre-battre les batteries ennemies du bois des Forges. Nous recevons des lacrymogènes. Les lignes téléphoniques sont rompues à mesure que réparées. Le 23, Cumières à lui seul reçoit pour son réveil une dégelée de 50 obus de 150 ; puis le bombardement s'intensifie. La brigade annonce que les troupes françaises vont prendre l'offensive sur le front Brabant-Haumont et elle ajoute : « Surveillez mouvement ! » Le 24, la nouvelle que Samogneau a été pris par les Allemands est colportée ; on le

conteste ; mais le fait se confirme. Vers 3 heures, l'ennemi paraît faire des préparatifs de passage de la Meuse vers Régnéville. Le poste spécial d'écoute surprend une conversation allemande disant que, pendant qu'une préparation par le feu serait dessinée sur le front Béthincourt-Forges, deux corps d'armée boches attaqueraient la côte 344 à 12 heures. Les mesures sont prises en conséquence.

Des patrouilles surveillent étroitement la rive gauche de la Meuse, boucle de Régnéville, et plus haut, boucle Chattancourt. Des mouvements ennemis sont signalés de Brabant sur Samogneau. Ici se place un incident pittoresque, détail choisi parmi vingt autres : le 27, à 5 h. 30, un détachement ennemi passe, en deux barques, la Meuse à Régnéville. La demi-section de garde de la 24^e compagnie du 288^e laisse atterrir et une fois les arrivants éloignés de la rive, ouvre le feu ; l'officier est blessé, tente de s'enfuir à la nage et se noie ; deux autres Allemands sont blessés ; le caporal SANTOUIL en cueille un et l'emmène. Les autres cherchent à se dissimuler dans les broussailles et ripostent de leurs feux. Le sergent FRÉDRIQ, qui parle allemand, les somme de se rendre : ils font « kamerad » et s'avancent, un à un, les bras hauts. Désarmés, les prisonniers sont dirigés sur le P. C. de la 67^e D. I. Ils appartenaient au 13^e R. I. westphalien : un lieutenant, un sergent-major, deux sergents, un caporal, dix-sept hommes.

La côte 344 prise se couvre de retranchements allemands. Une batterie de 77 installée sur les pentes sud du Talou, prend à revers une de nos positions ; le commandant de notre artillerie déclare que plusieurs de ses pièces de 90 sont hors d'usage et que celles qui lui restent sont insuffisantes pour battre le front. La situation devient précaire. Un rassemblement ennemi s'apprête à déboucher par la passerelle de Forges. Les tirs de barrage ne se

déclenchent que trois heures après demande. Cependant l'artillerie ennemie nous arrose de projectiles de tous calibres, même par 305 et 380, qui exercent de gros ravages dans nos travaux et multiplient blessés et morts. Les hommes font preuve de la plus belle énergie, braves et tenaces au labeur, un labeur incessant. Les lignes de tranchées sont poussées partout, les réseaux barbelés ont pris une valeur; le transport des matériaux ne peut se faire qu'à dos d'hommes.

Le 28 février, à 14 heures, une violente canonnade sur la côte du Poivre, nous donne à croire qu'un vif combat est engagé. Toute la nuit nous sommes sur le qui-vive. Mais nos craintes ne se réalisent pas. Le 29 février, nous apprenons que les troupes de la défense de Verdun passent sous les ordres de Pétain, général dont la réputation déjà brillante et le haut caractère inspirent aux officiers et aux soldats une grande confiance.

Des ordres insistent pour que l'on redouble de vigilance; la lumière des projecteurs fouille le terrain. On s'attend à une grande attaque. La relève prévue de la 134^e brigade par la 133^e est remise.

Le 2 mars, bombardement enragé de tout notre secteur et dans la direction Douaumont. Des détachements ennemis avancent par la route de Brabant vers la côte 314; d'autres venant de Samogneux gagnent le ravin qui va de Neuville à Beaumont; d'autres mouvements impressionnants sont signalés sur de nombreux points. Cette atmosphère de fièvre continue les jours suivants. Ce n'est que le 7 mars qu'elle déclenche la progression en masse des assaillants. Elle doit être arrêtée aux pentes de la côte de l'Oie et du bois des Corbeaux. L'ordre donné au 5^e bataillon du 288^e est absolument impératif, sans aucune atténuation. « Empêcher à tout prix la progression de l'ennemi; sacrifier, s'il le faut, jusqu'au dernier homme! » A 7 heures, les canons allemands lancent sur Cumières

une pluie de projectiles de gros calibre en même temps qu'apparaissent des fractions qui se dirigent vers la côte de l'Oie, la cote 265, les crêtes au sud de Régnéville et le bois des Corbeaux. L'attaque est générale. A partir de midi, elle débouche à la corne est du bois des Corbeaux et le long de la voie ferrée. Les deux premières vagues sont arrêtées par nos tirs d'infanterie sur les pentes sud-est de la côte de l'Oie. Le capitaine de CARAYON DE TALPAYRAC voyant une de ses compagnies sur le point d'être cernée, lui donne l'ordre de se replier sur la lisière du bois de Cumières. Il est tué presque au même instant d'une balle au front tandis qu'il donnait, debout, comme à la parade, des ordres à sa liaison : c'était un beau soldat, faisant le coup de feu avec ses poilus, très calme, très chef. Trois commandants de compagnie blessés grièvement sont évacués ainsi que de nombreux chefs de section; les blessés affluent; on les évacue sur Marle; les brancardiers font preuve d'un dévouement et d'une endurance au-dessus de tout éloge. Le 288^e défend ses positions avec une énergie inlassable, mais bientôt plusieurs fractions prises à revers par des groupes d'assaillants et des mitrailleuses postées sur la route de Forges sont en fort mauvaise posture; un peloton placé contre la voie ferrée est à peu près anéanti. Les Boches sont maîtres du bois de Cumières et de celui des Corbeaux. L'adjudant PELLEFIGUE, brave parmi les braves, reste dans Cumières avec 15 hommes, et avec eux, il tient quand même comme s'il avait derrière lui un bataillon. Un capitaine mitrailleur du 34^e territorial, le capitaine LIBAULT resté là avec ses pièces après le départ de son unité, se conduit en héros, les lieutenants PELLEGRIEN, MARTIN, CASTEX, le cycliste PENDELET, l'agent de liaison GARDEIL (Alban), vingt autres, car on ne peut entrer dans le détail des hauts faits, se font remarquer par leur vaillance. A 14 h. 30, la brigade ordonne de ramener la résistance à la ligne Mort-Homme-Chatan-

court. A 15 heures, notre artillerie déclenche un tir de barrage qui nous aide à briser la progression ennemie. Nouveau bombardement enragé sur Cumières, nouvel assaut des Boches, mais qui est encore une fois brisé.

Le 8 mars, à 7 heures, la bataille reprend avec la même violence : le 92^e R. I. a été désigné pour tenter de reprendre les bois de Cumières et des Corbeaux. Le 288^e R. I. doit appuyer le mouvement et en même temps s'opposer à tout progrès de l'ennemi débouchant de Cumières. A dix heures, le 92^e, malgré sa vigueur admirable, est coupé, enfermé dans le bois des Corbeaux. Il faut de nouveaux secours : à 14 heures, deux bataillons du 139^e, superbe régiment d'Auvergne comme le 92^e, s'élançe dans la mêlée. Il y réussit après de pénibles efforts, le bois des Corbeaux est repris. Mais nos efforts combinés sur le bois des Cumières échouent.

Les éléments de la 134^e brigade sont à bout de résistance. Le 9 mars, nous sommes relevés par le 1^{er} zouaves qui sera, à son tour, bien durement éprouvé. A défaut d'autre témoignage, le courage de nos soldats et officiers serait attesté par le tableau des pertes; nous avons vu tomber à nos côtés notre commandant de brigade, le colonel DE LABORDERIE, d'une distinction si parfaite et d'une bonté de cœur qui le faisait adorer de tous, et aussi le capitaine THOME, député de la Seine, parlementaire héroïque, de glorieuse mémoire; nous comptons 600 hommes hors de combat! Mais il est une attestation très précieuse et très précieuse que nous transcrivons ici avec fierté :

« Le général commandant la II^e armée, cite à l'ordre de l'armée, la 67^e D. I. :

« A peine installée dans le secteur qui lui était assigné a, grâce à une valeur morale très élevée, subi sans défaillance un bombardement ininterrompu pendant quinze jours; a arrêté ensuite, par un combat incessant

de jour comme de nuit, de très fortes attaques. Troupe très belle et très brave. »

Cet éloge est signé : PÉTAÏN.

La garde de Reims.

Le régiment quitte le secteur de Verdun le 14 mars. Arrivé le 29 dans le voisinage nord-ouest de Reims, il s'y repose et s'y reconstitue. Le 25 mai, il relève les 291^e et 347^e R. I. à Reims même, au secteur de Cernay et à celui de la Butte de tir. La garde de ces lignes est facile. Secteur de repos, constatent agréablement nos poilus. Par contraste avec Verdun, il semblerait que ce soit le plus paisible et souriant refuge. La ville a gardé une bonne partie de sa population malgré les bombardements intermittents et la vie s'y continue; l'élément militaire ajoute à l'animation des rues et des lieux publics.

Notre séjour durera quatre mois. De temps à autre, quelques-uns des nôtres iront visiter les lignes ennemies pour s'entretenir la main et bien s'assurer que les Boches ne méditent point de mauvais coups. Les « kamerads » sont peu nombreux et d'humeur débonnaire.

Le colonel commandant le 288^e R. I. prend le commandement des troupes de la défense de Reims au moment où l'artillerie allemande commence à déployer contre les secteurs et la ville une plus grande activité. Les habitants se comportent comme des soldats déjà aguerris. Cette communauté dans le péril, le caractère aimable des habitants, la large hospitalité qu'ils nous accordent, dégagent un véritable esprit d'amitié qui explique l'émotion avec laquelle les anciens du 288^e ont suivi le martyr de Reims. Ils n'oublieront pas le stupide acharnement des fils d'Attila contre une cité vieille de vingt-cinq siècles et son éblouissante cathédrale parce que l'une et l'autre dressaient, devant leur invasion, l'affirmation souveraine

de l'antiquité de notre puissance, du rayonnement de notre génie et de la vitalité indomptable de notre race .. Si ces brutes germanes ont pu transformer en un amas de décombres, un pur joyau qui appartenait à la fois à la nation française et à la société universelle, ils n'ont pu anéantir l'âme de Reims. Les ruines parlent. La cathédrale rayonne plus que jamais de toute sa splendeur d'art, de religion et d'humanité; elle relance, avec une énergie ineffable, le cri de ralliement à ses fils et à tous les hommes des peuples libres!...

Camarades du 288^e, n'oubliez jamais!...

Le deuxième Verdun.

L'HOLOCAUSTE HÉROÏQUE DE VAUX-CHAPITRE.

Le régiment quitte Reims le 23 août 1916. Il débarque à Mussey et va cantonner dans la Meuse, à Chardogne. Il doit occuper dans les environs de Verdun un secteur qu'on dit assez calme.

En attendant le départ, le lieutenant-colonel n'a qu'une préoccupation : instruire encore, entraîner encore son régiment en vue de son entrée dans la bataille qui paraît imminente. Nous exécutons des manœuvres d'ensemble, des marches d'entraînement. Le régiment défile devant le colonel MICHEL, commandant la 134^e brigade. En voyant la belle tenue, l'allure martiale de ces magnifiques guerriers qu'il connaît déjà, il ne peut s'empêcher de clamer au chef de corps : « Mon ami, vous avez un régiment splendide et de toute première valeur. »

Un ordre arrive le 3 septembre au soir qui change tout : « Relever sans retard en ligne!! Un trou vient de se produire du côté de Vaux-Douaumont ». En effet, le 3 septembre au matin, la 68^e D. I. bousculée par une forte attaque allemande a perdu du terrain.

Dans la matinée, le général MANGIN a fait contre-attaquer par des troupes sénégalaises qui se sont fait hacher mais sans résultat. Les ordres de départ sont donnés dans la nuit et le 4 septembre à 6 heures, les bataillons sont enlevés en auto à Chardogne et débarqués à 15 heures, à Moulin-Brûlé (3 kilomètres au sud de Verdun).

Aussitôt débarqué, le régiment forme les faisceaux.

Le lieutenant-colonel fait sonner aux officiers pour les mettre au courant de la situation. Dans son langage habituel, clair, concis, il leur dit : « Hier matin, la 68^e D. I. a été fortement bousculée, le Boche a avancé d'un kilomètre en direction du fort de Souville, sur une largeur de 1.500 mètres. Le 288^e R. I. est mis à la disposition du général commandant la 68^e D. I. pour rétablir la situation. Je n'insiste pas. Je connais votre esprit d'abnégation à tous. Je connais aussi l'esprit patriotique qui anime le 288^e R. I. Aussi, je suis convaincu que nous sommes capables d'accomplir n'importe quelle mission et que nous accomplirons de tout cœur celle qui nous est dévolue. Dites à vos hommes que nous allons à l'attaque et que nous ferons vaillamment notre devoir. C'est pour la France. »

Le lieutenant-colonel accompagné des chefs de bataillon et des commandants de compagnie part aussitôt se mettre à la disposition du commandant de secteur, aux tourelles de Souville et reconnaître le terrain de lutte où le régiment doit s'engager à bref délai : à *Vaux-Chapitre*.

Les adjudants-majors sont chargés de conduire le régiment dans deux casernes de Verdun, en réserve.

A 18 heures, le lieutenant-colonel envoie l'ordre suivant :

« Le régiment doit attaquer en entier demain 5 septembre au point du jour. Faites prendre la tenue d'assaut. Complétez-vous en vivres, munitions, artifices et

dirigez au plus vite les bataillons sur le cabaret rouge, où des guides les attendent pour les conduire ensuite en direction du fort de Souville. »

Le capitaine adjudant-major LAGOBIE communique l'ordre au régiment et alors commence une opération aussi laborieuse que fastidieuse.

Les unités sont conduites au faubourg Pavé où sont installés les dépôts de matériel. Il faut faire le plein en vivres et en munitions, car les troupes qui combattent dans les secteurs de Verdun ne sont ravitaillées en ligne, ni pendant le jour, ni pendant la nuit. Dans cette zone de mort, les pistes sont trop battues par les projectiles ennemis et les corvées de ravitaillement n'arriveraient pas jusqu'au bout sans être anéanties. Par une nuit noire, sous les obus qui tombent au faubourg Pavé et sous une pluie diluvienne, les hommes reçoivent quatre jours de vivres et les munitions nécessaires : cartouches, grenades, artifices, etc., etc. Là déjà, nous avons quelques blessés et tués. Malgré le zèle apporté par tous, cette distribution qui n'a pas été préparée au préalable pour le régiment, à cause de la soudaineté de l'ordre dure trois heures par bataillon.

Enfin, deux bataillons sont prêts et s'ébranlent vers minuit. Le 3^e bataillon partira à son tour, mais ne pourra pas dépasser les hauteurs de Souville, car le jour commence à poindre. Or, toute troupe vue est vouée à l'écrasement par le canon adverse. Dans ces conditions, ce bataillon se terre aux environs de Souville et ne rejoindra la première ligne qu'à la nuit suivante.

Au lieu du beau temps de saison, la guigne veut qu'il pleuve à verse; les routes du Bois-la-Ville à Verdun ont été pénibles; elles deviennent impraticables au nord de Verdun.

Par petits groupes, obscurs et courbés, nos bohémiens des combats marchent dans la nuit; il s'enfoncent dans la

terre grasse qui colle; leur cœur est déprimé par la déception, par l'hostilité des choses, par la pluie qui détrempe les courages. Le silence morne et impressionnant des ténèbres est strié des lueurs des canons en travail : les échos répercutent les chocs de départ, les sifflements, les craquements qui se mêlent. Le sabat d'enfer est déchainé, les mille feux des fusées en première ligne étincellent sans servir à éclairer nos pas dans la nuit. Et voilà que le tir d'une batterie se dirige en plein sur la colonne invisible. Le lieutenant VINCENT est grièvement blessé, le sous-lieutenant AMADE est frappé mortellement. Il faut se plaquer comme des vers dans la vase; les éclats giclent; des hommes choient dans les trous d'obus profonds; les trous d'obus deviennent si nombreux, le sol est si défoncé partout que les tâtonnements du bâton et du pied avertissent seuls, car l'œil ne discerne rien.

Le lieutenant du 212^e qui dirigeait la montée vient d'être tué. Le plus débrouillard de ses aides, tué aussi. Ceux qui restent ne s'y retrouvent plus... Sous l'averse qui pleure son lamento, des blagues âpres et brèves expriment avec un pittoresque un peu sauvage, la lassitude et l'énervement des soldats trempés et misérables; nous savons, nous qui les observons et qui les aimons, de quelles riches réserves d'idéal vivent, aux pires heures, les poilus de France, les vieux poilus magnifiques. Ils marchent sans flancher, ils ne se couchent sous les rafales que pour repartir et quels que soient les obstacles, ils arriveront, ils prendront leur poste, ils veilleront, ils combattront les yeux pleins de fièvre, le ventre creux, ils accompliront des prodiges d'endurance et d'audace, irrémédiablement grognons aux heures de tirage, joyeux comme des enfants le mal passé, vrais fils et héritiers des immortels soldats de Rivoli, d'Austerlitz ou de la Bérésina qui, eux aussi, grognaient toujours et suivaient avec amour l'empereur! Au lieu d'un maître idolâtré, c'est

une loi très pure qui commandait le poilu de Verdun, une haute vertu impersonnelle remplie de toutes les raisons humaines et divines. Cette sagesse des siècles marquée au fin fond des âmes les plus élémentaires, c'est elle qui explique la farouche énergie des loques boueuses et transies qui gagnent les emplacements de combat avec des fausses révoltes de chair battue et de troupes désenchantées; à l'attaque, cette chair se redressera dans un sursaut électrique souple et ferme comme de l'acier, contre les plus terribles épreuves, ces troupes seront orgueilleuses et invincibles.

Les derniers survivants des unités que nous relevons (ou, plus exactement, que nous ne relevons pas puisqu'elles n'existent pour ainsi dire plus), attribuent leur salut à un miracle.

En effet, d'un bataillon du 344^e R. I., d'un bataillon du 212^e et d'un bataillon de Sénégalais, il reste une trentaine d'hommes. En somme, ce n'est pas une relève que nous effectuons, c'est un trou de 600 mètres de large que nous allons boucher. Les noirs résument dans un tragique : « y a pas bon ». L'effroi où les plonge la boucherie. — L'état-major du 344^e R. I. a été fait prisonnier et seul le porte-drapeau a pu s'échapper. Prendre les emplacements, retrouver les compagnies et les sections nous a demandé mille peines : point de boyaux, point de tranchées, une terre cahotique dont les trous d'obus constituent la défense. En tâtonnant des pieds et des mains, les poilus s'installent dans cette boue; harassés, ils se posent sur des blocs gluants qui se dérobent sous eux, les corps des braves tombés il y a quelques heures! déjà enlisés, engloutis par cette terre qu'ils ont gardée sans peur et qui les embrasse avec amour; le foulement de leurs remplaçants les incorpore davantage à leur tombe; une odeur fétide et écœurante s'exhale de ce sol tout pétri d'une pourriture de héros.

L'attaque qui devait être déclenchée dès l'arrivée est renvoyée au lendemain. Tandis que les obus arrosent les lignes sans guère d'intermittences, chacun améliore son trou, dresse de maigres protections en sacs à terre. Et l'on casse la croûte! et l'on puise au bidon le pinard qui réconforte! Des gaillards trouvent encore des mots pour rire..., le rire gaulois qui défie des épreuves surhumaines.

Le 5 septembre se passe dans l'attente des nouveaux assauts ennemis. Le ravin des Fontaines conduit droit au fort de Vaux : c'est la voie d'accès que les Allemands veulent conquérir pour atteindre Verdun. Le colonel Papillon-Bonnot et son état-major occupent le P. C. Carrières, c'est-à-dire tout le boyau qui n'est même pas à l'abri de la pluie, objectif constant de l'artillerie adverse. Plusieurs jours de combat ont accumulé au poste de secours de la carrière et sur ses abords tant de cadavres et de souffrances qu'il s'en dégage une vision d'enfer... Il y a des corps étendus à tout touche; les cadavres ont été rangés à ciel ouvert; les obus, ici et là, les pilonnent encore. Quant aux blessés innombrables, on a cherché à les mettre à l'abri sous les anfractuosités, mais comme depuis trois jours, il est impossible de les évacuer, ils débordent au dehors. Un de nos médecins et plusieurs de nos infirmiers se multiplient pour soulager, pour panser, mais sans parvenir à égaler leur tâche. Un gémissement terrible monte, symphonie des lamentations de la douleur mêlées au râle des agonies. Il y a là des hommes de plusieurs régiments, beaucoup de noirs qui supplient avec des mimiques d'enfants; la fièvre tourmente tous ces corps boueux et sanguinolents; ils implorent sans cesse qu'on leur donne à boire; il faut aller chercher l'eau à Souville dont les pentes sont labourées par les barrages; les communications avec l'arrière sont quasi-impraticables; les pistes sont jalonnées par les cadavres des agents

de liaison et des coureurs; nous avons des munitions, car des dépôts existaient dès longtemps aux carrières, mais de vivres, de boisson point, sauf les quatre jours que les hommes ont apporté. Enlever les blessés représente des fatigues si énormes et surtout de tels risques que l'on a reculé d'heure en heure avant de s'y résoudre; mais peut-on laisser tant d'êtres souffrir à l'abandon et mourir faute de chirurgie? Nos brancardiers empoignés par la pitié se résolvent à la besogne; les brancards manquent d'abord; bientôt, il est vrai, ce sont les brancardiers qui disparaissent, blessés ou tués à leur tour. Ceux qui reviennent harassés se reposent un peu, puis reprennent le terrible voyage de la civière pesante et gémissante à travers le sol bouleversé d'une zone de mort sans cesse balayée par les rafales d'acier. Nos camarades font preuve d'une énergie admirable, les muscles, les nerfs, la volonté, toute l'âme tendus dans l'effort et l'effroi. Plusieurs deviennent fous.

Pour n'être qu'en expectative d'attaque, les combattants n'en éprouvent pas moins des pertes continues. Ainsi, la compagnie du capitaine BARTHE perd, en cette seule après-midi du 5, plus de cinquante hommes; on peut, au surplus, se demander comment le capitaine est encore en vie, car, debout, en pleine lumière, il circule comme sur un terrain d'exercice, dirigeant et encourageant ses soldats qui améliorent les défenses sommaires.

Le bataillon resté à Souville le 5 au matin rejoint la ligne vers 21 heures.

Vers 22 heures, nos pièces ouvrent un violent tir de concentration; nous avons six groupes de 75 sur 1.500 mètres du front; la riposte ne tarde pas; quoique moins nourrie, elle sème la mort dans nos trous. La nuit est pleine de voix lamentables. Au petit jour, l'artillerie française allonge le tir; c'est l'heure de l'attaque. Les trois bataillons en ligne déployée et comme à la parade

s'élancent superbement. Canons, minenwerfers et mitrailleuses boches font rage; sous le rugissement des torpilles et des obus, le tic tac des moulins crépite de tous côtés, les gerbes de balles sifflent comme des vols d'abeilles en furie. Des voix impérieuses crient: « En avant! » mais effacées par le fracas et d'ailleurs inutiles, car *la furia francese* emporte d'elle-même les vagues d'assaut. A cette heure sauvage, plus de commandant, plus de lieutenant; les hommes se guident de leur libre initiative selon le terrain et les conjonctures; les chefs comme annulés, n'ont plus qu'à se refaire simples soldats et le fusil ou la grenade en main, à avancer dans la cohue obscure et bondissante. Des combats comme celui-là représentent le paroxysme des horribles mêlées modernes où l'organisation des unités craque et se désagrège dans l'action; les assaillants procèdent par affinités subtiles, par mouvements incalculables, avec le maximum de vigueur et d'adresse. Les audaces, les ingéniosités, la somme des vertus, comment les concevoir? Nul ne mesurera la folle grandeur d'un aspirant VERNANT, debout, ganté et la canne à la main en tête de ses hommes comme pour défilier; d'un lieutenant, PASCAUD, partant le premier avec des grenades plein ses poches et plein ses mains, ou d'un capitaine. BESSÈDE, prêtre-soldat, splendide dans les deux sacerdoces, absolvant les mourants et entraînant les braves, ou encore de ce petit mitrailleur de vingt ans qui demeure seul de sa section dans une partie de ligne, que les Boches menacent d'envahir, pourvoit à tout inlassablement et tient l'ennemi en respect... Le 4^e et le 5^e bataillons ont atteint leur objectif. Ils le dépassent! Il faut même que les officiers survivants s'emploient à arrêter leur mouvement trop poussé. Il n'en va pas de même pour le 6^e bataillon qui, lui, s'est heurté à des ouvrages trop fortement organisés et que le tir trop court de nos 150 a peu endommagés. Si des éléments de la 21^e

et de la 23^e compagnies ont atteint et dépassé leur but avec le mordant des compagnies de droite, la 22^e compagnie, à gauche, a été clouée à soixante mètres de la tranchée boche que ses grenades n'atteignent pas; trois assauts successifs menés par les poilus avec une exaspération farouche ont été brisés net; les chefs et les hommes ont été fauchés comme une poignée d'épis sous la lame; ceux qui restent ne peuvent même plus sortir la tête au ras des trous. On se dit de l'un à l'autre : « Il n'y a plus personne!... Il n'y a rien à faire! » Sur les dix-sept officiers du bataillon, il en reste deux; le commandant SACCONAY est lui aussi blessé et a dû passer le commandement au capitaine BARRÉ, qui peu après, reçoit une balle au bras, une autre en pleine poitrine et a la jambe brisée par un éclat.

Le plus critique commence. L'ennemi, qui a senti le point faible, déclenche une contre-attaque sur les compagnies ainsi décimées. A tout prix, il faut conjurer le péril; une rupture sur un point entraînerait les pires conséquences; nos braves en ont conscience et obéissant à un ordre lancé par un anonyme, ils réussissent à effectuer un court repli qui leur permet de mieux s'accrocher. Ils se défendent avec une énergie qui supplée au nombre. Cependant le colonel est averti du danger par un agent de liaison; il n'y a plus une ligne téléphonique qui subsiste.

Il faut au plus vite quelque renfort. Des coureurs s'offrent. Le général de division ordonne de tenir coûte que coûte, en attendant du secours, et les messagers arrivent aux carrières, crevés comme le soldat de Marathon; ils restent un moment à terre avant de pouvoir articuler un mot. Cependant tous les moyens possibles ont été mis en œuvre pour résister aux poussées allemandes en masses compactes. Les lieutenants DUFORT, JONOUX, un maréchal des logis d'artillerie, le sergent ORTHOLAN, les soldats LARRIEU et DUPLAN sont parvenus à renforcer considéra-

blement l'état de défense des carrières. Aidés de quelques agents de liaison, ils constituent les seuls combattants pour arrêter une contre-attaque venant sur le P. C. du chef de corps. Deux mitrailleuses amenées là et judicieusement placées croisent leurs gerbes formant un barrage solide.

Le capitaine CASTEX, officier mitrailleur, s'est porté au point qui fléchit; il constate l'étendue de la menace qui pèse de plus en plus fort sur la gauche; le stoïcisme ardent de ce jeune chef redonne du courage à ceux qui commencent à désespérer; hélas il tombe presque aussitôt, une balle à la tête le couche raide mort. Mais il y a là, au plus sensible du combat, des chefs admirables : les lieutenants MARTIN et PELET, qui ont parcouru plusieurs fois la ligne et raniment par leur intrépidité les défaillances, l'adjudant PELLEFIGUE, au courage déjà légendaire; l'adjudant ESPINASSE, simple et impavide; les lieutenants SABAIL, ROUX, FRÉDRICQ accourus de la droite et qui réussissent à rétablir la ligne. Mais les lieutenants SABAIL, ROUX et FRÉDRICQ sont fauchés presque aussitôt. Il ne reste qu'un seul officier au 6^e bataillon, le lieutenant MARTIN. Arrivent enfin trois compagnies du 6^e bataillon du 220^e R. I. et sa C. M. On profite de l'arrivée de ces troupes fraîches pour récupérer le peu de terrain perdu. L'assaut recommence de plus en plus belle; des centaines de grenades et de violents corps à corps obligent les Allemands à reculer jusqu'à leur emplacement primitif; les éléments de droite du bataillon parviennent à atteindre les abords immédiats de la tranchée Montbrizon. Tant bien que mal, on aménage la ligne ainsi gagnée ou reconquise. L'aube grise découvre enfin les choses et les êtres; de la nuit sortent les morts avec des gestes figés, les vivants avec des regards stupides ou délirants. D'entre les tas de cadavres, quelques formes tentent de se dégager; d'autres, les reins

cassés, les jambes brisées, appellent au secours. Un soldat faisant le coup de feu à genou est tué net et, mort, il reste dans cette position. C'est une vision de cauchemar. Un silence morne accentue la navrance d'un paysage comblé de douleurs. Le repos des hommes et des choses après les nuits de choc est d'une tristesse infinie. Tout le jour se trainera misérablement; puis la nuit revenue, la mêlée reprendra, le grand meurtre des deux races qu'opposent implacablement l'avidité de l'une et l'idéal de l'autre.

Le 7 septembre, à 22 heures, la progression continue avec l'aide des éléments de droite du 283^e R. I., qui occupent la tranchée de Bavière. Le Boche, puissamment retranché, résiste avec une âpreté disciplinée qui n'a d'égale que la fureur et l'élan individuel des nôtres. Les épisodes du drame varient, mais le drame ne change pas; la guerre de tranchée se ressemble toujours à elle-même avec une monotonie macabre. La droite du 6^e bataillon occupe la tranchée Montbrizon. Le centre réalise une avance de trente à quarante mètres. Puis la fatigue, l'impuissance imposent de nouveau la trêve. A la pointe du jour, deux sections du 220^e viennent en renfort. A 13 heures, ordre est donné de recommencer l'attaque pour 17 h. 45. Mais à 14 heures, contre-ordre : l'attaque est différée. Le 288^e est relevé. Nous rejoignons les casernes Marceau, puis dans la nuit du 9 au 10, nous allons cantonner à Belleray.

C'est à Belleray que les survivants du régiment apprirent la perte cruelle que venait d'éprouver la 67^e D. I., en la personne de son valeureux chef. Le général AIMÉ, tué à l'ennemi le 6 septembre 1916, possédait le cœur de ses soldats.

Cet officier général, animé du plus haut esprit de sacrifice, n'avait pas voulu ne pas assister à la bataille où aucun commandement ne l'appelait cependant, mais où le 288^e était engagé.

« Puisque le 288^e, avait-il dit, m'est enlevé au bénéfice d'une autre division d'infanterie et que ce beau régiment va au combat, je dois le soutenir moralement de ma présence. »

Et le matin du 6 septembre, au moment où le 288^e donnait l'assaut, le général, des hauteurs des Tourelles de Souville, la jumelle en mains, sans souci des projectiles qui tombaient autour de lui, surveillait la manœuvre. Hélas! au bout de quelques minutes à peine, atteint d'un éclat d'obus en plein cœur, il tomba foudroyé. Digne fin d'un chevalier sans peur et sans reproche.

Nous ne restâmes à Belleray que trente-six heures, trente-six heures employées à combler les vides par le versement aux compagnies de presque tous les hommes disponibles du dépôt divisionnaire.

Le général SAVY, nouveau commandant de la 67^e D. I., y vint rendre honneur à ses soldats, il les remercia pour le courage déployé, pour les hauts faits accomplis. Mais le général MANGIN attendait encore un plus grand effort. La 18^e et la 19^e compagnies mises à la disposition du 220^e R. I., retournent à Vaux-Chapitre; prises sous le feu, comme à la première relève, elles subissent des pertes sérieuses. La 16^e, la 17^e compagnies reprennent le combat, au Ravin de la Mort. Le 6^e bataillon, que commande le capitaine MOREAU, un brave entre les braves, occupe le 9 au soir, le sous-secteur de Fleury immédiatement à l'ouest de Vaux-Chapitre, tandis que le 4^e bataillon reste aux casernes Marceau prêt à tout événement. Le même jour, le lieutenant-colonel prend le commandement du sous-secteur de Fleury. Le 15, les Boches qu'exaspèrent les pertes que nous leur avons infligées, se vengent par un tir effroyable de concentration à gros projectiles sur les casernes et sur les premières lignes. Et pendant six jours ce feu ne cesse, et pendant six jours confondus avec la boue et la chair pourrie qu'ils organisent en défenses, nos

gens supportent un martyr sans nom. Les six jours de Vaux-Fleury complètent Vaux-Chapitre : les deux périodes présentent par leur contraste, un exemple saisissant des vertus que la grande guerre exigea de ses militants, la bravoure agressive, d'une part, et d'autre part un stoïcisme immobile, l'exaspération fiévreuse sans un instant de sommeil, sous un feu d'enfer, dans l'eau, avec un terrassement continu de la pourriture gluante. Beaucoup de nos camarades gardent un souvenir plus cruel encore de Fleury et de sa torture durant, que des terribles combats de Vaux.

Par l'ensemble de ses actions au deuxième Verdun, le 288^e R. I. a prouvé qu'il possédait une haute qualité morale et militaire. Il a vaincu la douleur et le Boche, il a démarré et il a tenu aussi bien que les meilleures troupes d'assaut de France. A Vaux-Chapitre, il a compté 165 des siens tués, 725 blessés ou disparus ; à Vaux-Fleury, 19 tués et 98 blessés. Au total, 36 officiers et 1.007 hommes hors de combat.

Honneur à tous ! Morts et survivants ont écrit avec leur sang une des pages de l'épopée ! De la pointe de leur baïonnette, ils ont gravé leurs noms au contrôle de la légende et de l'idéal. Leurs grandes ombres se dressent à jamais autour de la citadelle où la Germanie s'est brisée, ce sublime Verdun où, dans tous les siècles, la piété des générations françaises viendra s'agenouiller et baiser la terre.

Le Bois-le-Prêtre.

Le Régiment, relevé de son terrible poste, quitte définitivement Verdun. Le même jour, le lieutenant-colonel PAPILLON-BONNOT, relevé de son commandement et appelé à d'autres fonctions, quitte le régiment. Le coup est dur autant qu'inattendu. Soldats et officiers assistent navrés

au départ du chef de corps qui avait su gagner, par son intelligence et sa bonté, l'affectueux dévouement de ses subordonnés.

Le colonel PAPILLON-BONNOT est remplacé par le lieutenant-colonel JASIENSKI venant du G. Q. G., chef ardent, homme d'action. Lui aussi, par sa grande séduction personnelle et ses brillantes qualités de commandement, saura gagner d'emblée le cœur de tous ceux qui ont eu l'honneur de servir sous ses ordres. Il rejoint le régiment à Chardogne, se fait présenter les quelques officiers qui ont échappé aux combats de Vaux-Chapitre et de Fleury. Connaissant déjà la brillante conduite du 288^e à Verdun, il manifeste en même temps que sa piété émue envers les disparus, la joie de commander à ceux qui restent.

Le 27 septembre, nous allons nous reposer à Liverdun, un délicieux petit pays des bords de la Moselle.

Au sortir de l'enfer, c'est une féerie pour les yeux et le cœur, une résurrection ! Nous admirons avec une âme neuve, les formes de la vie que nous avions comme oubliées au sein de la totale dévastation dans l'atmosphère de la mort.

Le 30 septembre, le régiment gagne Villers-en-Haye où il reste vingt-quatre heures, puis pousse d'abord sur Jonc-Fontaine et enfin sur Montauville et Gris-Court, au nord-ouest de Pont-à-Mousson : il arrive au Bois-le-Prêtre.

Le Bois-le-Prêtre ! Il semble que ce nom surgisse d'un très lointain passé... Il est entré dans l'enveloppement de l'histoire avec ces autres qui comme lui revenaient sans cesse au communiqué : Les Eparges, Vauquois, Souchez, Ypres, Dixmude, Berry-au-Bac, Lassigny !... La terre de Lorraine déjà sévère de sa nature, a pris dans la bataille un caractère auguste. L'âme de ces paysages peuplés de cimetières renferme une ineffable mélancolie : Limey compte 6.000 tombes, Flirey en contient dans son étroit

vallon 7.000 et les pertes incessantes ont fait du Bois-le-Prêtre proprement dit une nécropole aussi peuplée, aussi tragique ! La tristesse des coteaux, les bois et les plaines, immense panorama héroïque, s'enorgueillissent de tant d'holocaustes dont ils furent les autels et dont il portent le deuil avec une grave magnificence.

Pendant six mois, nous allons être fixés sur les plateaux et ravins aux longues ondulations qui sont à gauche du bois lui-même ; nous n'occuperons celui-ci que pendant les quatre derniers mois de notre séjour. La structure de l'ensemble du secteur est nettement à notre désavantage. Nous sommes en contre-bas des Boches ; les trois quarts de nos premières lignes sont à découvert ; les observatoires ennemis suivent sans peine nos mouvements et nos travaux, tandis que les Allemands sont cachés aux lisières des bois de la Rappe, de Friré et du Four dont le groupement constitue la forêt de Venchères.

L'activité est très soutenue ; les premières lignes reçoivent presque exclusivement des torpilles, mais en nombre considérable. L'Entonnoir, le Trapèze, le Boyau y sont particulièrement mauvais. La Croix des Carmes, le Gros-Chêne, le Mouchoir, le Ravin du Père-Hilarion, qui dominent les positions allemandes du Quart-en-Réserve, sont extrêmement battus. L'artillerie à longue portée arrose surtout les arrières, bois, nœuds de boyaux dans la plaine, carrefour de l'auberge Saint-Pierre, Pont de Metz.

A l'arrivée, c'était l'automne, les grands bois dorés alentour, la douce chaleur finissante. Mais le mauvais temps vient de bonne heure dans ces régions froides et humides. Les abris ne sont guère confortables. On effectue le transport du matériel sur quatre ou cinq kilomètres de boyaux et les travaux sont extrêmement pénibles dans la rouge terre argileuse et pleine d'eau. Par la pluie, le froid, les nuits longues, l'existence est morne. Le jour, l'homme emprisonné dans un cercle étroit s'y meut

comme un animal à l'entour de son trou ; la nuit, il circule vers l'arrière et en revient à travers un labyrinthe de conduits tortueux où il glisse et s'égare.

Les misères sont diverses, elles sont constantes. La garde est aussi dure que la corvée durant les longues nuits sans fin du plein hiver. Masse capitonnée de laine et de peau de mouton, surmontée du casque et souvent recouverte d'un caoutchouc ou d'une toile de tente, le veilleur se tient immobile sous la bise, la pluie, la neige ; on l'aperçoit à peine à deux pas, il fait corps avec la terre, à moins que la fusée éclairante ne lance sa lumière subite et crue, détachant la silhouette massive avec l'éclair d'acier du fusil ou du casque. L'homme fouille le noir d'un œil méfiant et obstiné. Les contrastes de la vive lumière et du noir produisent une impression de fantasmagorie terrifiante sur son organisme énérvé. Souvent il croit au péril, il tire ; le silence est tout ébranlé ; les coups et ripostes se multiplient ; de proche en proche la fièvre se gagne ; sur la droite, des éclatements de grenades laissent à penser à quelque coup de main ou à une attaque. Le tir de barrage est déclenché. Notre artillerie précipite son martelage ; les 75 passent dans une trajectoire sifflante, continue, implacable, et en face, les éclatements élaboussent la nuit d'éclairs rouges. Les 77 s'écrasent autour de nous et chacun se terre dans les abris, sauf les hommes des créneaux immobiles dans leur faction... Les brancardiers passent chargés de victimes lourdes. Puis tout s'apaise, tout retombe dans le calme..., un silence lugubre enveloppe les choses et les hommes hostiles ! Et des veilleurs nouveaux relèvent les meilleurs fatigués. La nuit est pleine de va et vient, d'heure en heure, et, dans l'intervalle, ce sont des bruits imperceptibles et des frôlements de bêtes glissantes. Il est doux de filer derrière le caporal, de rentrer dans son trou, atmosphère moite de moisissure, de mangeaille, de cuir et d'odeur humaine, il

est doux de s'allonger sans se dévêtir et sans se déchausser, et là de plonger dans un sommeil de brute. Dormir! Le besoin de dormir est bien la pire souffrance. On dort quand on peut, on dort partout et si le loisir se prolonge, on redort, fastidieusement, parmi les bruits, dans l'air vicié, sous les piétinements des allants et venants.

Pour oublier les privations et les misères, il y a la belle humeur française et l'admirable camaraderie entre hommes et entre chefs et soldats, amitié très haute et très pure qui fit de nos armées, pendant quatre ans, un milieu vraiment bien supérieur à l'ordinaire humanité d'avant et d'après guerre. Il y a aussi le rêve de la permission... La fin de la guerre, nul ne la connaît, mais la permission, cela est sûr, régulier et calculé avec joie. Ce voyage, tous les quatre ou cinq mois, vous aide à vous reprendre et renouvelle le cœur et le courage. Le règlement qui inaugura cette mesure fut non seulement charitable, mais procéda d'une exacte psychologie, protégeant l'armée et la famille, assurant à la fois le renouvellement des idées et des affections, les relations bienfaisantes des combattants et de l'arrière. Lorsqu'il fut établi, ce règlement, les soldats partis en août 1914 n'avaient pas revu les leurs et le pays, repris contact avec l'intérieur, depuis quinze, seize, dix-sept mois. Ce leur avait été une épreuve si dure!

La franchise postale fut une autre mesure généreuse et pratique; l'heure d'arrivée du vaguemestre surchargé de monceaux de lettres et de paquets était toujours émouvante : le vaguemestre apportait la nourriture de l'âme comme les cuisiniers celle du corps; la sainte substance spirituelle, parvenue en franchise, quotidienne, abondante, ravitaillait le vagabond de la guerre; les femmes et les mères ont soutenu par leur résignation souriante et la fermeté de leurs encouragements le cœur des combattants. La correspondance épistolaire a été la soupape de

sûreté de bien des ennuyés, mélancoliques et énervés; elle a contribué à maintenir le bon moral des meilleurs eux-mêmes. Les soldats de la grande guerre ont beaucoup écrit; on peut prétendre que la plupart ont exprimé par lettres ce qu'ils n'auraient jamais dit, peut-être jamais pensé autrement et que l'intimité s'en est trouvée embellie. Les « babillardes » reçues faisaient mieux saisir au combattant la raison profonde de sa lutte, la défense du foyer et celles qu'il envoyait, en réponse, lui permettaient d'extérioriser tout un monde d'affection et d'idéalisme; sentimental et réfléchi, il n'a pas eu peur de mettre à nu sa tendresse : d'ordinaire, il portait précieusement sur lui l'image des siens et volontiers la montrait à un ami, à un chef attentif.

Ah! oui, le soldat de la grande guerre a besoin d'être surélevé et excité par des mobiles puissants, car il mène une vie mauvaise ou morose. L'ennemi est agissant, hargneux, redoutable. Les troupes sont fréquemment en alerte. Il ne se produit aucune attaque générale, mais les opérations de détail sont incessantes; les « stossgruppen » multiplient les coups de main et nous infligent des dommages sérieux. Pour y répondre, nous organisons des « groupes francs » dont l'existence ne doit d'ailleurs avoir qu'un temps, car beaucoup de têtes brûlées les composent et l'esprit en fut vite crâneur, turbulent et déplorable. Groupes francs ou sections ordinaires, la riposte au Boche est toujours rapide et courageuse. La plus réussie fut le coup de main exécuté le 10 février sur un ouvrage allemand en construction au point d'intersection de la route de Thiaucourt et de la première ligne allemande. Le but était de faire des prisonniers, d'identifier les troupes occupantes, de reconnaître l'ouvrage et, si possible, de le détruire. La troupe d'attaque comprenait le groupe franc du 3^e bataillon, trente-quatre hommes et deux sous-officiers commandés par le sous-lieutenant TONNELIER et la

moitié du groupe franc du 4^e bataillon, soit seize hommes et un sous-officier avec le téméraire aspirant VERNANT. A 12 h. 15, l'artillerie commença son travail préalable de destruction des défenses ennemies, pratiqua deux brèches dans les réseaux et ne s'arrêta qu'à l'instant même de la sortie des assaillants. Ceux-ci émergèrent de la tranchée d'attente à 17 h. 25 et se dirigèrent vers l'objectif, au pas, dans un ordre parfait; le groupe de barrage contourna l'ouvrage allemand afin de bloquer ses communications tandis que le groupe de nettoyage, à la faveur de cette protection, se précipita vers le point central revolver en mains. Le sous-lieutenant TONNELIER sauta dans la tranchée adverse et effectua rapidement une reconnaissance. Deux entrées d'abris s'offraient à sa vue; suivi de deux hommes, il pénétra dans la descente très profonde, et en bas, trouva dix Boches dont deux sous-officiers; il les fit prisonniers avant qu'il pussent se remettre de la surprise de son irruption et de la frayeur que leur inspira son attitude. Pendant ce temps, le poste de barrage de droite repoussait à la grenade un groupe d'ennemis qui tentaient une réaction. Notre troupe se replia en bon ordre; en moins d'une demi-heure, sans même qu'il y eut eu un blessé, l'affaire avait été menée à bien comme tant d'autres, dont celle-ci n'est qu'un exemple. Le lendemain, le général apporta ses félicitations et vingt-quatre croix de guerre. Le lieutenant TONNELIER reçut les témoignages les plus honorables; à la palme qui lui fut remise ce jour-là, il devait en joindre plusieurs et enfin la croix de la Légion d'honneur qu'il mérita au Chemin des Dames.

Cinq jours après, les Allemands ripostèrent par une attaque analogue, au sud de Réménonville, qu'occupait à nos côtés le 283^e R. I. et sur *le Verger* que défendait le 214^e R. I. Violent bombardement pour débiter, obus et torpilles, gros contingent d'assaut en deux groupes. Mais nos ennemis ne purent aborder nos ouvrages, rompus

qu'ils furent par les grenades, les V. B. et les cartouches des camarades. Nous eûmes trois morts et cinq blessés par obus.

Tel était le caractère de la guerre à cette époque : marmitages et coups de main. Ceux-ci se ressemblaient tous. Rappelons encore celui qui fut conduit vers la fin de notre séjour au Bois-le-Prêtre par un autre futur légionnaire très brave, le sous-lieutenant NAAS; il se transforma en une petite bataille, en un corps à corps où les nôtres se montrèrent enragés. Le groupe ennemi fut contraint de céder et de se replier. Nous n'eûmes que quatre blessés. Citons, enfin, un bel épisode à la d'Assas. Une section de la 23^e compagnie occupe un petit poste. Les Boches ont contourné un soir ce petit poste. Le sergent n'y est pas; il est allé s'assurer de deux sentinelles détachées à droite et à gauche. Il revient et tout à coup se trouve, dans le boyau, face à face avec plusieurs ennemis, qui lui ordonnent de se rendre et de se taire. Mais lui, brave et loyal, n'écoute que sa conscience. Il lance le cri d'alarme à pleine voix et en même temps fonce sur les assaillants. Il n'a pas le temps de frapper son coup, il tombe foudroyé. Ce héros s'appelait FERRADOU, le sergent FERRADOU. Que sa mémoire survive, à jamais honorée. Avec lui furent tués trois de ses hommes.

Pendant les si nombreuses opérations fragmentaires et tout au long de notre garde de la région Régniéville-Bois-le-Prêtre, l'artillerie de tranchées des Allemands nous fit énormément de mal; la nôtre n'existait qu'à peine, elle commençait à se constituer tandis que la leur était abondante, bien munitionnée et bien servie; les gros calibres dominaient et en particulier le 240. On peut dire que les neuf dixièmes de nos pertes furent causées par les canons de tranchée.

Un danger plus redoutable encore menace les troupes, un danger perfide, le gaz, qui est bien l'arme de prédi-

lection du Boche. Les efforts de notre commandement tendent bien à prévenir et à prémunir les hommes contre l'extrême surprise et la nocivité mortelle de la vague chlorée. Des masques ont été distribués en remplacement des tampons; ils sont pratiques et réellement protecteurs, mais leur usage implique un soin un peu minutieux dont les soldats et même les officiers n'ont pas assez le souci. Les prescriptions de défense collective ne sont pas non plus respectées; les veilleurs surveillent assez mal; les signaux d'alarmes, gongs, sirènes, klaxons ne sont pas installés; les matières inflammables qui devraient, le cas échéant, être instantanément embrasées pour contrarier la vague sont généralement imbibées d'humidité. On compte sur la bonne chance. Il est vrai que l'emploi de la vague, en cas de saute de vent, devient un danger pour l'émetteur; c'est le commencement de la sagesse; d'où la rareté des émissions. Le 8 avril, le Boche profite d'une atmosphère qui semble bien fixe pour nous envoyer le nuage empoisonné. Ce jour-là, le régiment se trouvait pour son salut au repos à Fay-en-Haye, c'est-à-dire à dix kilomètres et sur une colline, en sorte qu'il n'eût pas à souffrir. Seule l'alerte générale, à minuit, nous signala le danger; elle fut levée à 8 heures. Nous apprîmes bientôt les pertes graves subies par les régiments en ligne, le 283^e R. I., le 220^e R. I. et le 95^e R. I. T. Beaucoup de croix du cimetière de Griscourt portent la date du 8 avril. Combien d'intoxiqués graves, par surcroît. Il y eut des morts jusqu'à Griscourt, à 10 kilomètres sous le vent. Avant l'émission, le Boche avait simulé une attaque, toutes mitrailleuses en branle, afin que les positions françaises fussent occupées par tous leurs défenseurs et il y avait parfaitement réussi. La diablerie germanique s'exerçait à la projection par obus toxiques. L'obus toxique, (surtout lacrymogène, au début), était apparu à Verdun, mais en faible quantité; maintenant il

devenait d'un usage très fréquent et de qualité plus nocive. Nos services d'études et d'applications ne luttaient guère contre ces sorcelleries imprévues qui, si on ne les conjurait rapidement, menaçaient d'annihiler l'héroïsme de nos armées.

Partout le combat se complique et s'intensifie. Le ciel lui-même, après la terre, après la mer, le ciel devient un continuel champ de bataille; les avions survolent sans cesse les positions; des rencontres acharnées ont lieu entre les oiseaux à croix noires et les aigles français; isolés jusqu'alors ou par petits groupes, ils forment maintenant des escadrilles de chasse, d'observation, de bombardement, étendant bien loin à l'intérieur des lignes ennemies leurs prodigieuses randonnées. Une artillerie spéciale les entoure de cortèges de panaches blancs, de panaches noirs. Nous assistons à des drames, notamment à un exploit de Guynemer: le jeune dieu, perdu dans les nuées profondes, a guetté ses adversaires, puis, rapide, il les a foudroyés: trois Gothas, l'un en flamme; les autres désemparés. Etreints par la grandeur du spectacle nos poilus poussaient des cris et trépignaient, sans pitié pour les bêtes de proie abattues.

Janvier et Février 1917 sont particulièrement pénibles. Il gèle à pierre fendre; des bises âpres balayent les côteaux, fouettent et cinglent les pauvres soldats. Bientôt des ouragans de neige se répandent à gros flocons; les chutes sont si abondantes que les troupes de première ligne et le P. C. du 4^e bataillon sont bloqués et que les corvées de ravitaillement ne peuvent plus accéder. Le régiment entier doit s'employer à rétablir les communications. Les vêtements sont raides comme carton, le sang à fleur de peau, les barbes chargées de stalactites. On se croirait en Laponie... Le dégel est pire encore.

On mène de front la garde aux lignes, l'entretien du secteur à grand développement et, par surcroît, de vastes

travaux neufs, en prévision des attaques finales qu'on dit proches... à la belle saison. Les bras des poilus ne sont jamais las, mais le cœur est parfois déprimé. Des alertes qui interrompent brutalement les labeurs routiniers et cette banalité lourde où l'on retombe après les coups de chien usent la bonne volonté. La guerre d'usure exerce ses ravages dans les âmes; beaucoup de braves bougres sont empoignés par « le cafard », le redoutable cafard qui ronge la force et détruit l'idéal. L'espérance devient comme honteuse de se manifester tandis que le doute, lui, se proclame avec une aigreur et une ténacité de mauvais aloi. « J'en ai marre »! Cette expression argotique employée à tout propos est plus qu'une manie; en sa concision vulgaire, elle est l'expression synthétique de toutes les lassitudes des corps et de tous les renoncements des âmes. C'est « l'envers du miracle français! »... Où est le résultat de la lutte âpre depuis si longtemps soutenue? L'issue de la guerre, où est-elle? La dernière grande attaque, celle de juillet, sur la Somme, nous a fait reconquérir quelques kilomètres... et après? Oui, après?...

Mais voici que l'hiver s'achève : le renouveau de la nature ranime les hommes comme les organismes élémentaires; le printemps ensoleille le cœur des soldats... Bientôt il n'est bruit que de la grande offensive. On évalue les ressources des armées, on apprécie les grands chefs Nivelle, Fayolle, Pétain, Franchet d'Esperey, Mangin, Gouraud... Le cri de Pétain, le mot d'ordre d'une énergie puissante, lancé en plein Verdun, revient en rengaine « on les aura! » Les sages évoquent d'un sourire silencieux trop de mécomptes accumulés; les loustics profanent le mot sublime : « On les aura... les pieds gelés! » La blague est cruelle, cruelle au blagueur lui-même, car, au fond, le soldat garde encore, en secret, dans son sanctuaire spirituel, le dogme et le culte de la Victoire de la Patrie.

Le 24 mars! Surprise! L'Allemand, apprend-on, se replie sur le front Saint-Quentin-La Fère-Coucy; toute une large bande de territoire français est réoccupée par nos troupes. L'ennemi commet des déprédations, des vandalismes dont le récit ravive dans l'âme des combattants, le souvenir des crimes déjà trop oubliés de 1914 et 1915 et provoque chez eux un retour de haine, de volonté et de confiance. Car ce recul, de quelque nom que l'ennemi l'explique et le qualifie, n'en est pas moins, au demeurant, une reculade.

La psychologie de la masse militaire en est à ce biais quand se produit une singulière conjonction d'événements qui bouleversent toutes les prévisions. L'équilibre des forces internationales subit de brusques à coups. La révolution russe et la paix de Brest-Litowsk, en même temps qu'elles marquent la déchéance d'un vaste empire, libèrent les troupes allemandes du front oriental. La Roumanie, livrée à elle-même, est par voie de conséquence, vouée à une ruine rapide. Nos ennemis vont pouvoir reporter contre nous soixante à quatre-vingts divisions... Alors, dans les escouades, les vieux airs de 1914 sur le « rouleau russe », le fameux rouleau « compresseur », reviennent en leitmotiv sarcastique. — « Nous a-t-on assez bourré le crâne avec le rouleau russe?... Il ne roule plus, à c't heure... C'est la France, c'est nous, les poteaux, qui sommes roulés! »

Pourtant, il y a une contre-partie, une compensation, le concours de l'Amérique! Mais il faudrait deux ans pour mettre en posture de combat une nation étrangère aux armes et d'ailleurs bien lointaine.... Ces revirements des forces apparaissent à la multitude sous des aspects très simplistes et suscitent des passions violentes... Les emballés prétendent que, cette fois, on percera; mais la loi de l'inviolabilité du front garde de très nombreux partisans. Les esprits perspicaces ne peuvent chasser les

appréhensions que font naître tant de fièvres dans les âmes et dans les propos de nos combattants.

16 avril 1917! Les Français attaquent de Soissons à Berry-au-Bac. Les Allemands sont chassés des dernières positions qu'ils occupaient sur la rive gauche de l'Aisne; l'Aisne est franchie; nos régiments atteignent les sommets de Laffaux, la Malmaison, Cerny et le passage de Juvin-court par où se peut prendre à revers le massif, vers Sissonne... Hélas! encore une fois, notre élan si bien parti, est brisé. Laon, bastion central de la défense allemande, n'a point cédé aux efforts de nos troupes de choc les plus redoutables. On dit que des divisions entières ont disparu dans la fournaise. Des rumeurs singulières circulent. On accuse les fautes du commandement. Un général fameux serait mis en accusation ...

L'échec est suivi d'événements plus déplorables encore. Nous apprenons que des révoltes, des défections se sont produites à la fin de la bataille, et que depuis, elles se multiplient. Des troupes émancipées de toute autorité ont pris la route de Paris; les gares, les trains enlevés d'assaut sont les théâtres de scènes désolantes..... Le Gouvernement, le commandement ont dû recourir à des mesures immédiates et vigoureuses. Les mutins ont été isolés, chacun interrogé et les pires meneurs exécutés..... On dit des choses énormes sur les procédés d'espionnage et les manœuvres de propagande allemande, soit au sein de notre armée, soit dans les milieux civils; de gros personnages politiques, protagonistes réputés de notre défense nationale, nous trahiraient. Des mots nouveaux, des mots honteux condensent les faits : Pacifisme! Défaitisme!

Les soldats du Bois-le-Prêtre ne sont que bien inexactement informés par les permissionnaires et par les lettres échappés à la censure, mais ils en savent assez pour que les esprits s'échauffent. Les pessimistes osent tenir, en petits groupes, des propos comme jamais ils n'en ris-

quèrent jusqu'alors. Ils nient nos possibilités de victoire. La France ne vaincra pas, l'Allemagne non plus... et le sang coule!... le sang coulera-t-il encore? la guerre stupide va-t-elle durer indéfiniment? « La Paix! on demande la Paix! » Les bons poilus aux convictions immuables n'osent plus relever aussi vivement de tels propos. On dirait que la dernière déception a dégradé les beaux soldats de Cumières et de Verdun...

On ne peut prétendre que le moindre désordre, que la moindre indiscipline se manifesta au 288^e R. I. durant cette mauvaise passe. Mais pour être exact et sincère nous notons un état psychologique et des luttes de conscience qui font bien partie de l'histoire du corps. Il est vrai qu'un mauvais souffle passa sur nous au printemps de 17; seulement ce souffle venait de partout, il nous était impossible d'y échapper et alors que de trop nombreux régiments furent en ébullition ou en révolution, alors que la crise faillit désemparer l'Armée et la Nation, nous ne parvenons à découvrir chez les soldats du 288^e qu'une mélancolie douloureuse, des nuances de désenchantement et à peine quelques faiblesses de parole. Puisqu'un si grand mal général ne réussit qu'à peine à effleurer le régiment, puisqu'il resta réfractaire à une aberration qui démoralisa tant d'unités sur tout le front, ne faut-il pas lui reconnaître une vertu singulière et proclamer bien haut sa noblesse. Oui, en vérité, le 288^e tint contre la propagande hypocrite et la contagion du renoncement, il tint aussi ferme du souffle de la folie qu'il avait partout tenu au feu. Et de ce patriotisme, de cette persistante élévation morale, il allait donner bientôt de nouvelles preuves. Son admirable esprit allait se déployer sur les lieux mêmes où les désordres disciplinaires s'étaient d'abord et le plus violemment manifestés, l'Aisne! L'Aisne précède Montdidier, Compiègne, le Matz, la ligne Hindenburg, la Serre, dix champs de batailles

où les gars du 288^e vont se précipiter avec enthousiasme pour ne s'arrêter que le 11 novembre 1918, à la frontière!

Les Avancées de l'Ile-de-France.

LE CHEMIN DES DAMES.

Le 18 juillet 1917, la 67^e D. I. quitte la Lorraine; elle est transportée dans la région de Château-Thierry. Le 24, le régiment exécute, pendant dix jours, des travaux au nord de Soissons. Puis il relève la 66^e D. I. de chasseurs à pied dans le secteur fameux de la Malmaison. Un de nos bataillons entre en ligne dans la nuit du 11 au 12; la relève totale a lieu le 18. On parle d'une grande attaque prochaine.

Depuis Verdun, nos poilus n'ont pas rencontré de paysages aussi marqués par la guerre que ceux qu'ils découvrent au nord de la Vesle. Le soir de la relève, en gravissant le plateau qui domine Brenelle, ils sont éblouis par un spectacle qu'ils n'ont pas encore contemplé! Une immense féerie se déploie dans la douceur nocturne. Cette pyrotechnie des tranchées, vue d'un sommet du sud et qui court sur quinze, vingt kilomètres, tout au long du Chemin des Dames, de Crouy à Craonne, produit une impression fantasmagorique et hallucinante... comme une apothéose échevelée de la guerre, de la mort et de la folie humaine.

Sur la droite de la colonne en marche, dans la direction de l'épine de Chevrigny, des centaines de canons sont en action. La réponse des nôtres s'est élancée innombrable, furieuse. La rumeur terrible qui arrive des massifs enflammés avertit les vieux brisquards que la guerre d'ici est ample, très outillée, violente, plus riche de science, de mystère et de meurtre que toutes celles d'aparavant. Ils sentent que les voilà qui pénètrent dans un des grands terrains de la lutte.

A l'aube, lorsque les derniers chasseurs de BRISSAUD-

DESMAILLETS s'éloignent, laissant au 288^e la garde du secteur, le soldat promène un regard méfiant sur le tableau qui étend autour de lui sa grandeur sauvage. Le Boche et le Français s'affrontent tout au long d'une crête sans fin; et entre les réseaux à peine visibles, parmi les herbes de la lande rousse et nue, court le Chemin des Dames dont la trace se profile d'Est en Ouest. A l'Ouest, une masse d'ocre en légère saillie sur la platitude, le fort de la Malmaison, au-delà de la forêt de Pinon. Au Nord, derrière les tranchées boches, une dépression, le cours de l'Ailette, et, dans une perspective étagée, le massif de Laon. Au Sud, derrière nous, la vallée de l'Aisne, bouleversée, tragique; sa large cuvette aux falaises raides et âpres n'est peuplée que de ruines.

Jusqu'en avril 1917, les troupes du kaiser tenaient tout le cours de l'Aisne; ils avaient une tête de pont sur la rive gauche. Notre attaque les chassa, les refoula jusqu'au delà du rebord de la falaise. Peu de chose, certes... Mais qui considère les remparts de toute cette masse et la solidité des immenses grottes ou *creutes* servant de sûrs refuges contre les bombardements et le glacis des prairies, et le double fossé du canal et du fleuve, doit se demander par quelle audace et par quelle force surhumaines, pareil assaut et pareille délivrance furent accomplis. On ne s'étonne plus des hécatombes que coûta l'entreprise, ni que l'élan des assaillants, après un premier effort si incroyable, se trouvât brisé.

Si, dès l'abord, le poilu considère avec stupeur le bastion altier, continu, formidable, Condé-Crouy-Rougemaison-Rochefort-Cerny, cette impression préalable et superficielle s'accroîtra à mesure que, parcourant les fortifications cachées, les nids de batteries, l'accumulation des ressources nouvelles de guerre, le combattant connaîtra mieux la puissance et l'ardent régime du nou-

veau secteur. En cette fin de 1917, les nations hostiles sont parvenues à l'apogée d'une fantastique industrie guerrière; l'artillerie que nous tenons à l'affût dans tous les replis de terrain, dans le mystère des bois, quand elle s'ébranlera, produira un cataclysme; les parcs regorgent et des voies ferrées rayonnent qui amèneront les obus de tous calibres à pied d'œuvre... On les aura!

Dès son arrivée, le soir même du 12, notre quatrième bataillon a eu quatre tués et cinq blessés; le 20, un obus provoque l'explosion de grenades, un P. C. saute, un officier et six hommes sont blessés; le 22, cinq tués et sept blessés; le 23, quatre tués et cinq blessés; le 24, un tué et six blessés. Ainsi va la vie, ainsi va la mort et on ne se bat point. Mais comparées à la débauche de projectiles qui pleuvent sur le secteur, ces pertes sont comme rien. La perfection des armes est contrebalancée à mesure par celle des défenses, Le terrassier tient l'artilleur. Le poilu mène de front la garde aux lignes, l'entretien de vastes secteurs et l'exécution rapide de travaux neufs; ce n'est pas sans orgueil, que considérant son œuvre présente, il se ressouvient de ses essais rudimentaires des Chevaliers ou des Paroches. Le soldat travaille avec tenacité, avec une méthode savante. Il est des heures étranges où le grand silence enveloppant toutes choses, l'étendue vide annonce avec une cruauté raffinée la fureur des réveils et, en même temps, impose à l'âme la nostalgie du divin silence de la paix. La terre des grands combats semblable à une solitude! Qui eût prévu cette physionomie paradoxale de la guerre.

Le Français ayant acquis une extrême habileté dans le terrassement et le camouflage défensif, le Boche a cherché une nouvelle invention qui lui redonnât la supériorité écrasante que le nombre, une préparation forcée et la perfection du machinisme lui avaient assurée, un temps, sans qu'il sût en tirer la victoire. Il a trouvé, avec son

ingéniosité réaliste, le projectile à trajectoire souple qui ira tuer ou désarmer l'adversaire derrière ses parapets, ses réduits et jusque dans les sous-sols. Le gaz-poison résout un des plus délicats problèmes de la nouvelle technique militaire; cette solution est criminelle, mais la fin justifie les moyens et la force constitue le droit... Le gaz en nappe, d'un usage dangereux pour l'émetteur, est totalement abandonné; l'Allemand n'utilise plus que l'obus spécial; l'obus porte le gaz, là où il faut, chez le seul ennemi. L'Allemand a trouvé son arme idéale. Heureusement notre adversaire ne tirera pas, cette fois non plus, un bénéfice proportionné à son avance et à ses ignominieux calculs. Il se presse trop d'utiliser son invention; il fallait nous en accabler par surprise. Nous perfectionnons nos moyens de protection, abris et masques. et, par surcroît, nous allons retourner son crime contre le criminel. Nos chimistes et inventeurs se sont mis à l'œuvre: les premiers obus français à gaz sortent des usines; au Chemin des Dames, nous en sommes pourvus autant que les Allemands. Cependant nos ennemis ont mis en service un nouveau produit, l'*ypérite*, ainsi surnommé parce qu'il fut essayé à Ypres sur les Anglais le 10 et le 12 juillet 1917. Nos hommes l'appellent *gaz moutarde*, de l'odeur qu'il dégage; en chimie, c'est du sulfure d'éthyle dichlorée; gaz lourd, descendant dans les trous, de vaporisation faible et persistant sur le sol. L'*ypérite* sera employé par toutes les armées, et en progression constante jusqu'à la fin de la guerre; en attendant, il est le monopole des Boches.

Il devient évident qu'une activité générale précipite les préparatifs du grand choc dont l'échéance plusieurs fois annoncée, puis dépassée, ne saurait être remise davantage. Nous, nous pourrions attendre; mais l'Allemagne, elle, est contrainte de prévenir les armées américaines sur les champs de bataille d'Occident; vic-

toire rapide ou défaite inévitable, tel est le dilemne qui presse nos envahisseurs.

Notre commandement essaie de sonder les plans ennemis. Il n'est que d'y lancer quelques audacieuses patrouilles. Le 7 septembre notamment, le groupe franc de notre 6^e bataillon, sous les ordres de deux jeunes chefs d'une valeur exceptionnelle, le sous-lieutenant PLANTAGENET et l'adjudant GATTE, a été chargé d'identifier les travaux des voisins d'en face, de cueillir des prisonniers, et, si possible, de rapporter des documents. Il a parfaitement opéré. Il a pu disperser à la grenade, des défenseurs très résolus et se rendre compte que le dispositif avancé est entièrement bouleversé par notre artillerie; une dizaine d'Allemands blessés ou tués sont restés sur le carreau; nos poilus ont ramené cinq prisonniers du 3^e grenadiers de la garde impériale. Nous avons eu cinq blessés et un tué. Le général FRANCHET D'ESPEREY, commandant le groupe des armées du Nord, a chargé le général commandant le 39^e C. A., d'adresser ses félicitations au 288^e R. I., pour ce coup de main bien mené et fructueux.

Le 22 septembre, l'ennemi envoie deux groupes d'une quinzaine d'hommes chaque, qui après une violente préparation d'artillerie, s'avancent sur nos lignes. Mais ils doivent s'en retourner bredouille. Le 23, nos Boches se vengent par un tir prolongé de concentration et de destruction sur tout notre secteur. Le ravin d'Ostel est saturé d'obus à gaz. Le 24, de Vailly à Soupir, la vallée et les hauteurs sont soumis à un feu d'enfer. Vers 14 heures, au sous-secteur de Champagne, qu'occupe la 19^e compagnie, un dépôt de munitions saute; à 14 heures 30, un obus tombe sur le P. C. du capitaine BESSÈDE et obstrue complètement l'une des entrées. Deux soldats se précipitent pour déblayer, mais ils roulent à terre, asphyxiés par l'oxyde de carbone qu'a dégagé l'explosion. Le capitaine s'est rendu compte en un clin d'œil; il ne dispose d'au-

cun appareil à oxygène; il peut se sauver, mais il ne se préoccupe que de ses hommes; il les cherche, il les presse vers les issues. Les soldats BARRÈRE, FORGUES, BARBERIN essayent d'emporter leurs camarades asphyxiés et tombent victimes de leur dévouement. A côté d'eux est étendu le chef qu'ils vénéraient et qui s'est sacrifié, sans hésiter, achevant par un acte de charité parfaite et une attitude exemplaire de commandement, une carrière deux fois admirable de prêtre-soldat.

Au milieu de cette rage de mitraille, le 288^e R. I. est relevé par le 64^e, dans la nuit du 25 septembre. Onze jours de repos à Arcy-Sainte-Restitue: simple répit qui passe comme un songe. Les bataillons retrouvent leurs emplacements du Chemin des Dames toujours en effervescence. Nous sommes remontés dans la nuit du 6 au 7 octobre; le 12, l'ennemi tente un coup de main que nous repoussons. Il règne une atmosphère de violence qui se hausse et s'exacerbe, avec des instants de folle rage. Tous ceux qui ne sont pas astreints à la garde s'enfoncent dans les abris... Le mauvais temps est survenu; la pluie abondante et incessante depuis le 9, a détrempe le sol; l'odieux gâchis d'hiver prélude sans transition.

Le 13, le 14, le 15, le duel des artilleries continue la dispute anonyme, sauvage, sans figure, de la poudre et de l'acier balancés dans le ciel par des lanceurs prodigieux. Mille et mille chocs énormes fouillent le sol et explosent en soulevant des panaches de terre, de pierres et de fumée; fumées noires, jaunes, blanches, panaches de dimensions inégales, décor sinistre dans la lande rouillée et vernie d'eau. On dirait qu'une convulsion fait craquer la carapace du massif de l'Aisne.

20 octobre! Ordre de combat! Enfin! on va donc sortir de cette incertitude d'attente dont s'énervait tout l'organisme. La VI^e Armée va s'élancer sur la ligne

ennemie du Chemin des Dames, de Crouy à la Royère. L'objectif fixé ne dépasse pas l'Ailette, mais on escompte l'au-delà... Laon! oui, peut-être. Nous sommes à l'extrême aile droite des troupes d'assaut. Le colonel JASIENSKI est jeune, ardent, homme de guerre dans toute l'acception du mot; fier de ses soldats et officiers, il les anime de son zèle et de son intelligence. Tandis que l'infanterie n'a encore reçu que l'ordre préalable, l'artillerie, elle, a reçu l'ordre d'exécution du tir préparatoire d'attaque. Sous le déluge du ciel, c'est une colère formidable; du Sud, de l'Est, de l'Ouest un rugissement sans nombre jaillit et précipite les nuages échevelés. De Fismes à Soissons et de Soissons à Coucy, sur des lieues d'étendue et des kilomètres de profondeur, mille et mille âmes de bronze profèrent un rugissement inouï. Par toute la terre règne la majesté de la Force et de l'Épouvante. L'invisible spectacle dépasse les pires brutalités de la guerre antérieure. L'infanterie française, soutenue par une telle artillerie, est désormais sûre de vaincre... Le Boche se tait, il se cache... Un grand orgueil gonfle la poitrine de nos braves qui, debout au bord des tranchées, narguent l'ennemi avec des mots enfantins et sublimes.

Un peu avant minuit, on apprend que l'attaque est différée... Le 21 et la nuit du 21, rien. Le 22, au matin, les cuisots annoncent, en distribuant le jus, que cette fois le coup aura lieu le 23, au lever du jour. Notre artillerie s'est accordée quelques accalmies depuis le 20. Dans la matinée du 22, elle redonne au maximum de puissance. L'artillerie allemande, remise de sa stupeur, réagit depuis l'aube du 21. Son jeu, pour violent qu'il soit, reste médiocre à côté du nôtre. Une fine vapeur bleue enveloppe nos positions. Des odeurs de moutarde, d'ail, de pomme pourrie déferlent de partout. *Fantômas*, le pilote boche qui fut longtemps par ses tirs au ras des

tranchées la terreur de nos gens, ne s'aventure pas, car nos avions croisent nombreux. Nos escadres de bombardement ont déversé des tonnes d'explosifs vers le Nord... Le matin, plusieurs drachens boches, à peine montés pour leur observation, sont tombés en flamme. Une activité fébrile règne chez nous, dans toutes les armes.

Le 22 au soir, nos formations sont aux emplacements d'attaque; le 5^e bataillon en avant, à la tranchée de Départ, à mi-chemin de la ferme Gerleau et de la première ligne. Les noms de ce quartier sonnent comme des menaces : les Voraces, le Couteau, le Vertige. A minuit tapant, la 17^e compagnie se détache et gagne la tranchée du Bandit. La tranchée de la Gargousse, la dernière avant les positions boches, n'existe plus; on est allé la reconnaître; les « minen » l'ont nivelée. On s'installe dans les trous d'obus. La section de mitrailleuses affectée à la compagnie occupe la droite, sur une légère éminence. Les fusiliers-mitrailleurs se portant à droite et à gauche de la ligne des assaillants, les grenadiers et voltigeurs dans l'entre-deux, le V. B. au centre. L'équipe « schilt » ou lance-flammes se tient légèrement en arrière. Le signal émanera du commandant de la compagnie du 4^e bataillon de gauche que notre 17^e compagnie prolonge. La pluie darde, drue et morose. La nuit est noire. Le Boche prodigue le luminaire. Sur des kilomètres de front, au long du Chemin des Dames, une armée se ramasse pour bondir : des mille et mille hommes attendent la même minute effroyable. Et dans cette œuvre de fer et de sang, il y a la présence du Saint-Esprit.

Cependant des spécialistes d'émission des gaz ont installé auprès de la 17^e compagnie, vingt tubes couchés les uns à côté des autres et dont un déclat électrique fera jouer le dispositif : un seul jet refoulera un nuage dense sur le Boche. C'est un procédé anglais dont nos alliés font grand cas.... A deux heures, quelques 77 cher-

chent nos sections, puis une avalanche de calibres variés s'abat en trombe. De grosses torpilles radinent dont le souffle plaque avec violence les fétus humains. Le 5^e bataillon, le 4^e subissent le pilonnage comme la compagnie de tête. Ils résistent à ce jeu de massacre sans broncher. Aucune liaison avec la gauche. Le commandant de la compagnie d'assaut n'a pas reçu notification de l'heure H. Le coureur que le lieutenant a envoyé n'est pas revenu. Néanmoins, sur la gauche, on perçoit une agitation déclenchée d'ensemble; dans le tumulte dominateur des gros éclatements, voilà bien que crépite le menu tintamarre des deux infanteries aux prises, fusillades, grenades et tac-tac dévergondé des mitrailleuses. Le mouvement est lancé. La 15^e compagnie du régiment voisin devait procéder simultanément avec la ligne au delà et nous entraîner. Le commandant de notre 17^e compagnie prend rapidement son parti. Un coup de sifflet stride, — « En avant! » Les gars ont jailli des trous, ils bondissent, se plaquent, rebondissent. Les sous-lieutenants TONNELIER et CAZENAVE avec quelques hommes touchent à la tranchée allemande. TONNELIER rugit : « A moi la 17! Hardi! » La masse suit l'élite. Notre artillerie a poussé son barrage. A l'infanterie d'aborder et de nettoyer les positions ennemies. Les mitrailleuses allemandes font rage. Un de nos lance-flammes engouffre son jet de naphte dans le créneau de la plus endiablée; elle se tait. Des ombres passent, en course; déjà les nôtres sont aux prises avec les Boches; ce sont des corps à corps sauvages. Voilà deux groupes de prisonniers cueillis dans les abris. L'objectif principal est la creute Ernst-August. Le terrain est tellement bouleversé qu'on ne s'y retrouve point. L'adjudant LAFFORGUE découvre enfin le point cherché. On occupe les deux entrées. Dix hommes pénètrent dans le souterrain, un lance-flammes en tête. Six Boches se dressent les mains en l'air. On les emmène.

Dans un angle, un groupe tenace prétend se défendre. Le *schilt* les couvre de poix, les grille vifs; mais lui-même est victime, enrobé de flammes, et il roule en contorsions d'enfer dans des ruisselets de feu. La creute est nettoyée!

Au dehors, un avion tourne, cherche. C'est l'avion de la 67^e! Demande de jalonnement. Les signaux le renseignent. Il s'éloigne. Trois fusées vertes montent pour annoncer plus vite que lui l'objectif atteint.

A H+3, la 18^e et la 19^e compagnies ont suivi la compagnie de tête, en poussant vers l'éperon Sainte-Berthe, leur objectif. Au premier rang, le capitaine adjudant-major MOREAU, escorté de son courageux agent de liaison, le soldat CARTIER, encourageait son monde par sa bravoure dédaigneuse de tous les périls. Le lieutenant CAPDEVIELLE déplaçait ses sections de mitrailleuses, de manière à soutenir le plus avantageusement la marche; son sous-lieutenant BOULANGER, crâne et élégant jusque dans la brutalité du combat, et semblable à un jeune Mars, se portait si rapidement avec une pièce qu'il devançait le capitaine MOREAU lui-même. La tranchée de la Royère, première ligne ennemie, une fois dépassée, on s'était engagé entre les boyaux de la Ferme et du Laiton, vers Sainte-Berthe, dont on avait reçu mission d'occuper toute la bordure orientale pour aboutir à la ferme Saint-Martin dans la direction du village de Filain, qui domine le fond de l'Ailette. C'était une poussée qui, dans l'esprit du commandement, aurait dû être menée bien d'ensemble, avec la gauche de la 67^e division et toute la 66^e des chasseurs de BRISSAUD-DESMAILLETS. Mais le feu ennemi, les gaz, les terribles ravages exercés par les minnenwerfers avaient paralysé ces troupes-ci. Les nôtres, moins éprouvées, allaient de l'avant, au risque de se trouver en face de grosses difficultés. Le lieutenant LAMARQUE, comme à Verdun, comme à Cumières, se faisait remarquer par sa fougue admirable; un groupe le

suivait où le lieutenant HOCDET dominait de sa stature de géant tranquille et exemplaire. Le lieutenant CHENUE est frappé mortellement; le lieutenant TORTE est blessé; beaucoup de sous-officiers manquent. Vers 6 heures, le lieutenant PUJOL est blessé; son ordonnance le porte dans un creux, le panse. — « Va, maintenant, dit l'officier. Rattrape les autres! » L'ordonnance saute de trous en trous. Il aperçoit un autre officier..., c'est le lieutenant LAMARQUE, le héros de tous les combats, mort! La 18^e compagnie, en abordant la creute Sainte-Berthe y a rencontré une solide résistance et a braqué ses trois groupes schillt dont les lances sont en train de faire place nette. Un des arroseurs prend encore feu, s'enfuit, roule dans son supplice. On pénètre dans la creute. Il y a de nombreux Boches. On les encadre de baïonnettes.

Sur ces entréfaites, un agent de liaison apporte l'ordre d'arrêt. Les chasseurs rencontrent un infranchissable obstacle, décidément; ils sont bloqués à la naissance du ravin des Bovettes. Les 18^e et 19^e compagnies n'ont qu'à stopper. Le commandant MOREAU se met en solide défensive. Il ignore le sort de la 17^e autant que la bataille générale. Il est très inquiet parce que deux sections de la 19^e, en avant, restent introuvables; celles-ci conduites par le lieutenant VALETTE ont, en effet, continué leur progression avec une vitesse magique. Deux sections de mitrailleuses des chasseurs, là on ne sait comment, ont été ralliées par lui et judicieusement utilisées. Une vague ennemie contre-attaquait faisant mine de vouloir déborder par la droite; le lieutenant laisse le mouvement se dessiner, puis fait feu de toutes pièces; les fusils-mitrailleurs et les V. B. soutiennent; on profite du désarroi que marque l'ennemi pour exécuter, à bonne distance, un copieux lancer de grenades; une douzaine de nos lascars ont décrit par la gauche un mouvement tournant, ils rabattent et amènent les Boches survivants; outre deux

Maxim conquises, la 19^e compagnie compte à son tableau seize prisonniers pris d'un seul coup de filet. Il serait tentant de voir plus loin, mais du diable si l'on sait où l'on s'embarquerait.

Cependant au P. C. du colonel, les nouvelles avaient été nulles. Toutes communications téléphoniques avaient été rompues dès avant l'assaut; les coureurs n'avaient pu joindre. Les premiers renseignements, très vagues, n'arrivent que vers 6 heures. Le commandant LAGOUBIE annonce que la progression semble s'être effectuée, mais point d'autre précision. Les blessés sont nombreux, dit-on. Le capitaine DELRIEU, commandant la 13^e compagnie, est tué. Enfin un homme est arrivé directement de la creute Ernst-August; il a remis au colonel un billet boueux griffonné par le lieutenant METTAIS. D'autres messagers arrivent tour à tour. L'évolution du combat se dessine sur la carte et dans les esprits. Le 288^e s'est bien comporté, il a exécuté très crânement sa mission et au delà, car il s'est trouvé en avance isolée et périlleuse, mais il a réussi : il tient ses objectifs. Le succès justifie les audaces.

A 9 h. 35, le 6^e bataillon a été demandé par le colonel LÉVY, commandant le régiment de gauche. Parti aussitôt, il a été malmené par les feux d'artillerie avant que d'avoir été engagé dans l'action même.

Vers 10 heures, la creute Rochefort, P. C. du colonel JASIENSKI et de l'I. D. 67, est envahie par un lamentable défilé de « gazés! » Le poste de secours est débordé. Une forte odeur de moutarde règne dans la grotte. L'ypéritage devient décidément un facteur primordial de la guerre; le gaz sternutatoire en a renforcé la nocivité. Il y a là une grosse menace pour l'avenir! Qui sait même si, de ce fait, une catastrophe ne s'est point produite dans la bataille en cours.

Par bonheur, la cuisine boche n'a eu nulle part raison de la tenacité de nos soldats. La division fait savoir que

nos troupes ont triomphé partout. Le fort de la Malmaison est en nos mains après de sanglantes mêlées. Mais notre choc s'est porté plus loin. La forêt de Pinon est atteinte et nos régiments y progressent malgré les efforts désespérés des Allemands. Il semble qu'il y va d'une grosse victoire.

L'ennemi pris à revers par Coucy et Pinon sera-t-il obligé d'évacuer le massif de Laon? Le voilà rejeté de la plus grande partie du cours de l'Ailette. Si à l'est, il tient encore Filain et Pargny-Filain, il sera contraint d'évacuer une position débordée à droite et à gauche. Il est possible qu'un nouvel élan emporte ce soir, cette nuit même la 66^e et la 67^e divisions..... Tous nos prisonniers affluent au P. C. Rochefort; ils appartiennent à la garde impériale. Il paraît qu'une attaque avait été préparée dans le secteur de la Royère et devait se déclencher à 5 h. 45. Notre attaque précéda donc d'une demi-heure la leur..... et ceci montre que nos gens eurent double mérite à enfoncer l'obstacle. Un peu plus tard, les bonnes nouvelles se confirmèrent entièrement. La forêt de Pinon est à nous. Nous allons dégager Filain et le bassin d'alimentation. L'ennemi est partout en vilaine posture..... Cette impression sera corroborée par l'évacuation spontanée par les Boches, quelques heures après, de la partie du champ de bataille où le matin ils avaient résisté aux chasseurs. Leur artillerie elle-même ne réagira pas. On dirait qu'elle se retire. Chacun de nous attend un ordre général d'attaque; nous allons exploiter le succès. L'heure tant espérée semble venue.

Hélas! notre espérance n'était qu'une illusion. Nous entrons les premiers dans Pargny-Filain suivi par les chasseurs, mais les Français ne reçoivent pas le signal du passage sur la rive septentrionale de l'Ailette. Finie la marche en avant, ajournée la prise de Laon! Que s'est-il passé? On ne sut rien chez les combattants. Les

poilus furent déconcertés de cet arrêt devant un ennemi sinon en déroute du moins bien mal en point. On a dit depuis lors que les influences politiques de la « Maffia » avaient paralysé la puissance militaire, fixé sur place l'élan si prodigieusement lancé de tous les soldats vers une plus grande victoire? Est-ce vrai? Est-ce faux? L'histoire le dira quelque jour. Ce récit n'a d'autre ambition que de retracer des faits, des figures et des émotions; il se garde des jugements.

C'est égal, le poilu a compris que désormais il domine le Boche. Il le tient par la peau du cou. Il l'aura. L'armée française n'a qu'à s'armer d'encore plus de force et de patience au cours de l'hiver qui vient. La dernière patience avant la victoire totale de 1918!

Les bastions de l'Aisne sont comme paisibles tout à coup. La sauvage furie des canonnades et la pluie ont cessé en même temps. Le matin du 24, une aube radieuse et toute givrée transforme l'immense massif roux où les armées se mesuraient hier dans leur monstrueux pugilat. Le soleil de Toussaint caresse de son pâle sourire, une terre toute guillochée de scintillantes argentes, qui recouvrent et marient sous leur brocart les tombes nouvelles et le paysage auquel elles restent vouées. Les croix blanches qui demain surmonteront les humbles fosses, seront cocardées d'une fleur tricolore qui chantera sur les frères endormis la cantilène de la piété des camarades de combat et de l'amour de tout un peuple.

La magnifique conduite des soldats du 288^e R. I. à la bataille de la Malmaison-la Royère a été l'objet de la citation à l'ordre l'armée (n° 529) : « Le 23 octobre 1917, le 5^e bataillon sous le commandement du chef de bataillon LA GOUBIE (tué depuis à la tête d'un bataillon de chasseurs), après avoir subi deux journées de bombardement intense et un très violent tir de contre-préparation de plusieurs heures, s'est lancé à l'assaut, à l'heure fixée,

sans se préoccuper de ses lourdes pertes et s'est emparé de deux lignes de tranchées ennemies, sur lesquelles il s'est maintenu, repoussant de violentes contre-attaques de la garde prussienne ».

Au surplus, le colonel JASIENSKI exprime à son régiment son affectueuse admiration : « Le régiment vient de traverser des heures dures mais glorieuses. Devant le front de la 67^e D. I., le Chemin des Dames est à nous ainsi que toutes ses pentes nord jusqu'au canal de l'Ailette. Les meilleurs régiments de la garde prussienne ont été décimés par notre feu et ont reculé devant nous. Le 3^e bataillon est cité à l'ordre de l'armée, mais tout le 288^e R. I. a fait vaillamment son devoir et bien mérité de la Patrie par le courage, l'endurance, l'esprit de discipline et de devoir qui a maintenu chacun à son poste sous un bombardement terrible de vingt-cinq jours consécutifs ! »

Cerny. — Berry-au-Bac. — Le Choléra.

De novembre 1917 à mars 1918 règne partout le calme : les fronts sont comme endormis par l'hiver. Des sondages de part et d'autre, des duels d'artillerie, mais nulle part d'actions sérieuses. Tout l'effort porte sur la préparation. Les armées adverses se disposent à la lutte suprême.

Le 288^e R. I. a été relevé sur ses positions conquises au bord de l'Ailette par le 369^e R. I. Dans la nuit du 26 octobre, nos bataillons sont descendus aux villages morts de la rive gauche de l'Aisne ; avant le jour, des camions-automobiles les ont embarqués à Cyse-la-Commune, Presles-et-Boves et les ont conduits à quelques kilomètres au nord de Château-Thierry. Dans le rayonnement d'un matin limpide et glacial, les poilus ont parcouru le grand plateau d'entre Vesle et Ourcq par lequel ils étaient venus en août au Chemin des Dames ; Braisne,

Cuiry-House, Arcy-Sainte-Restitue, Cramaille, ils ont fait connaissance avec le pays qui s'étend entre Fère-en-Tardenois et Oulchy-le-Château.

Quelques mois encore et cette région paisible déjà souillée en 1914 par les Boches, sera de nouveau envahie par une ruée subite et le témoin des plus sanglants combats.

Nous passons vingt-cinq jours de repos consécutifs à Coigny et Brécy. Le 10 novembre, le généralissime réunit les drapeaux des régiments qui ont pris part à la bataille du Chemin des Dames. Il veut décorer de sa main les plus glorieux, il veut les saluer tous. La présence de ce chef qui passe sur le front des troupes victorieuses rangées sous les étendards est un symbole et toute une promesse. Les poilus sont solides, souples, disciplinés ; le généralissime les scrute de son regard profond et il les sent rythmés à l'entrain de la sainte loi : en eux, il y a une âme que brûle une flamme divine. Quant à lui, général PÉTAÏN, colonel de 1914, devenu le conducteur des armées françaises, il dégage une énergie souveraine qu'il pare de la plus noble élégance : grand, robuste, blond, à peine touché de gris et l'œil bleu magnétique, c'est un Gaulois de race affiné par les siècles, Vercingétorix reparu sur la terre des Suessones. Les soldats admirent cet homme froid et aimable, qui observe, réfléchit, et d'un seul geste, d'un seul mot, commande. Le maître de la guerre, ils le trouvent simple et beau, ils voient son front déjà ceint du laurier d'or.

Le régiment repris en main, vides comblés, matériel rétabli, regagne les hauteurs de l'Aisne mais à dix kilomètres à l'est de la Royère, au secteur de Cerny-en-Laonnois. Le plateau retraversé jusqu'à Braisne, on oblique à droite par Dhuizel et Vieil-Arcy et l'on repasse l'Aisne à Bourg-et-Comin, on rentre dans le cercle de la grande désolation tant de fois quitté, tant de fois retrouvé

depuis 1914. Bourg-et-Comin abrite le général de division et son état-major parmi les ruines d'époques diverses que l'œil du poilu est habitué à discerner; il en est de toutes fraîches qui indiquent que le Boche arrose chaque jour; sous les pommiers de la sortie nord, les fourriers des unités en ligne reçoivent le ravitaillement que préside le lieutenant Ducom, toujours élégant, spirituel et si bon camarade, ce qui ne l'empêche pas d'être administrateur ponctuel et rigoureux; les fonctionnaires de « cuisine » reçoivent les énormes quartiers de viande, les tonneaux de vin, les monceaux de pains, les sacs de patates et combien de victuailles et fournitures que tant d'hommes attendent avec une impatience avide. On dirait d'un grand marché en plein air, rapide, méthodique et toujours assez bruyant malgré la consigne du silence..... Nous avons atteint Venderesse et Troyon; tel un soldat tué, déchiré, le premier village offre à notre commisération ses matériaux confondus, ses membres éparés; quant au hameau de Troyon, le nom seul en subsiste, il est plus que mort, pas une seule trace n'en subsiste. En atteignant les lignes, au nord du Chemin des Dames, l'œil cherche Cerny. Sur la carte, il occupe le rebord sud d'une grande cuvette que borde l'Ailette entre deux éperons..... Cerny? Cerny? Où es-tu? Cerny-en-Laonnois, qu'es-tu devenu? Il faut inscrire ce nom encore parmi celui des morts, au martyrologe des villes, bourgs et villages, que les Barbares ont effacé de la terre de France.....; un seul vestige, les fonts baptismaux... Au nord de notre position, les villages que les Boches tiennent se détachent dans le soleil pâle d'hiver, avec le prestige illusoire d'être encore intacts. Chamonille, Neuville, Chermizy..... Au delà, on devine les tours de Laon. Que ne racontent-ils pas ces lointains interdits, territoires français où l'envahisseur se pavane et tyrannise nos frères asservis! Chaque nouveau secteur a ses paroles qui montent des hori-

zons; chaque coin de la terre des hécatombes émeut les âmes d'un mouvement qui lui est propre....

La vie au secteur de Cerny du 20 novembre au 26 décembre consiste surtout à retourner à notre usage, les travaux que les Boches nous ont laissés. On dessine quelques boyaux neufs, une tranchée de crête; on renforce les réseaux. L'ensemble de la position est d'une défense suffisante. Sur les deux éperons de la cuvette de Cerny, les sections de mitrailleuses veillent; elles foudroieraient les audacieux. Chaque soir, une ou deux patrouilles vont faire quelque incursion chez « les kame-rads »; peu de pertes d'ailleurs.

Dans la nuit du 16 au 17 décembre, un de nos chiens éventa une reconnaissance ennemie que nous mettons à mal. Les abris ne sont pas mauvais, mais nous ne les utilisons pas sans quelque appréhension depuis l'explosion où périrent une trentaine d'hommes du régiment qui nous précédait. Le tunnel, ouvrage boche qui devait relier la cuvette de Cerny au trou Bricot, abrite beaucoup de nos gens. En somme, on est casé et on s'en tire assez bien en ce temps de misère où règne la boue. C'est l'hiver dur au soldat; chacun s'y résigne et le temps passe tout de même. Et voici Noël! Le froid est intense. Nombreux sont les poilus, qui dans la nuit, se groupent autour de l'aumônier pour la fête antique. Noël! Noël! Les cloches de Venderesse ne sonneront pas sur les ruines, mais les hommes rassemblés dans une cave chantent et prient; tandis que les 77 et les 105 s'éparpillent là-haut, tandis que les gros flocons blancs ouatent les misères de cette terre et les bruits meurtriers, les souvenirs mystiques se confondent dans le cœur des croyants avec toutes les voix de l'espérance nationale.

Le lendemain même, c'était la relève. C'était aussi l'éloignement de notre colonel. Le colonel JASIENSKI quittait le 288^e R. I. pour aller prendre le commande-

ment du 1^{er} chasseurs polonais en formation et qu'il devait conduire au combat en Champagne, avant le départ pour la Pologne, au début de 1919. Il adressa ses adieux à tous, par la voie du rapport. « Je serai toujours heureux, terminait-il, de revoir après la guerre, les officiers comme les soldats, qui voudront bien se rappeler que je me suis efforcé d'être leur ami en même temps que leur chef. » Paroles bien françaises. Le colonel était aimé pour ses qualités de soldat, bravoure, facultés brillantes, labeur inlassable, mais aussi pour son charme séduisant et sa bienveillance accessible à tous. Entre un tel chef et ses subordonnés, l'amitié ne se détruit pas. Nous l'avons accompagné, dans ses difficiles missions, de tous nos vœux. On ne dira jamais assez la confiance et l'intime union des chefs et des soldats, en cette guerre. Aucune armée autant que la nôtre, n'unit si parfaitement la camaraderie sans distinction de rang et la stricte discipline.

La relève! Vauxéré, première étape; Dravegny, deuxième étape; troisième étape, Champlat, Laneuville-aux-Larisses au sud-ouest de la montagne de Reims.... La neige! La neige! La tempête blanche qui couvre d'un linceuil sans fin la terre triste, la tempête qui entrave la marche, qui cravache les visages rouges, qui orne de stalactites de glace les barbes et les moustaches, la tempête qui hurle en soulevant des tourbillons sur les campagnes; le régiment, colonne interminable, s'avance lentement sur les routes qui glissent; on dirait d'une retraite de Russie. On arrive enfin au cantonnement de repos juste la veille du jour de l'an; on envoie, en une bonne babillarde, ses vœux à la chère famille lointaine.

L'année finissait dans un peu de joie, l'année commençait dans la gaieté des maisons habitées et accueillantes. Que serait-elle cette année où allait se trancher notre destin uni au destin du monde?

Le général en chef nous le disait dans son ordre du 30 décembre lu aux troupes le 1^{er} janvier : « Officiers, sous-officiers et soldats, 1918 va s'ouvrir. Il faut que la lutte continue, le sort de la France l'exige. Soyez patients, soyez obstinés. Dans l'attaque comme dans la défense, vous avez montré ce que vous valez. Chaque fois que vous avez attaqué, l'ennemi a reculé; chaque fois qu'il a voulu passer, vous l'avez arrêté. Il en sera de même demain. La défaillance russe n'a pas ébranlé notre foi, que vient confirmer chaque jour le concours plus puissant des Etats-Unis. Vous avez la ferme volonté de vous battre autant qu'il faudra pour assurer la paix à vos fils, car vous savez que si le plus pressé réclame la paix, le plus persévérant en fixe les conditions. Je salue vos drapeaux, et en vous adressant mes vœux les plus affectueux pour 1918, je vous exprime une fois de plus ma fierté de vous commander et ma confiance entière dans l'avenir.

« PÉTAÏN. »

Le colonel VIGNIER nommé en remplacement du colonel JASIENSKI, prit le commandement le 6 janvier. Un chef nouveau! Tous l'attendent et cherchent à augurer de son caractère. Le chef de corps imprime à l'être collectif qui lui est confié un peu de sa personnalité. Le colonel VIGNIER, combattant des violentes luttes de 1914-1915, puis du front de Macédoine, nous arrivait avec une réputation de sévérité qui datait du temps où, capitaine-instructeur à Saint-Cyr, il « dressait » ses élèves. La rudesse de son abord semblait vérifier cette appréciation. Il prit possession du régiment avec une activité rapide, un coup d'œil averti des moindres ficelles, une technique détaillée et une méthode d'impulsion matérielle et morale qui devait produire les plus heureux résultats. Le 288^e marqua une superbe tenue extérieure et son esprit déjà si bon se rehaussa d'une nouvelle vigueur.

En ce temps-là, on parlait beaucoup « d'offensive pacifiste ». Les Boches eussent préféré déterminer chez nous une tendance accommodante plutôt que d'avoir à vaincre par les armes. Ils faisaient les bons apôtres afin de multiplier parmi nous les partisans d'un traité; leur propagande sournoise (menées de leurs émissaires, corruptions par l'argent), travaillait les bas-fonds de toutes les nations de l'Entente; elle s'exerçait presque librement à l'arrière; elle filtrait jusqu'au cœur des armées. Le commandement dut mettre les combattants en garde. Le colonel VIGNIER prémunit ses subordonnés avec insistance. Un de ses ordres peint à merveille le tempérament de notre chef : « Les Boches sentant qu'ils ne pourront rien par les armes contre les poilus et que leur fin approche, rêvent encore quand même de réduire la France en amollissant nos volontés; ils escomptent nous réduire à composer avec eux en nous parlant de fraternisation..... Le système leur a réussi avec les Russes, avec les Italiens..... Des avions ennemis jettent dans nos secteurs, messages, journaux, brochures, des ballonnets sont confiés au vent, des écriteaux sont dressés au-dessus des tranchées afin de répandre parmi nous l'idée corruptrice. Tout prospectus, journal, document tombé dans nos lignes, sera apporté immédiatement au lieutenant-colonel. Pas de sentiment avec les Boches. Serrons les rangs au 288°. Rien de commun avec nos ennemis. N'ayons qu'une conduite vis-à-vis les Boches, leur rentrer dans les côtes toutes les fois que nous pouvons et leur faire payer cher tout le mal qu'ils nous ont fait ».

Le colonel se préoccupait d'une manière toute spéciale du rôle agressif des gaz dans les prochaines mêlées. Tout le haut commandement et le service technique partageaient ce souci avec les chefs de troupes; les enquêtes, études et inventions étaient vigoureusement poussées. L'officier chargé de la défense contre les gaz, lieutenant

GRIMONT, exposa aux officiers et aux gradés du régiment l'état de la question en deux conférences : défense individuelle, défense collective. Des exercices presque quotidiens de port de masques et de passage en chambre chlorée améliorèrent l'éducation des officiers et des hommes.

Le 31 janvier, le régiment remonte en ligne à travers les trois plateaux d'entre Marne et Ardé, Arde et Vesle. Vesle et Aisne.

En trois étapes, par Sarcy, Poilly, Ventelay, Bouvancourt, nous gagnons le nouveau secteur du Choléra, côté 108, entre Berry-au-Bac et Juvincourt. Nous emportons de notre séjour dans la montagne de Reims comme des précédents à Soissons et aux abords de Château-Thierry, à peu près toute la géographie et les images des prochaines grandes batailles de juillet; tandis que nous soutiendrons nos combats à nous, nous vivrons cependant ceux des armées du centre et nous souffrirons avec une sympathie angoissée en pensant aux malheurs des civils qui furent nos hôtes et nos amis. Les pauvres gens prévoyaient si peu la seconde invasion!!

Nous avons relevé le 299° R. I. Nous nous plaignons de l'état du secteur. C'est l'habitude d'accuser les camarades qu'on remplace.. Qui ne se souvient d'avoir entendu pester, bougonner, l'adjudant téléphoniste GÈZE, gascon averti, ajustant ses binocles, avant de rendre compte à l'officier de renseignements ou au capitaine adjudant-major : « Les téléphonistes que nous avons relevés n'entendent rien aux liaisons téléphoniques. *S'en foutèn, tous ilhs dé putos* ».

La région de Berry-au-Bac-Choléra, assez douce de ligne, étalait une lamentable accumulation de ruines. Que de terribles mêlées ne s'y étaient pas déroulées? Depuis 1914, les lignes n'avaient subi que de très légères fluctuations; les luttes y avaient été incessantes.

Point de dépression du puissant massif de l'Aisne, terrain plat favorable au contournement de Laon, abord nord-ouest de Reims, toujours convoité par l'ennemi, il suffit de considérer le paysage de la hauteur de Gernicourt pour en concevoir les données stratégiques. La route nationale 44, de Laon à Reims, saute l'Aisne à Berry-au-Bac; la côte 108, de furieuse mémoire, si souvent perdue et reprise, et que les Boches tiennent à notre arrivée, commande toute l'étendue. Entre Condé-sur-Suippe et Berry-au-Bac, le camp de César rappelle que le destin des peuples se joue à travers les âges sur un petit nombre d'emplacements; les noms romains des ouvrages relient ici la guerre moderne avec la vieille histoire : Romulus, Rémus, la Louve, les Vestales.

Nos poilus, en arrivant au secteur, sont frappés par une réalité inquiétante; nous occupons un triangle marécageux au confluent de la Miette et de l'Aisne. La Miette à notre gauche, derrière nous le double fossé de l'Aisne et du canal; un recul éventuel serait bien compromis, car les obus allemands auraient tôt bousillé les passerelles. La perspective est peu agréable, aussi peu que ce nom de Choléra donné au secteur à cause de la ferme de même nom et qui n'existe plus. Malgré la menace, malgré la surveillance de la côte 108, on travaille, on remue de la terre tant et plus; on dort le jour, on travaille la nuit. Des ouvrages, des boyaux, des tranchées, des abris, des réseaux, c'est toujours le même ouvrage monotone et précieux, toujours l'outil inséparable de l'arme. On perfectionne la défense collective des abris contre les gaz; les poilus spécialistes font du travail presque parfait. Le masque à cartouche métallique est mis en service; il est construit à l'instar de l'appareil allemand; en réalité, il est autre et très supérieur..... Occupé de ces soins, on va vivre au Choléra un mois et demi, deux bataillons en ligne, un bataillon en réserve à Bouvancourt, alternativement. On

se prépare, on songe, on attend. Pas d'événement sensationnel. Le 14 février, l'ennemi exécute un tir violent d'obus à gaz de 17 h. 40 à 19 h. 40. Le 2 mars, le lieutenant BERGÈS exécute un coup de main parfaitement conduit et rapporte des renseignements précieux. Le même jour, attaque à notre gauche par la division MESSIMY. Le 12, trois officiers américains viennent parmi nous accomplir un stage de quinze jours. Le 14, l'ennemi exécute une incursion dans nos lignes, mais vivement repoussé, il nous abandonne un prisonnier. C'est une vie quasi régulière, comme d'une grande caserne en ordre dispersé où tout se passe au commandement, sans anicroche. Il règne un calme précurseur de l'orage : l'activité est non pas à l'avant mais à l'arrière des deux armées. Il paraît que le soldat allemand croit la paix très prochaine et l'attend avec impatience. Nos poilus, eux, sont paisibles, assurés contre l'énerverment aussi bien que contre le marmitage, exactement comme ils le disent « solides au poste ». Ils attendent avec stoïcisme et résolution la rudesse du prochain choc.

Les procès de trahison passionnent les combattants : ils veulent savoir tous les détails des machinations qui faillirent annihiler trois ans et demi d'efforts et de souffrance. Aucune pitié pour les traîtres et leurs compères pacifistes. Les expiations accomplies donnent déjà confiance et sécurité. Il y a, au Gouvernement, un vieillard sans peur; il a su démêler les intrigues et il a eu le courage de démasquer les grands politiciens du renoncement français : voilà un rude ouvrier et une belle besogne. Tant que veillera le « tigre », on ne tirera pas dans le dos du combattant. A l'avant, tout va, tout ira : il y a PÉTAÏN. Un grand chef de guerre soutenu par un grand chef de Gouvernement, les armées françaises attendent l'ennemi de pied ferme. La Roumanie contrainte après la Russie transfuge, l'armée de Salonique réduite à l'inertie,

qu'importe; la conclusion de la guerre nous restera. Les soldats de l'Amérique arrivent par centaines de mille; les permissionnaires ont vu les convois énormes au débarqué à Bordeaux, à Brest, à Nantes; les camps regorgent de troupes et de matériel. Demain, le monde verra où est la force, lui qui savait déjà où était la justice.

Le 8 mars, le président adresse aux civils et aux poilus, la parole où se condense, à l'instant de la grande épreuve, la vision claire des réalités et la résolution nécessaire. « Politique intérieure? Je fais la guerre! Politique extérieure? Je fais la guerre! Je fais toujours la guerre! »

Les poilus répondent : « Vive Clemenceau! » Le vieux lutteur incarne avec toutes nos énergies, toutes nos espérances. Il a galvanisé les âmes! La volonté des fils de la patrie est unanime aujourd'hui comme au 2 août 1914.

La Ruée de Mars 1918.

LES ANGLAIS ENFONCÉS. — VOILA LES FRANÇAIS!

Le 18 mars, le régiment a été relevé au Choléra par le 221^e R. I.

La relève d'une troupe non fatiguée, à un tel moment, ne laisse aucun doute sur son affectation prochaine. Journaux et communiqués restent insignifiants. Le printemps prélude avec un grand sourire de lumière, de vie, de chansons. Dans le bonheur du soleil, ces soldats voués aux hécatombes de demain, sont gais comme des enfants. Entre eux néanmoins, il n'est qu'un sujet de conversation sérieuse : où se produira le choc? Picardie ou Champagne? Sur les Anglais ou sur les Français?

Un coup de téléphone le 21 mars! Ça y est! L'affaire s'est déclenchée à 4 h. 40 sur les Anglais, entre Scarpe et Oise; objectif principal : Amiens! ou Paris lui-même. Une feinte? Non, la ruée fonce toute à l'ouest; elle tend

à séparer les armées anglaise et française à leur point de jonction : Saint-Quentin. Gagner la Scarpe, remonter la Somme et la franchir, peut-être aussi descendre l'Oise. Le plan est aisé à saisir..... Parmi les troupes dans lesquelles l'Allemagne a mis sa confiance, figurent celles de von HUTIER, le spécialiste des manœuvres d'écrasement; cette présence atteste le dessein bien précis de crever d'un coup les alliés.

Les poilus sont devenus subitement d'une gravité qui affirme leur souci mieux que toute parole; ils expriment la belle intelligence et la fine sensibilité de la masse française.

Les Anglais vont-ils tenir? Le coup est tellement formidable. Quatre-vingts divisions, cinq cent mille hommes que la Germanie précipite sur la 5^e et la 3^e armées anglaises des généraux GOUGH et BING. Le fléchissement de la défense apparaît inévitable; l'essentiel est de céder sans rupture; un mur, aucune brèche, pour l'heure tout est là. Peu importe, au surplus, que le mur soit mobile. Depuis la Marne, rien ne s'est produit d'aussi angoissant; ni l'Yser, ni Verdun n'offrirent, malgré leurs hécatombes, cette imminence résolutive. Le Goliath teuton prélude, avec tout de même des chances, à la plus grande bataille de la grande guerre, la dernière où dans le paroxysme de ses muscles et de sa rage, il a juré de nous terrasser ou de périr lui-même!

Le 22, des nouvelles sombres nous arrivent, mauvaises, très mauvaises. En trente-six heures, les défenses anglaises ont été submergées. La consternation se répand parmi nous. Les Anglais passent un sale quart d'heure... Ah! parlons-en de la ténacité britannique! Les violents accusent la morgue incapable du commandement anglais et l'égoïsme d'un peuple faisant bon marché d'une terre qui n'est pas la sienne.....

Les renseignements se précisent au cours de la jour-

née. L'armée BING a tenu, celle de GOUGH a chancelé et s'est rompue. L'état-major anglais appelle au secours. PÉTAİN s'y précipite. Il a donné mission au général PELLÉ de fermer la brèche, c'est-à-dire avec les quelques divisions dont on peut disposer de se porter au combat à la minute, et de maintenir tant bien que mal le flot ennemi, afin de permettre l'arrivée de nos armées.

Dans la nuit du 22 au 23, les fantassins du général PELLÉ débarquent d'autos aux abords de Guiscard. Ils n'ont aucune artillerie. Les dernières unités anglaises du secteur sud se défilent en débandade. Tergnier qui tenait encore est tombé. Les troupes anglaises du secteur nord ont dû céder le canal Crozat, à hauteur de Ham; deux divisions de fantassins français s'y précipitent. Les troupes de nos alliés se retireront au nord de la Somme; la soudure se reconstituera à Bray-sur-Somme. Le général HUMBERT prend le commandement de notre nouveau front de bataille; nous y prenons la lutte entièrement à notre compte. HUMBERT dit à ses hommes: « Vous défendez le cœur de la France! L'ennemi veut frapper la France au cœur. Résistez au possible. Je compte sur vous! » Et PÉTAİN ajoute: « Courage, les camarades vont arriver. Je les amène.... » Les fantassins de France ont compris. Ils entrent « dans la combine », de toute leur âme.

Le 23, des canons d'une portée invraisemblable mitraillent Paris; de la région de Saint-Gobain, ils envoient des projectiles monstres. L'ennemi espère ainsi terroriser un milieu impressionnable et dont le désarroi influencerait la France entière. Cette mise en scène des supercanons, après celle des superzeppelins et des superrequins, n'est pas sans émouvoir les simples qui s'exagèrent la valeur d'une invention de bluff. Mais réagissant aussitôt, à la Française, nos hommes ne songent qu'à aller éteindre les Bertha à coup de grenades.

Le 24, le 23, les attaques ennemies sur la vallée de l'Oise redoublent de violence et il s'avère que l'Allemand vise à atteindre non seulement Amiens mais aussi Paris. Nesle, Guiscard, Chauny dépassés, qu'advient-il de Noyon. Nos troupes défendent les hauteurs de la rive droite. Nesle a été perdu et repris plusieurs fois. Nous ne cédon's que pied à pied. Il est merveilleux que de pauvres divisions précipitées à l'improviste et qui s'étirent en minceur sur une ligne démesurément allongée puissent ainsi résister à des masses en formation profonde. Une fois de plus s'affirme la primauté militaire de notre race.

Bataille de Combles! Bataille de Bapaume! Bataille de Noyon! La progression tragique se dessine: la manœuvre allemande consiste bien à foncer sur Amiens, nœud des communications franco-anglaises et en même temps à appuyer au nord et au sud simultanément; au nord, pour arrêter la descente des réserves anglaises; au sud, pour paralyser les réserves françaises marchant d'est en ouest et à filer par l'Oise vers Paris. La 18^e armée de von HUTIER a pour mission de prendre Ham et Montdidier, tandis que la 7^e de von BŒHM doit s'engouffrer sur Compiègne et Chantilly.

Le 26 mars, le Boche obstiné dans sa volonté de trouer définitivement, redouble les massives attaques. Malgré ce gigantesque et suprême effort, les divisions françaises résistent et la liaison alliée n'a pu encore être rompue. Le temps qui compte plus que tout dans le plan ennemi travaille contre lui. Cependant, dans la nuit du 26, Noyon est pris, et quelques heures plus tard, Montdidier. Nous retombons dans un grand trouble après un peu d'espoir. Compiègne est maintenant à portée de canon. La route de Paris serait-elle forcée? Nous repoussons l'idée de ce cataclysme, sans pouvoir nous délivrer de sa hantise....

Mais enfin, pourquoi des troupes disponibles comme la

notre, ne se portent-elles pas d'un seul élan à la bataille? Quel obstacle retarde notre départ? Notre impatience ne tient pas compte de la complexité des problèmes que doit résoudre le commandement pour déplacer et ordonner les armées.

Nous apprenons la mise en route d'un des régiments de la 67^e division, le 369^e R. I., pour la région de Reims. Craindrait-on une autre action ennemie par la Champagne, une double action allemande?... Mais voici que, dans la nuit du 26 au 27, à deux heures, l'ordre de départ nous parvient : direction, l'ouest!... Alors on y va, à la bataille géante! Tant mieux!... Au matin, la nature est radieuse dans sa jeune splendeur; le soldat au visage mâle et joyeux, marche d'un pas allègre sur la route sonore.

Première étape : Roman, Courlandon, Fismes, Perles et Vauxtin. Notre artillerie nous suit, mais bientôt gagne la route nationale réservée aux canons et aux autos, tandis que les fantassins empruntent les chemins secondaires afin de ne pas entraver les convois. A la grand'halte, dans le ravin que Perles domine, le colonel VIGNIER fait sonner le rassemblement des officiers : il leur donne les nouvelles : « Nous tenons sur la rive gauche de l'Oise, nous tenons sur les hauteurs de Noyon à Roye. Les troupes britanniques sont toujours en contact à Bray-sur-Somme. Succès plus grand encore, le général Foch reçoit le commandement suprême de toutes les forces occidentales! » — « Mes amis, ajoute le colonel, nous sommes au plus aigu de la guerre et en péril, certes; mais à une rupture explicable on a paré; d'inestimables prodiges sont accomplis; depuis plusieurs jours, les régiments s'avancent comme le nôtre; vous étiez impatients! L'ordre sans précipitation assure la puissance des mouvements. Encore quelques heures et nous opposerons à la ruée pour la paix nos poitrines d'hommes qui ne respirent que pour la

liberté et la justice. » La voix du chef sonne la vaillance, elle commande la haine sainte implacable.

Deuxième étape, de Vauxtin à Billy-sur-Aine par Courcelles-Braisne. Il est parfois des corps de troupe qui, en 1918, affectent encore les airs de l'époque de « l'hirtutisme »; le 288^e a repris la correction réglementaire et se présente en beauté. Les civils des bourgs que nous traversons le remarquent. Les femmes, qui extériorisent leurs sentiments avec le plus d'expression, suivent d'un regard où affleurent les larmes, ces hommes qui s'en vont se battre. Les soldats de Verdun et de l'Aisne se sentent agrandis d'aller au cœur de la plus grande bataille. Au cours de la marche, nous recueillons quelques « tuyaux », ça chauffe à Moreuil et au Plessier-de-Roye-Lassigny : Moreuil, c'est la vallée de l'Avre atteinte au nord de Montdidier, un pas de plus vers Amiens, par le sud; Le Plessier, c'est le massif de Thiescourt, la dernière hauteur de la rive droite de l'Oise, avant Compiègne!... Les poilus froncent le sourcil et les commentaires vont leur train. Ils ont saisi la substance des événements et leur trame progressive, derrière les faits démêlés des causes. Pour ces travailleurs qui, par comparaison avec le rythme de leurs travaux manuels, savent ce que vaut un effort réglé, il apparaît que la puissance allemande profite de l'absolutisme du commandement tandis que, à cause de notre idéal libéral et individualiste, le lien entre les membres de notre coalition, à nous, est resté trop lâche. Le commandement unique nous eût assuré, dès longtemps, avec la coordination des forces et des manœuvres, la supériorité... L'homme attentif qui, dans le coude à coude du rang, recueille les réflexions et les intonations de ses compagnons, interprète les lourds silences, lit les visages et les gestes, celui-là vraiment, s'il a de la fraternité et le sens social, pénètre dans l'intime secret, dans le drame de ce peuple voué aux plus formidables destins et il lui

découvre une grandeur sans pareille : le témoin comprend que le Saint-Esprit réside dans ce peuple que l'on disait dégénéré et aussi que ce peuple porte tant de puissance et de beauté sans même en avoir conscience; l'homme qui écoute les propos des poilus de France allant par les grandes routes vers les combats, cet homme perdu avec les autres dans la poussière que les godillots soulèvent, et qui, lui, constate l'éminente dignité de la communion des simples, soldats sublimes, est tellement pénétré de respect et dépouillé de la trompeuse pauvreté des apparences, qu'au-dessus des casques et des fusils, il voit tout à coup, il voit de ses yeux surgir le génie de la race, non pas un symbole, une vaine image, mais un être de jeunesse immortelle, au front de lumière et dont la voix d'airain clame plus haut que le tumulte de la colonne, un hymne grave sacré, *Marseillaise* de vingt siècles plus poignante encore que celle de Rouget et de Rude et qui est bien le plus pur souffle d'enthousiasme qui ait jamais fait frissonner l'humanité.

Le génie de la race nous guide et nous exalte et nous marchons; nous marchons et les vieux arbres de la route nous font comme une voie triomphale à travers l'Ile-de-France dont nous contemplons les lignes si douces meurtries par la guerre; le coq gaulois chante à la cime des clochers, les clochers qui s'éparpillent au creux des vallons, les clochers silencieux qui rêvent parmi les peupliers..... Sermoise! Vénizel! Pierres antiques tirées par les ancêtres des creutes inépuisables, demeures dévastées et mortes, qui jadis souriaient dans la paix des jours dorés offrant aux passants avec la beauté des treilles, des glycines ou des roses, les tableaux des familles heureuses. Quelques villages à demi sauvés, au hasard des combats, ont repris un peu de vie tremblante. Les femmes, les vieillards, les enfants ont maintenu, au possible, le soin des labours et des semailles et les champs généreux

étaient avec orgueil leurs houles de moires vertes. Une leçon de tenacité monte des paysages et des humanités de cette contrée la plus parfaitement française.

Billy-sur-Aisne! La plus grande partie des habitants sont restés malgré quelques obus, que parfois les Boches leur envoyaient. Notre arrivée provoque les appréhensions de ces braves gens; ils forment de petits groupes, de porte à porte, qui se consultent, puis qui nous interrogent. Où allez-vous? Que se passe-t-il? Nous les rassurons..... Ah! quels artistes assez scrupuleux ont saisi les attitudes de ces populations accablées et vaillantes? Ont-ils pu fixer à jamais les lignes sacrées des vieilles grands-mères et des enfants tragiques et la sublime maternité de ces femmes qui soutenaient les foyers, militantes comme les soldats?

Un cycliste s'est procuré quelques journaux à Soissons. Il arrive tout suant; nous nous arrachons les feuilles. Le contempteur le plus farouche du « bourrage de crâne » accepte avec candeur les réconfortantes affirmations touchant l'attaque ennemie, le groupement de nos forces, le moral de l'arrière. Le moral de l'arrière, c'est la préoccupation du combattant; lui sait ce qu'il vaut et ce qu'il veut, il est résolu à tenir mais pourvu que l'arrière ne fléchisse pas..... Nous apprenons avec plaisir que Bertha n'a réussi qu'à nettoyer Paris des trembleurs; les Parisiens parlent de leur bombardement avec le sourire! Ils sont fiers d'avoir, eux aussi, les honneurs du communiqué. La nation unanime attend l'issue des combats terribles de Somme-Oise avec une confiance ni raisonnée ni raisonnable, mais mystique. La France, comme sa Jeanne d'Arc, est exaltée dans la foi jusqu'à la sérénité..... A Billy, dans chaque maison, le soir de l'arrivée, autour de la lampe dont pas une lueur ne filtre au dehors, les propos vont leur train entre poilus et civils et tout tourne sur le thème unique du grand combat. Nous l'expliquons

avec des redites de mots simples et sans pessimisme, car le pessimisme verbal des poilus serait pris au sérieux par le civil; avec le civil, le poilu est digne, réconfortant, sûr de vaincre. — « On les aura, la mère! On les aura, que je vous dis! »

Le 29, la sonnerie du réveil nous secoue avant l'aube. Les hommes, las de la longue étape de la veille, dorment pesamment dans la paille. Ils se dressent, ils ordonnent le paquetage, bouclent le ceinturon. Il pleut. A la hâte, on ingurgite le quart de jus autour de la roulante, qui rougeoit de quelques charbons, dans le noir. Les sergents, les officiers pressent, font l'appel..... Un coup de sifflet ébranle la colonne, la longue colonne des hommes, des chevaux, des voitures, des cyclistes, des chiens de guerre, des fourgons, procession lente, qui tout le jour va cheminer avec arrêts de dix minutes d'heure en heure, et la grand'halte de midi, pour ne s'arrêter que le soir tombant dans le voisinage de Pierrefonds. A Bellevue, nous nous rejetons à gauche de la route nationale encombrée d'artillerie que nous entravons; nous filons sur Vauxbuin. Soissons se découvre à nous entre les collines qui dessinent les vallées de la Crise et de l'Aisne; la ville au confluent de vingt routes pointe ses flèches de pierre dans la brume. Les soldats du 288^e qui l'aperçurent pour la première fois, il y a dix mois, n'avaient pu alors que la deviner; mais maintenant qu'ils ont vécu sur ses remparts, embrassé ses horizons, parcouru sa province, connu ses villages, fréquenté les enfants de son héritage, oui, maintenant, ils saisissent, à son seul aspect, la grandeur qu'elle représente. Depuis septembre 1914, elle lutte en héroïne valeureuse; occupée par l'ennemi, libérée, sans cesse sous le canon, elle reste irréductible, avant-garde farouche de la France moderne comme elle le fut des Gaules. Quelle évocation! quelles images magnifiques, quel commandement montent des murs de cette

citée que nos yeux contemplant. Cette terre que nous foulons est bourrée du travail et de l'histoire des siècles. Pour les humbles esprits qui ne soupçonnent pas même les prodigieuses annales du Soissonnais, du Valois, du Laonnois, du Beauvaisis, ni l'essentielle primauté française de toute l'Île-de-France, un nom émerge encore des souvenirs de l'école primaire, Clovis, le vase de Soissons, Tolbiac.... La Crise, l'Aisne coulaient alors comme aujourd'hui, Clovis y faisait boire son cheval; ce fut de la vie et de cette vie antique est descendue la nôtre. Les petits souvenirs s'illuminent au contact de la terre, dans le cadre de leur réalisme. Origines chrétiennes, origines nationales, les plus humbles esprits sentent la merveille de leur tradition et la perpétuité solide de la discipline à laquelle des générations et des générations ont su obéir comme nous-mêmes aujourd'hui. La ruée germanique déferlait en l'an 500 comme en 1914. Le Germain sera battu demain comme il le fut en l'an 500.

Vauxbuin, Breuil, Sacconin, les routes en lacets serpentent dans un fin décor dont nous emplissons nos yeux et où nous puisons encore de profonds arguments nationaux. Des sommets, nous embrassons un vaste panorama: les forêts étagées de Coucy, le dôme nu de Nouvron, la tour de Laon, minuscule silhouette noire dans des lointains de lapis-lazuli. Là-bas ce sont les grands bastions, architecture ample et farouche, tandis que de plus en plus sur notre passage règne la douceur de la vie familière non violée. La révélation s'insinue chez chacun de nous par tous les biais de la sensibilité. De Soissons à Pierrefonds et Compiègne, quelle richesse de terroir, quel cadre de nature, quels tableaux commémoratifs, quel pèlerinage à travers le berceau de l'unité du royaume de France. La province d'exception se déroule sous nos yeux dans la splendeur de son caractère maternel, guerrier, artistique, religieux; elle nous parle un langage

d'une noblesse et d'une excitation souveraines. Et nos méridionaux de la plus antique Aquitaine comme ceux de la Provence et les gars de Bretagne, d'Auvergne ou de Bourgogne écoutent cette grande parole de l'Île-de-France toujours si unie, à travers les siècles, aux vicissitudes de la patrie, et qui, encore à cette heure, est si intimement mêlée à la bataille, si menacée partout, si tendue, si résistante entre ses deux redons septentrionaux au long de l'Aisne et au long de l'Oise.

Dans le soleil, nous marchons. Nous avons traversé Cutry, Cœuvres. Il y a des traînards, d'abord les fricoteurs, toujours les mêmes, qui tâchent de coller leur sac, leur fusil, et par surcroît, leur personne dans quelque fourgon; il y a aussi les faibles, de ces blessés de naguère, de ces gazés renvoyés trop tôt au corps et que la fatigue arrête vite. En général, les hommes ont désappris le sac et la marche; ils n'ont plus la semelle tannée du bon fantassin ni les épaules exercées au fardeau; il est vrai de dire que la plupart ont gardé tout leur barda des tranchées; ils devront apprendre à retrancher le superflu.

Montigny-Lengrain, Haute-Fontaine, Cuise-Lamothe, trois bourgs proches nous accueillent à la tombée du jour. Nous défilons dans l'apothéose du soleil; la pourpre et l'or de ce soir du printemps des batailles enveloppe d'un grand baiser vermeil ces maisons paisibles et hospitalières et les soldats qui les saluent dans un fracas d'armes et de camions. L'originalité régionale s'accuse suprêmement dans la douceur aimable du site où nous campons; l'angelus que de si longtemps nous n'avions plus entendu, égrène l'antique poésie de sa prière qui va se perdre vers les promontoires des forêts de Compiègne et de Retz, la forêt où depuis le Moyen-Age, Pierrefonds, frère de Coucy, monte la garde. L'hymne d'argent des cloches se mêle vraiment aux coups d'ailes enivrés des premières hirondelles, insoucieuses de la guerre et pre-

nant possession du printemps. Le poilu fatigué de sa longue marche s'est assis devant la porte, il écoute les voix, celles de ce jour dans ce coin de la terre, mêlées aux voix de son propre souvenir et de son humanité totale. Dans l'immense couchant se tient devant lui l'hydre rouge, le spectre du sang et de la douleur, la guerre. Chacun y pense, la fournaise est ici, proche, à deux pas. Demain nous y serons précipités. Seigneur, comme il fait beau ce soir!

Et voilà qu'à peine arrivés, un ordre passe. Nous embarquons en auto, à 2 heures de la nuit. Les T. C. et les T. R. descendent sur l'heure vers Chelles; de là ils remonteront sur Compiègne par les routes invisibles de la forêt.

Un civil qui arrive de Paris assure que de mauvaises nouvelles y circulaient tantôt. La tristesse nous empoigne; toutes dispositions assurées, chacun s'allonge pour un bref sommeil.

Réveil à 0 h. 30. La sonnerie stride. Debout, soldats! Il fait une rêveuse clarté lunaire. Une rumeur gronde au nord: le martellement des canons en furie.....

La grande clameur de la bataille répercute ses menaces et ses malédictions parmi les caresses étranges de cette nuit. Que se passe-t-il? Allons-nous plaquer nos corps sur quelque brèche nouvelle, comme du mortier sur une fissure?... Croyons à la vaillance de nos camarades et de nos alliés, croyons à notre énergie de tout à l'heure..... Croyons en Dieu « qui protège les Francs ». Chacun suit la conversation de sa pensée.

Cent cinquante autos! On charge les mitrailleuses, les munitions, et dans la pâle nuit, les machines bondées de guerriers démarrent et filent à toute allure. A cette grande offensive de mars 1918, la puissance d'action des services de transports militaires constitue un des éléments de notre salut. Ainsi à l'improviste, en quelques

heures, des armées bien plus nombreuses que toutes celles de Napoléon réunies, ont été déplacées de très loin et déposées à pied d'œuvre en Flandres, à Verdun, sur la Somme, en Champagne.

La grand'route Reims-Soissons-Compiègne. Les villages défilent : Couloisy, Breuil, Lamotte, Trosly, des prairies, des parcs, l'orée élégante de la forêt, la délicatesse mariée à la grandeur. Dans la fuite brutale des autos qui nous emportent, pauvres fétus humains, nous regardons, nous emplissons nos yeux des choses qui passent. Des Anglais bivouaquent confortablement vers les Beaux-Monts! « Ils n'ont pas l'air de s'en faire », constatent nos poilus; ils tournent vers nous leurs faces rouges et de leurs fortes mâchoires, ils mangent et ils rient. — « Ils s'en foutent, eux autres; le Boche n'est pas chez eux! » *Chez eux!*... Ah! le mot parfait, prononcé là par des fils du Midi inviolé, le mot simple et grand qui condense le sentiment de la réalité profonde de notre unité de sol et d'âme et toute la ferveur d'un peuple si aisément sublime! Camarades méridionaux, permettez à celui qui écrit ces souvenirs et qui, lui, appartient à une très vieille souche parisienne, de proclamer combien il a admiré en vous, pendant toute la campagne, cette piété unitaire dont à certains jours, des malfaisants auraient voulu nous faire douter.

Nous traversons Choisy-au-Bac partiellement incendié par les Boches en 1914; nous sautons l'Aisne et l'Oise à leur confluent. Clairoux! Des Anglais encore qui reviennent en armes, Dieu sait d'où et sans honte apparente. Coudun, Marquéglise, Ressons-sur-Matz, bourgs vidés de leur population et où il ne reste que l'agitation militaire; néanmoins, notre convoi montant croise quelques émigrants, les derniers sans doute; cheval de ferme tirant une charrette où sont juchés, parmi du mobilier, les vieillards et les enfants, voiture à bras qu'une femme

traîne et que des gosses poussent, exode toujours semblable à toutes les autres fuites déjà vues.

Nous entendons bien que la bataille est voisine, mais elle est sans fracas; le gros roulement d'artillerie sur la droite, paraît lointain; nul doute qu'ici les canons ne soient en petit nombre. Nos aviateurs vont et viennent dans un ciel de triste grisaille; le pâle soleil de l'aube est mort-né. Nous avançons dans des campagnes presque nues, vertes et ocre, que coupent des routes à long profil, plantées de grands arbres; c'est l'architecture de Picardie qui commence, poésie sévère des plaines grasses sans autre décor que quelques bouquets et la noblesse un peu abstraite des grands chemins vers le septentrion. Il bruine et bise, maintenant.

Le convoi stoppe. Le colonel est parti vers Ressons-sur-Matz s'enquérir. Des obus tombent sur Ressons. Où est la limite de la bataille? Toute proche, à coup sûr. Nous avons une impression de désarroi que rien n'autorise explicitement, mais qui nous prend à mesure que nous nous approchons de notre travail. La plupart des hommes sont descendus d'auto; ils regardent la terre nouvelle que vernit la pluie fine. L'être humain est en pleine sensibilité et ferveur de conscience parmi ces dépaysements. On repart..... Un crochet..... Route Compiègne-Montdidier. Où roulons-nous? Aller ainsi, sans savoir, tel un troupeau qu'on mène à l'abattoir!... L'expression passe, elle tombe de la bouche des poilus, résumé prosaïque de la servitude militaire sans égard à sa grandeur. Nul ne fait grief à personne, au surplus : le destin est ainsi, noué par l'histoire, par les erreurs des hommes et des institutions, par la race ennemie et, avant tout, par une puissance implacable, la fatalité, vieille comme le monde.

Arrêt à l'intersection de la route nationale n° 17 Paris-Lille, côte 124. Il est 9 h. 40..... Nous tombons dans un

encombrement, un mêli-mêlo de voitures, de caissons, d'ambulances et d'hommes qui refluent..... Nos soldats se sont rangés dans le large fossé de la route; ils ont formé les faisceaux....., ils tâchent de flairer les événements; sur le point d'être engagés, ils interrogent ceux qui reviennent du feu..... Singuliers colloques où le drame s'esquisse par brèves images; des mots d'enfants ou d'apaches condensent la philosophie de la bataille. Pauvres gens..... Quel débraillé splendide! Leurs physiologies d'hallucinés racontent en un raccourci violent les luttes, les ténacités, les morts. Ils portent sur eux, comme un nimbe, l'atmosphère héroïque. Ils refluent parce qu'ils sont blessés, parce qu'ils se trouvaient survivants impuissants de vagues unités anéanties, parce que la force humaine a des limites. Les attelages d'ambulance traînent lentement la charge des corps les plus brisés; des boiteux clopinent derrière des aveugles et des éclopés de toutes sortes; terreux et sales, ils ont serré leurs plaies sous des bandelettes qui à chaque pas se teintent de rose ou de rouge vermeil; zouaves, biffins, chasseurs, ils passent hargneux; la plupart ne répondent pas aux questions; ils semblent frappés d'un mutisme insurmontable; il y a du désespoir dans leur silence.....

Les autos qui nous ont amenés là, coupent la procession qui, contrainte, ne s'arrête qu'en prodiguant des vociférations. Plusieurs tirailleurs confessent leur effroi : « Y a pas bon! Franzous capout! » Un colonial ricane avec des yeux fous : « Allez-y, les gars, allez vous faire casser la gueulé. » Un petit turlourou, qui ne peut plus traîner la jambe gauche, sa culotte imbibée de sang, s'est assis sur un tas de pierre; il ne trouve qu'un mot à dire : « L'enfer!... quatre jours, quatre nuits! » Et il le répète ce mot où se combinent l'infâme sorcellerie de l'épouvante et l'holocauste de la guerre « l'enfer! l'enfer! » Nos hommes se taisent; ils sont tristes et sans peur. Ce défilé

des victimes n'ébranle pas leur âme. mais la confirme en énergie. Il faut un moral ferme pour réagir à des influences aussi déprimantes que celles qui, au débarqué, accueillent le 288^e. La faute anglaise n'est pas encore réparée; nos camarades engagés en nombre infime, depuis quelques jours ont résisté, vaille que vaille, en se faisant hacher mais ils n'ont pas réussi à briser l'élan furieux des armées de VON HUTIER et de VON BOEHM. Nous intervenons dans une partie terriblement incertaine. L'heure du courage a sonné. Il faut regarder face à face l'éventualité du sacrifice tant de fois consenti, tant de fois évité, mais probable aujourd'hui! A dix minutes de cette route, c'est la ligne de feu; des 77 éclatent déjà à 200 mètres. Nous allons entrer dans la mêlée sauvage des muscles, des âmes, de la poudre, du fer et de toutes les furies où une vie d'homme ne compte plus; les vies tourbillonnent comme les feuilles mortes dans l'agonie d'un prodigieux automne de l'espèce. A concevoir l'étreinte formidable que depuis cinq à six jours, les nôtres ont soutenue et à prévoir tout l'effort que nous devons fournir, à notre tour, l'être se crispe, se raidit..... Il doit se cuirasser contre l'émotion nuisible..... « *Eh ben! quoi, on en a vu d'autres.....* » On casse la croûte, un coup de pinard ragaillardit. Une certaine rumeur qui renaît dans les groupes et les « puto de puto » qui sonnent leur gaité gasconne prouvent que le premier émoi tend à s'atténuer.

Si la ruée n'est pas brisée, elle le sera. Malgré leurs terribles sacrifices, malgré la brèche, les Allemands n'ont pu obtenir la liberté de manœuvre. Voilà le fait capital! Contenus pied à pied depuis le 21 mars, nos ennemis se trouvent dès maintenant menacés sur leur flanc droit par les armées anglaises et sur leur flanc gauche par les armées françaises. De Champagne, de Lorraine, d'Alsace, de partout nos troupes accourent. Les ressources sont à

peu près intactes. Encore trois, quatre, au plus cinq jours et la bête sera réduite. Notre tâche, à cette heure, présente cet avantage et cette beauté qu'elle semble devoir être rapide et concluante. Le lieu de notre débarquement indique que le 288^e va barrer la route de l'Oise à von BOEHM et couvrir Compiègne et Paris.

Un officier d'état-major doit nous apporter des ordres. Il tarde beaucoup et les revenants des combats continuent à passer mais en petit nombre; c'est comme la figure de la défaite qui s'obstine devant nos yeux.

Enfin le régiment a reçu une direction. Nous devons gagner le village de Lataule. Nous nous engageons, à travers champs, dans une boue massive. Il se met à pleuvoir à verse. Des convois d'éclopés évacuent le village comme nous y entrons; les voitures sanitaires nous éclaboussent d'un mortier noir. Les sections se dissimulent dans les maisons et les granges, tandis que le colonel gagne le château où il doit attendre de nouveaux ordres; dans le grand salon, il y a des matelas par terre, des couvertures, des soieries, des coussins en fouillis et maculés de traces de bottes; le colonel dit à son officier d'ordonnance: « Ecrivez. Je vais envoyer un ordre préparatoire. » A la deuxième ligne, nous sommes fouettés d'un souffle énorme et couverts de débris de plâtre mais ni lui ni moi n'avons la moindre blessure. Le salut de l'ennemi! C'est le premier obus qui atteint le château. Le vestibule est éventré. Le colonel passe dans la salle à manger et paisiblement achève de dicter; les agents de liaison partent porter les papiers aux bataillons.

Une note de service parvenue à 15 heures, spécifie que la 67^e D. I. est mise à la disposition du général commandant le 2^e corps de cavalerie dont le quartier général est à Cuvilly. Il s'agit de parer à une attaque allemande en direction d'Orvillers-Sorrel. L'ennemi occupe

la ligne Rollot-Hainvilliers. Il s'est avancé jusqu'à cette limite au cours de la matinée et à la suite d'une forte attaque qui a refoulé nos troupes. Le front Montdidier-Lassigny tend à crever vers son centre: le Boche cherche à descendre la vallée du Matz et à atteindre la vallée de l'Aronde plus à l'ouest; s'il y réussissait, il toucherait aisément Compiègne.

Les événements se sont tellement précipités et les mesures pour parer à l'avance ennemie ont été si rapides que les informations ne sont encore formulées qu'au conditionnel. Elles se trouveront d'ailleurs exactes dans l'ensemble... Nos moyens en artillerie, liaison, matériel, munitions, ravitaillement, sont très pauvres et incertains. Mais il s'agit de se débrouiller: faire le possible et l'impossible.

Le colonel VIGNIER envoie aux bataillons un ordre n^o 2; il y précise, en ce langage net et ferme qui lui est habituel, les nécessités de l'heure. — « La bataille qui se livre en ce moment est la bataille décisive. L'attaque sera exécutée par toute la 67^e D. I. sur le front Rollot, côte 95, côte 110. Le but de l'opération est de s'assurer d'une bonne ligne de résistance pour la nuit. L'attaque sera couverte à gauche par un bataillon de la 70^e division, qui attaquera la lisière ouest de Rollot. A droite, le 2^e corps de cavalerie tient le village de Mortemer, le bois de Rouancé et Orvillers-Sorrel. En fin d'opération, les 4^e et 6^e bataillons du 288^e seront installés dans la région Mortemer et à la lisière est du grand bois qu'ils organiseront ».

Le 288^e sort du village de Lataule par petits groupes qui se glissent dans la plaine en utilisant les plis du terrain; sur notre gauche se détache le clocher de Montdidier, à quelques kilomètres. Après trois ans et demi de tranchées, les poilus s'avancent dans *le bled*. Des pelotons de cavalerie courent au grand trot dans les blés

verts; d'autres attendent sous les pommiers où ils ont mis pied à terre. La lutte, tout à coup vivante et libre, plaît à nos soldats. Ils ne peuvent cacher ni leur surprise ni leur gaucherie.... car ils sont gauches, les gars; il leur faudra quelques heures pour se remettre aux règles élémentaires de la guerre en rase campagne; les officiers qui négligent les défilements et les dispositifs de prudence se font rappeler à l'ordre par le colonel. Les agents de liaison ne chôment pas.

L'artillerie prend position entre Méry et Cuvilly, au fur et à mesure de son arrivée. Elle commence un tir de barrage roulant de Rollot au bois de Rouancé; puis après quarante minutes, entreprend un tir de barrage fixe sur la côte 110 et un autre sur la route Conchy-Orvillers. Des destructions sont opérées sur Rollot et Haïnwillers. Mais c'est un travail bien maigre; les camarades artilleurs ont raison cependant de signaler leur arrivée, car depuis le 21, les Fritz ne trouvaient plus guère devant eux que quelques canons à tracteur et mal pourvus.

Le régiment avance sections par sections; nous avons dépassé la côte 97; Mortemer à droite et Rollot à gauche, surélevés dans leur ceinture de bois, de bosquets et de vergers, ferment l'horizon devant nous. Si l'artillerie française est pauvre, l'allemande ne l'est pas moins; de rares projectiles éclatent sur la 70^e division qui est en train de dessiner son attaque à l'ouest de Rollot. Sur nous un obus de loin en loin. En revanche, les mitrailleuses ennemies ne cessent leur tac tac; c'est un foisonnement de Maxim postés à l'abri des rideaux d'arbres. Du clocher de Rollot, le Boche a pu suivre tous nos mouvements. Mais la nuit approche et l'atmosphère étant brumeuse, les groupes de combattants échappent au malencontreux observatoire. La progression vers le deuxième objectif commence à 19 heures: tandis que le bataillon de PICHON occupe Cuvilly, les bataillons BAR-

RÈRE et LAFON poussent droit devant eux. Les Boches qui occupaient différents points avancés de leur appui de Rollot ont été rejetés; leur recul est général; ils ne conservent pas un seul îlot de résistance depuis Courcelles jusqu'à Mortemer. Les résultats obtenus sur notre gauche par la 70^e division sont inconnus; sans quoi nos 4^e et le 6^e bataillons qui, dès 19 h. 30 occupent le nord de Mortemer et l'est du grand bois pourraient s'avancer sur Rollot. Mais il semble que la 70^e division a dû échouer dans sa tentative. Sur la droite, le 367^e est paralysé faute d'artillerie. Le colonel VIGNIER donne l'ordre de mettre en état de défense les lisières de Mortemer et de s'y maintenir.

Les hommes, malgré la fatigue des longues marches depuis Ventelay, sont soucieux d'opposer à l'ennemi, en cas de contre-attaque, un dispositif sérieux; pendant toute la nuit, ils travaillent avec une inlassable activité aux travaux de défense. La nuit est noire. Nos mitrailleuses aux avant-postes veillent et, de temps à autre, leur vibration multipliée par les échos des bois strie le silence plein de menaces. L'artillerie est inactive. La pluie recommence drue et froide. Conformément aux instructions, tous les éléments étrangers à la division, débris éparpillés parmi nos unités, sont dirigés vers l'arrière; de vagues groupes de ces combattants de la première heure, des blessés à eux, refluent sur la route et gagnent à la faveur de l'obscurité, les villages prochains.

Dès avant la fin de la nuit, nous savons que nous allons poursuivre notre action de la veille en étroite coordination avec la 38^e division à droite et la 70^e à gauche. Le général SAVY, qui commande la 67^e, attire l'attention de tous sur l'importance de la position de Rollot très gênante pour le flanc gauche de notre attaque. Notre 4^e bataillon au besoin appuiera la 70^e D. I. Son objectif précis est la côte 110 d'une extrême importance pour l'accès au village.

Si l'ennemi cède, progression sur Boulogne-la-Grasse, position très forte entre Rollot et Lassigny. Mais ce sera dur. La condition première du succès est l'enveloppement par la gauche; c'est l'ouvrage de la 70^e division.

Nos aviateurs viennent, dès l'aube, surveiller le champ de bataille; ils sont nombreux et actifs. Le temps a changé; il fait soleil, un bon soleil qui sèche les capotes mouillées et reconforte.

Le général commandant le 2^e corps de cavalerie adresse l'ordre général suivant : « Depuis hier matin, la bataille décisive est engagée. Les meilleures divisions allemandes lancées à l'attaque n'ont pu ébranler notre front. Après tout ce que vous venez de faire de beau, vous ferez plus encore. Allez au combat avec l'ardente volonté de lutter jusqu'au dernier souffle. Avec l'aide de Dieu, vous vaincrez et vous aurez sauvé la France ».

11 h. 50! Toutes unités sont en place. 11 h. 55! Les batteries d'appui direct des 38^e et 67^e D. I. ouvrent le feu. La 67^e, à elle seule, ne dispose pas de moins de douze groupes d'artillerie. Toutes les pièces tirent pendant dix minutes sur une ligne située à 400 mètres au delà de notre front de bataille. A 12 heures, le barrage se porte au delà. En même temps, des coups précipités martellent le centre de Rollot : le colonel VIGNIER a demandé qu'on descendît le clocher avant que ne fût engagée l'action; au bout d'un quart d'heure, le témoin gênant a disparu; cette précaution contribuera à notre succès de la journée.

L'artillerie allemande reste relativement faible, quoique moins maigre que la veille. Elle éparpille son tir sur la ligne d'attaque et de ci de là, sur la route nationale Mortemer-Cuvilly et les bois à droite de la route vers Orvillers.

L'action, autant qu'on en puisse juger, semble rapidement et fortement engagée, à gauche, par la 70^e D. I. Le 4^e bataillon du 288^e progresse immédiatement à sa droite

vers la côte 110; l'effort est bien homogène. Sur cette côte 110, l'organisation ennemie doit être solide; elle est bourrée de mitrailleuses; d'ailleurs la mitrailleuse est abondante partout, le Boche en fait un usage inconvenant; à peine sorti des lisières fortifiées de Mortemer, notre 6^e bataillon est reçu par un furieux barrage de tirs indirects et de tirs fauchants. Du côté est et au centre des avancées de Rollot, la ceinture de végétation en bouquets et vergers donne l'illusion d'un bois d'où crépitent les tac-tac meurtriers. Les premiers blessés qui regagnent les arrière-lignes parlent avec effroi de ces feux ininterrompus; ils prétendent que les Boches utilisent une arme nouvelle à chargeurs et à balles en cuivre, la *mitrailleuse*. Le soldat est souvent trop imaginaire! Pourtant les troupes désemparées que nous avons remplacées parlaient aussi avec frayeur de la mitrailleuse..... L'abord de l'ennemi est difficile et les vagues, hardiment poussées, ou les infiltrations individuelles ne procèdent qu'avec lenteur. Nous éprouvons des pertes déjà sensibles, dit-on à l'ambulance, mais beaucoup de blessés le sont légèrement.

Le colonel est prévenu par le général de division que, d'après un prisonnier, les Boches ont l'intention d'attaquer à 14 heures. Des éléments de réserve sont disposés de manière à parer à la contre-attaque. Plusieurs groupes de mitrailleuses sont postés sur des emplacements d'où elles pourront prendre d'écharpe les rangs ennemis, en tirant par dessus nos lignes.

La bataille continue, violente; l'artillerie soutient son marmitage des positions allemandes. Sur tout le front, nos troupes s'acharnent, mais c'est toujours à gauche que l'action se dispute avec le maximum d'intensité. Le 4^e bataillon est à rude épreuve, à coup sûr, mais le colonel est mal renseigné sur les péripéties de sa lutte; les agents de transmission s'acquittent de leurs fonctions,

mais les comptes rendus manquent de précision, du sens des réalités et des besoins du commandement. A droite, le 369^e engagé jusque dans les bois de Mareuil, ne fait pas non plus suffisamment connaître les résultats.

A 14 h. 50, un ordre du général indique que les Allemands tiennent toujours Rollot et ses abords, que la 70^e division n'a pu parvenir à contourner le bourg, et que partout nos gens rencontrent une résistance farouche; il est évident que notre progression subit un temps d'arrêt puisque la note porte que le mouvement en avant sera repris à 16 h. 30 pour atteindre les deuxième et troisième objectifs. A titre de renseignement, la 70^e division a communiqué à la 67^e que la côte 110 était aux mains du 288^e. Nous serions donc parvenus, à l'ouest, aux abords même de Rollot.

Le colonel VIGNIER a porté son poste de combat à la ferme de Mortemer, à 500 mètres des Boches. Il y est rejoint par le colonel PUGET, commandant l'infanterie divisionnaire et les colonels du 283^e et du 369^e. Ils tiennent un rapide conseil. Tandis qu'ils se séparent, trois avions boches sont descendus en flammes par nos aviateurs.

A 16 h. 30, notre artillerie reprend son tir d'anéantissement; elle mitraille sans répit les vergers en avant de Rollot et les abords d'Hainvillers. L'attaque rebondit sur toute la ligne avec une intensité que marque le crépitement frénétique de la fusillade. L'avance par vagues d'assaut, sur un terrain nu, est impossible; l'approche de l'ennemi n'est réalisable que sur quelques points; nos hommes audacieux se fauillent le long de haies et de canivaux, guidés par leurs officiers, mais aussitôt à découvert ils sont fauchés ou contraints de se plaquer au sol.... Les efforts de la 70^e, après une heure de reprise, ne sont certainement pas couronnés de succès, car son combat se livre toujours sur le même périmètre, à l'ouest

de Rollot. Puisque notre avance est subordonnée à la sienne, ce serait folie de faire massacrer sans aucune chance nos braves.... Nous attendons que notre gauche ait raison de la résistance ennemie. Mais la bataille s'apaise à gauche, à droite, partout; elle tombe à plat sous un ciel noir. L'orage éclate sur les dernières canonades et les derniers coups de fusil; la pluie s'abat en trombe....

Les troupes de la 67^e D. I. vont s'organiser sur le terrain conquis. Le secteur qui leur est définitivement affecté est le même que celui de l'attaque, mais élargi sur la gauche où le 288^e se pousse. Le 4^e bataillon bien établi sur la côte 110, point convoité qu'il a enlevé de haute lutte, devra fortifier les boqueteaux nord par où passera la ligne de résistance et où seront placées des mitrailleuses flanquant la ligne de la 70^e D. I. Une attaque allemande paraît probable pour la nuit ou au point du jour; aussi le commandement recommande-t-il toutes les mesures de précaution, liaison étroite, échelonnement, service de surveillance très avancé et très actif.

Au fracas de la bataille a succédé un silence prodigieux à peine coupé de quelques rares claquements secs. Les troupes attendent la nuit pour redresser les formations et terrasser. Le colonel quitte son poste de combat de Mortemer pour rejoindre Courcelles, son nouveau P. C. C'est déjà un pèlerinage sur un lieu désormais plus sacré par le sang et la mort des hommes. Des corps de frères dévoués pour la défense de la patrie envahie gisent, par petites masses éparpillées sur la glèbe; ces douloureux témoins, foudroyés dans leur course, marquent très nettement les bonds successifs de notre avance. Tous les blessés ont été évacués à mesure; mais eux, les morts, les sacrifiés du jour, restent dans les attitudes qui gardent l'élan suprême de l'attaque, la poitrine et le visage collés à la terre maternelle, les bras et le

fusil en avant ou bien tombés à la renverse et tournant vers le ciel leur calme visage d'ivoire que la pluie vernit. Le colonel VIGNIER les contemple avec une émotion qu'il s'efforce de contenir. Il a les yeux embués de larmes. — « Pautres petits! prononce-t-il avec un soupir profond comme sa force d'âme. Pauvres petits! » Le mot des vrais chefs, qui sous la rudesse militaire, sont animés de tant d'amitié pour leurs hommes.

Tandis que les cataractes du ciel se déversent sur les ondulations des immenses plaines, le génie a déjà tracé de Méry à Lataule l'amorce d'une ligne de soutien. Quelques cavaliers galopent à travers champs, porteurs de compte rendus ou d'ordres; des fantassins, agents de liaison ou blessés, cheminent; des vaches, des chevaux errent, broutant et voguant à l'abandon. L'étendue est morne. Ah! le funèbre soir de Pâques! Pâques fleuries d'antan où sont vos sourires, où sont vos cloches vibrantes d'allégresse?

La journée n'a pas été aussi fertile en résultats qu'on eût pu le souhaiter, mais elle a été bonne quand même, voire excellente, puisque le Boche a été refoulé de Mortemer, des bois de Rouancé, de la côte 110, alors qu'il cherchait à s'infiltrer vers Orvillers-Sorrel, Cuvilly, Lataule, Courcelles. La côte 110 a été prise dans un élan magnifique. Nos ennemis ont été écrasés dans Rollot dont ils ne gardent que les lisières. Le 30 au matin, l'envahisseur repoussait les troupes fatiguées et un peu démoralisées qui avaient déployé des prodiges d'héroïsme à gagner du temps et n'avaient, un contre cent, reculé que pied à pied; maintenant les troupes de la 67^e D. I., entre Courcelles et Hainvillers, et à gauche et à droite, d'autres divisions venues de tous les points du front, l'Aisne, la Champagne, la Lorraine se sont établies en une ligne déjà solide; accrochées puissamment à la terre, renforcées demain, après-demain, ces troupes oppo-

seront désormais une barrière insurmontable. La lame de fond qui avait balayé l'armée GOUGH a été brisée aujourd'hui, par nous, par tous nos frères. Finie, anéantie. la ruée pour la paix! C'est bien là un résultat inestimable. Le régiment s'est admirablement comporté; ses soldats peuvent être fiers de leur œuvre. Nous ressentons une joie grave de ce que la France ait surmonté cette fois encore la force de l'ennemi au paroxysme.

Grâce à Dieu, nos pertes dans cette bataille de deux jours, d'assez grande envergure, et où les mitrailleuses ont tant donné, sont en fin de compte, étonnamment réduites. Rien par les gaz; les Boches n'ont pas usé de projectiles toxiques ou lacrymogènes.

Le 1^{er} avril; la 67^e division passe sous les ordres du général DE POUYDRAGUIN, commandant le 18^e corps. Il précise aussitôt la situation : c'est la guerre de tranchée qui reprend : « Il faut s'installer pour durer; il faut établir tout de suite, d'une manière intensive, des tranchées continues, des réseaux de fil de fer. » Sitôt l'arme arrêtée, le soldat, malgré sa fatigue, doit reprendre la pioche et la pelle; mais aujourd'hui il comprend de lui-même la valeur du terrassement, il égale le Boche en prudence et en art. Le colonel VIGNIER donne une vigoureuse impulsion aux travaux. Dans la nuit du 30 mars au 1^{er} avril, sous la pluie ruisselante, avec les outils portatifs et quelques autres racolés à grand peine dans les villages proches, les compagnies ont ébauché déjà un vrai système de défense, des retranchements méthodiques bien tracés suivant le terrain; à l'aube, le régiment était déjà enfoncé tout entier dans le sol et protégé des vues et des coups. Dans la journée du 1^{er}, les outils nécessaires ont été fournis par le génie et les ébauches de protection deviennent rapidement de bonnes tranchées.

Une grande activité de tir règne entre les lignes hostiles. De part et d'autre, les mitrailleuses balayent la

plaine; les nôtres battent les boqueteaux et vergers où les Boches sont installés. Il est impossible de communiquer de jour avec les occupants de la cote 110.

Au demeurant, l'attaque allemande attendue ne semble pas se préparer. On ne devine aucun préparatif. Un prisonnier du 127^e régiment, capturé dans la nuit, nous a appris que Rollot est garni par des unités de la garde impériale. Ceci est peut-être un signe mais n'impressionne personne de ceux qui ont combattu au Chemin des Dames et bousculé les foudres de guerre.

Les 2, 3, 4 avril, quelques tirs de barrage, quelques menues agitations mais sans suite! On serait tenté de s'endormir. Le général HUMBERT, notre chef d'armée, ne l'entend pas ainsi. — « L'ennemi, dit-il, montre sur tout le front de l'armée, une inertie complète. Il importe de ne pas se conformer à cette attitude; ce serait faire son jeu; en conséquence, dans chaque division, des patrouilles, et s'il le faut, de fortes reconnaissances prendront le contact chaque nuit, dans le but d'éventer les intentions de l'ennemi, de faire des prisonniers et de procéder à des identifications. »

Au cours de la nuit du 3 au 4, le 288^e R. I. a devancé les désirs du commandement en procédant à l'occupation d'une ferme qui constitue un poste avancé de premier ordre, car, à l'abri de ses murs, il est loisible de bien surveiller les lignes boches depuis le bois de Rouancé jusqu'à la cote 110. Le 6^e bataillon, chargé de cette prise de possession en sourdine, s'en est acquitté avec habileté et reçoit des félicitations.

Les opérations ultérieures considérées avec une certaine ampleur comporteraient l'enveloppement de Rollot par Vaux et Hassainvillers à gauche, par Hainvillers à droite. Il importe de les préparer en s'assurant, par des tentatives secondaires, les meilleures positions de départ. Le bois d'Épinette et le bois de Mareuil, d'après

les patrouilleurs de la 15^e D. I., semblent n'être occupés que très faiblement. Un des régiments de la 67^e reçoit l'ordre de s'emparer du bois de Mareuil. Contrairement aux prévisions, il se heurte à une solide résistance; ses pertes sont sévères. Cette occupation tenace par les Allemands, de terrains limitrophes de nos positions extrêmes, provoque de la part de nos chefs, des recommandations de vigilance très minutieuse.

Le 5 avril, un *landsturmmann* capturé par le 288^e au nord de Mortemer, nous fournit des données intéressantes sur l'ennemi; au cours de l'attaque du 30-31 mars, le 127^e a perdu beaucoup d'hommes et beaucoup d'officiers; la compagnie du prisonnier a été diminuée des deux tiers. Nous apprenons que les tranchées ne sont pas établies; il n'existe que des trous individuels ou des travaux rudimentaires. On dit encore chez les Boches que le front restera stabilisé entre Noyon et Montdidier et que l'offensive va se développer au nord. Un officier confirme ces renseignements. Un autre prisonnier a entendu raconter que le plus large emploi des obus toxiques va être fait dans notre secteur, et de fait, ce pronostic se réalisera.

Les soucis de combat n'accaparent pas exclusivement notre activité. Nous nous efforçons, dans la mesure du possible, de sauver des richesses indispensables, elles aussi, à la vitalité nationale. Les villages du nouveau front, évacués sans préparation par les habitants, contiennent des récoltes abondantes, vraisemblablement vouées à la destruction. Le colonel VIGNIER pourvoie au lieu et place du groupe de récupération ou de l'intendance défailants, à la récupération et à l'envoi à l'arrière des bœufs, vaches, grains et de quantité de denrées et objets. Le lieutenant DuCOM, notre officier de ravitaillement, emmène de Courcelles d'abord et de Mortemer ensuite, de nombreux chargements et animaux qui sont versés à l'intendance avec indications d'origine. Nos

hommes coopèrent avec zèle, avec spontanéité, à ce sauvetage. Il faut voir comme le colonel remercie avec une chaude effusion le brave gars qui amène au P. C., la bête à corne rencontrée dans les champs ou au fond des bois, et comme le soldat est fier de cette approbation!! Que de biens on eût pu sauver si cette discipline appliquée au 288^e avait été répandue chez tous les combattants.

Le secteur est calme, eu égard aux jours de fièvre qui ont précédé ou suivi notre arrivée, mais il ne laisse pas que d'être funeste à beaucoup. L'artillerie allemande se multiplie à vue d'œil et nous harcèle, de tous côtés, de tirs de surprise. En ligne, les moindres imprudences coûtent la vie. Du 2 au 4 avril, nous avons 4 tués et 45 blessés, dont le sous-lieutenant Boisson. Notre artillerie riposte avec une supériorité croissante.

Les contingences de notre activité locale ne nous distraient pas des événements généraux; dans aucune conflagration, nous l'avons déjà observé, aucune armée ne fut aussi intelligente, aussi directement intéressée et mieux informée, des péripéties guerrières, politiques, sociales. Nous vivons la lutte, chaque jour avec quelle curiosité, avec quelle intense impatience! L'échec de la ruée de mars que nous avons brisée nous vaut un répit, mais qui ne saurait durer. La mise en bataille de l'armée américaine est imminente. Ce sera le signal de notre assaut à nous. Nos ennemis doivent mettre à profit, et tout de suite, ce suprême délai... Nous imaginons leurs possibilités; nos gars font les stratèges en fumant leur pipe; dans les sections, dans les P. C., ce sont des hypothèses à n'en plus finir. Dix points d'attaque sont débattus....., mais le 9 avril, nous apprenons que le Boche vient de foncer sur la Lys et devant les monts des Flandres, vers la côte, vers Calais; il ne nous semble pas d'ailleurs que ce soit là l'objectif définitif. Ne serait-ce pas, au contraire, une feinte... avant le nouveau choc véritable?

Et voilà que l'armée, justement, nous communique qu'entre Mortemer et Biermont l'ennemi a placé des éléments des 15^e et 19^e bataillons de chasseurs à pied. Ce sont des troupes d'assaut. Avec ce grossissement de menus indices qui est le propre de toutes les unités, beaucoup de nos gens concluraient volontiers que la furie allemande va fondre encore sur notre secteur. Il y a lieu de redoubler de vigilance, de tendre des embuscades pour faire des prisonniers, pour éventer les préparatifs. Nous lançons chaque nuit des patrouilles. Celle du sous lieutenant BONNEMASON, le 11, est particulièrement réussie et nous fournit des renseignements précieux. Le 13, dans la matinée, nos camarades du 283^e R. I., plus heureux que nos camarades du 369^e, effectuent une avance de 200 mètres sur un front de 1.200, mais ils ne peuvent atteindre l'objectif fixé, les lisières nord des bois de l'Épinette et de Mareuil. Ils font treize prisonniers; ils perdent pas mal de monde.

Le 16, plusieurs patrouilles ennemies plus agressives que les jours précédents, sont repoussées par nous, L'une d'elles laisse sur le terrain un blessé qui meurt au P. C. de compagnie. Nous capturons séparément trois prisonniers du 417^e et un unter-offizier de la 376^e compagnie de pionniers. Parmi eux, un lorrain qui cherchait à reconnaître le terrain pour désertre la nuit suivante. Aucun d'eux ne nous parle de grands préparatifs dans le secteur. Tout l'effort boche est concentré en Flandre.

Sur ces entrefaites, nous allons prendre un brin de repos, les uns à Lataule, les autres un peu plus loin à Belloy. Repos sous le canon! mais apprécié quand même; les poilus, au sortir de l'immobilité à laquelle ils étaient astreints dans le secteur de la plaine, nu et balayé sans cesse par les mitrailleuses, peuvent au moins se dégourdir les jambes. La prudence leur commande néanmoins de ne pas trop s'éloigner des caves, nos abris, car des

rafales fréquentes pleuvent sur les villages contigus aux lignes; l'ennemi nous arrose copieusement de tous projectiles petits et gros, et les obus à gaz deviennent vraiment d'un emploi exagéré; le parc de Séchelles, à lui seul, reçoit 4.000 toxiques. Les avions nous guettent et nous bombardent avec non moins d'entrain. On vit tout de même, on s'essaye à quelque toilette et à de menues ripailles, on chante, ma parole, et sans arrière-pensée. La *Toulousaine* nargue le marmitage!

Dans la nuit du 19 au 20 avril, le 288^e relève le 283^e dans le sous-secteur de Rouancé. Cuvilly sent affreusement la moutarde à l'heure où nous le traversons; quant aux bois, ils fleurent des odeurs de mort non moins violentes. Le jour même, un avion monoplane est abattu dans nos lignes par un chasseur français. A 22 heures, un dépôt de munitions saute dans la région de Boulogne-la Grasse : bon travail.

Le 23 avril, à la suite de deux reconnaissances de la 21^e compagnie commandées par le lieutenant LAMOTHE, nous avançons légèrement notre ligne dans la partie N.-O. du bois de Rouancé. L'ennemi tient solidement la route d'Orvillers-Rollot. Notre action provoque une forte réaction de l'artillerie boche. Une autre patrouille, sous les ordres des sous-lieutenants FAURÉ et MALBEC, détermine, dans la nuit du 27, l'emplacement des postes ennemis dans le bois de l'Épinette. Le colonel veut s'emparer des bois jusqu'à la lisière, et il cherche le défaut de la défense ennemie; il le trouve. Le matin du 1^{er} mai, une reconnaissance de la 18^e compagnie découvre un point de discontinuité dans la ligne allemande, s'y insinue, notifie, et attend les ordres. Le dispositif d'attaque est aussitôt pris. Un peloton a ordre de rejoindre la reconnaissance, de dépasser le chemin creux situé entre les routes de Rollot-Orvillers et d'Orvillers-Hainvillers, en se gardant à droite et à gauche au sud de ce chemin, et de tenir,

coûte que coûte. Artillerie, stokes, mitrailleuses doivent concourir à paralyser les secours de l'ennemi. Cependant le peloton commandé a commencé à filtrer, homme par homme; il a gagné sous le feu, mais il n'a pu atteindre l'objectif; à 16 h. 50, il est encore maintenu au sud du chemin creux. Le commandant DE PICHON-LONGUEVILLE se prépare à intervenir, mais pas avant la tombée de la nuit; il devra couper la retraite aux défenseurs du saillant; à 19 heures, il adresse au capitaine ROMAND, commandant le 6^e bataillon, le message suivant : « Je progresse dans le bois de Mareuil avec ma compagnie de droite; gardez-moi sur ma droite ». Le capitaine assure la protection demandée. Bientôt une sonnerie endiablée vibre à tous les échos des bois : c'est le capitaine LABAUTE, commandant la 19^e, qui a trouvé élégant de faire claironner « la charge » et qui fonce, avec ses hommes, impétueusement; malgré les balles et les grenades, la compagnie, entraînée par la fougue de son chef et par celle de lieutenants dignes de lui, BONNEMASON, HENRY, LOMBARD et l'adjudant BIDET, pénètre comme un coin de fer dans la position adverse. En quelques instants, le saillant est à nous. L'ennemi bombarde, à tous calibres, avec une violence extrême, et ses mitrailleuses de la croupe des Essarts gênent au plus haut point nos mouvements, cependant qu'une contre-attaque se dessine à l'intersection des deux bataillons. Nos deux compagnies de première ligne ouvrent le feu contre les assaillants; aux fusils, stokes et canons de 37, notre artillerie vient à point joindre un barrage vigoureux. A 22 heures, la compagnie CLAIRE occupe le chemin creux. Malgré le tir ennemi, elle fixe un réseau pour protéger sa conquête définitive.

Ce résultat n'est, au surplus, que prélude à la prise de possession de toutes les lisières; mais il est déjà du plus grand prix. Nous avons fait dix-sept prisonniers. Nous

avons à déplorer la mort de sept des nôtres; le nombre des blessés est assez réduit.

Relevés le matin par le 369^e R. I., nous prenons six jours de repos qui sont employés à l'instruction, notamment à des exercices pour l'emploi des chars d'assaut dans le combat. Au cours de l'un d'eux, un projectile tombe à l'improviste au milieu de deux compagnies du 5^e bataillon et de la plupart des officiers du régiment; c'est miracle qu'il n'y ait qu'un tué et cinq à six blessés. Le marmitage de Lataule et des divers cantonnements voisins est toujours copieux, et hélas, meurtrier.

L'ordre de relève pour la nuit du 7 au 8 fixe que le 288^e au lieu de prendre le secteur de la plaine comme il se devrait, retournera au bois de Mareuil, afin d'y continuer l'avance si bien commencée. Le général SAVY en a exposé la raison au commandant du 18^e corps : « Le 29 avril, je vous avais proposé de faire exécuter un coup de force préparé par une artillerie relativement puissante et exécuté par tout un régiment. Mais le 1^{er} mai, le 288^e a réalisé, à moindres frais, une partie de notre plan; il a atteint, en deux points, la lisière nord du bois de Mareuil et élargi notre progression à l'ouest. On peut envisager la prise de possession totale par une série d'opérations de détail; l'attaque d'ensemble ne serait exécutée qu'en cas de nécessité ».

Les préparatifs les plus minutieux sont commencés dès l'entrée en ligne. Le colonel et son monde sont résolus à réussir au plus vite. Mais le 8 au matin, un incident pénible jette du froid : tandis que le général de division, le général de brigade, le colonel s'entretiennent, sur le terrain, des conditions de l'attaque imminente, un caporal se précipite en avant des tranchées et malgré les coups de feu que tirent sur lui ceux qui ont compris son geste, il passe à l'ennemi. Pour sa famille, nous taisons le nom de ce traître. Dans la journée, l'ennemi est des

plus agressifs, précisément sur nos bases de départ. De toute évidence, le transfuge a dévoilé nos projets. L'opération projetée pour la nuit est retardée de quarante-huit heures.

Le 9 et le 10, la nervosité des Boches est manifeste. Ils se tiennent sur leurs gardes; leurs patrouilles sont continuelles et fort audacieuses. Quant à l'artillerie, elle nous harcèle, elle ne s'arrête pour ainsi dire point. De 12 heures à 19 heures, le 10, vingt-deux avions survolent successivement nos lignes. Qu'importe! A entreprendre un ennemi bien averti, nous n'en aurons que plus de mérite. L'attaque est fixée pour le 11 à 4 heures! A l'instant même où nos mitrailleuses et nos stokes, judicieusement disposés, ouvrent le feu, où notre artillerie commence de toutes pièces un tir d'interdiction, les troupes d'attaque se précipitent. A droite, malgré un feu nourri, une section de la 17^e compagnie sous les ordres de l'adjudant LARY dont le cran est incomparable, atteint sans coup férir, l'objectif assigné après avoir bousculé les occupants. En un tour de main, la petite troupe a cueilli vingt prisonniers et enlevé deux mitrailleuses. L'officier allemand qui commande la compagnie enfoncée, sort de son abri. L'adjudant LARY, révolver au poing, le somme de se rendre, et il obéit, jetant au loin l'arme qu'il tenait à la main et remettant à LARY son équipement.

A gauche, les trois sections de tête de la 18^e compagnie, commandées par l'adjudant VAUDECRANNE et l'aspirant CARDAIRE sous les ordres du lieutenant CHARPENTIER, ont rencontré une vigoureuse résistance. Les mitrailleuses boches rendent la progression fort pénible; les éléments qui ont pu atteindre la ligne de défense ennemie se mesurent avec des adversaires nombreux et résolus; les groupes se battent avec furie à la grenade jusqu'à ce qu'ils en viennent aux corps à corps où les nôtres triomphent fougueusement. L'aspirant CARDAIRE

tombe blessé en tête de sa section qui n'avance guère. Le lieutenant CHARPENTIER, sans souci de lui-même, cherche à porter en avant les sections retardataires; il anime les combattants par son attitude exemplaire, et les relance dans un élan qui cette fois semble irrésistible; le sous-lieutenant BERGÈS, jeune chef d'une bravoure et d'une vigueur réputées, vient l'appuyer de tout le concours de sa section laissée en soutien. C'en est fait! les Boches cèdent sur tout notre front d'attaque à la violence de notre poussée; ceux qui résistent sont tués ou faits prisonniers, A 4 h. 55, le signal fin d'opération est lancé. Les objectifs assignés sont atteints entièrement. Nous comptons quarante-deux prisonniers dont un officier, le lieutenant Stolze, commandant la 2^e compagnie du 8^e R. I.; ces prisonniers appartiennent au 8^e et au 49^e R. I. Comme trophées, cinq mitrailleuses!

Les Allemands ne veulent pas rester sur un échec aussi grave. A 6 heures, ils lancent deux compagnies à la contre attaque. Nous tenons bon; accueillis à la grenade et décimés par un tir nourri, ils refluent en désordre et ne rebiffent plus. Leur artillerie seule sera chargée de la vengeance; de violents marmitages sur tout le terrain conquis et sur nos positions de soutien ne cessent de la journée pour atteindre le maximum d'intensité de 20 heures à minuit. Dans la soirée, le sous-lieutenant BERGÈS, le caporal RAMO, le soldat CARTIER de la 18^e compagnie ayant aperçu, dans un trou d'obus, à cent mètres de nos lignes, un groupe de mitrailleurs et leur pièce, se précipitent sur le groupe et le contraignent à se rendre; ils ramènent les servants et la pièce.

Le succès ainsi obtenu fut d'autant plus remarquable que les prisonniers reconnurent avoir été avertis de notre attaque; d'après les déclarations du lieutenant Stolze, le commandement allemand avait été mis au courant de nos intentions par le caporal déserteur et chacune des

compagnies allemandes en ligne avait été renforcée.

Le général commandant l'armée adressa sans retard le témoignage de sa satisfaction par l'Ordre général n° 569, O. P. : « A deux reprises, en une semaine, la 67^e D. I. a exécuté des opérations réussies : le 7 mai, le 369^e régiment mène énergiquement une action de détail dans le bois des Epinettes et fait prisonnier un sous-officier et neuf hommes. Le 11 mai, le 288^e R. I., après une vigoureuse attaque, pénètre dans les lignes ennemies du bois de Mareuil, en ramène quarante-deux prisonniers dont un officier et quatre mitrailleuses, et se maintient sur le terrain conquis. Le général commandant l'armée adresse ses félicitations à tous ceux qui ont préparé et exécuté ces opérations.

« Général HUBERT, *commandant d'armée.* »

Mais tout n'est pas fini. Le 12, à 3 h. 30, un violent tir de ratissage et d'encagement enveloppe notre position avancée jusqu'à cinquante mètres au sud du chemin creux. Nous demandons à nos artilleurs un tir de contre-préparation. A 4 h. 30, l'attaque allemande se déclenche. Les vagues d'assaut débouchent à vive allure en direction sud-ouest. Mais le balayage de nos mitrailleuses de flanquement, les éclatements de nos stokes, que le lieutenant LASSALLE dirige avec une adresse impeccable, les V. B., les fusils mitrailleurs, ont vite fait de briser ce beau départ. Les Boches refluent sur leurs positions où ils sont reçus par de magistrales volées de 75 qui viennent de se déclencher. Quarante cadavres ennemis gisent sur le terrain et six prisonniers nous restent pour nous dire l'importance des pertes subies par leurs unités (ils ont vu donner des soins à beaucoup de blessés dont quatre officiers). Le 5^e bataillon qui a subi tout l'assaut a montré dans la défense autant de tenacité et de sang-froid qu'il avait déployé de mordant dans l'attaque.

Le combat du 11 mai terminé par l'échec de la contre-

attaque ennemie du 12, a été la suite logique des combats des 23 et 30 avril, 1 et 2 mai, et la résultante des efforts de toute nature fournis par le régiment depuis son entrée dans le secteur où il a eu deux officiers tués, le lieutenant CLÉMENT et le sous-lieutenant CABARROU, six officiers blessés, cinquante et un sous-officiers et soldats tués et deux cent quarante-deux blessés. Le régiment d'infanterie qui, dans un terrain marécageux, couvert de bois touffus et empoisonné de gaz a, par ses seuls moyens, infligé à un ennemi averti un échec si considérable, est un beau régiment sous les ordres d'un habile homme et qui sait commander.

Non content de leur avoir adressé des félicitations écrites, le général DE POUYDRAGUIN, commandant le 18^e corps, vient en personne exprimer au colonel et au régiment sa pleine satisfaction. Les trophées lui sont présentés à Cuvilly, dans une cour de ferme. C'est là qu'ont été réunis les sous-officiers et soldats qui se sont le plus distingués. Le général épingle de sa main la médaille militaire sur les capotes boueuses de l'aspirant CARDAIRE, du sergent HORGUES, du sergent MARSOL, du caporal LOUSTEAU et du soldat THORELLE. En outre, le général cite à l'ordre du C. A., la 19^e compagnie du 288^e R. I. : « Sous les ordres du capitaine LABAUTE, des sous-lieutenants BONNEMASON, HENRY et LOMBARD et de l'adjudant BIDET, à la sonnerie de « la charge », sous un feu extrêmement violent de mitrailleuses, de grenades, a foncé sur l'ennemi, l'a culbuté et a ramené des prisonniers ». Cette citation particulière de la 19^e souligne son excellence, mais elle n'empêche pas celle du 5^e bataillon tout entier. Le général commandant le C. A. cite à l'ordre du C. A., le 5^e bataillon du 288^e : « Sous les ordres du commandant DE PICHON-LONGUEVILLE, s'est emparé brillamment d'une position ennemie vigoureusement défendue, a fait prisonniers un officier, six sous-officiers, qua-

rante-deux hommes, pris six mitrailleuses, et résisté à toutes les contre-attaques. Déjà cité à l'ordre de l'armée ».

Pour compenser les échecs successifs que nous venons de leur infliger, les Boches ont recours aux gaz. Nous n'avons pas relaté tous les détails de nos misères dans un secteur à traquenards, marécageux, humide, où il était presque partout impossible de creuser, où défenses et abris devaient être en général établis en superstructure; nous signalons seulement ces conditions pénibles. Mais on conçoit quel milieu favorable, bois et lieux humides offraient aux ravages de l'ypérite. Depuis avril et surtout mai, nos ennemis avaient fait un usage des obus à gaz de plus en plus étendu. Chaque jour, des groupes de gazés devaient être conduits à l'arrière. Le 15 mai, le régiment subit une atteinte extrêmement grave. Depuis l'épreuve instructive du Chemin des Dames, il y avait eu d'incontestables progrès dans la discipline de défense contre les gaz; nos hommes appréciaient le masque A. R. S.; ils l'utilisaient à toute menace, ils le gardaient, mais ils n'avaient pas encore compris la persistance du danger dans certains milieux, ils ne comprenaient pas qu'il était nécessaire parfois de garder le masque fort longtemps, jusqu'à vingt-quatre, à quarante-huit heures consécutives.

Beaucoup d'hommes et d'officiers paieront de leur vie ou d'une durable déchéance physique, leur incompréhension ou leur insouciance d'alors. Le 15 mai, dans les bois, ils ôtèrent leur masque précisément à l'heure où un chaud soleil venait chauffer les mares et les feuillages du sous-bois, volatilissant en fines gouttelettes le poison déposé; peu de temps après les ravages étaient consommés. On vit alors les poilus, déjà aveuglés, la gorge en feu, fiévreux et fous de douleur, se retirer en bandes pitoyables vers l'ambulance. Le cortège dura tout le jour

et même le lendemain, les effets étant plus ou moins rapides suivant le tempérament de chacun et la dose absorbée. Les évacuations pour cas graves dépassèrent la centaine; beaucoup plus nombreuses furent les indispositions moyennes. La C. M.-4, la C. M.-5, la 13^e, la 21^e compagnies étaient réduites à rien. Le 288^e, déjà éprouvé naguère par une épidémie grippale à fièvre intense, puis par ses pertes dans les combats et bombardements continus, avait du coup, perdu toute valeur en nombre et en qualité, et il était indispensable qu'il prit du repos et pût se reconstituer pour affronter les violentes luttes qui s'annonçaient.

Le régiment est relevé par le 283^e dans la nuit du 19 au 20 et gagne Lataule, Belloy. Mais le lendemain toute la division remet le secteur à la 58^e; par Méry, Courcelles, nous gagnons les bourgs de Montgerain et Saint-Martin-au-Bois. Les poilus, après deux mois durs et les témoignages de satisfaction, escomptaient un repos « pépère »; ils sont déçus! Afin de couper court à toutes les illusions, une circulaire du général PÉTAÏN fait connaître aux troupes que l'heure est passée du confortable et aussi des permissions régulières. — « Pour l'instant, il s'agit de livrer bataille avec la totalité de nos ressources à un adversaire qui veut nous arracher la victoire! »

« Ne plus attendre, mais gagner la bataille. La guerre de mouvement! » Voilà des expressions d'une clarté parfaite qui nous indiquent que les Américains sont en place, les armées françaises prêtes à attaquer.... Von Hutier sera-t-il plus rapide que Foch? Foch va-t-il devancer von Hutier?.. Le printemps est doux comme un printemps d'autrefois.... Et nous, nous sommes calmes, étrangement calmes!... Entendez-vous ces soldats qui s'en vont en chantant sur la route, dans la joie du soleil: « Quand Madelon vient nous servir à boire!... » Ah! jeunesse! jeunesse éternelle du peuple de France,

les lauriers sont pour toi. Encore un peu de temps et tu les cueilleras.

La surprise du Chemin des Dames.

EN DÉFENSIVE A LA CHARNIÈRE GAUCHE SUR L'OISE ET L' AISNE. — DEVANT COMPIÈGNE. — BATAILLES DU MATZ.

« L'ennemi a bousculé nos lignes du Chemin des Dames. A marches forcées, il se précipite vers le sud! » Cette nouvelle énorme circule dans la matinée du 27 mai 1918. D'abord nous nous en amusons. Mais l'incroyable n'est hélas! que la vérité! La confirmation officielle de ce coup désastreux plonge chacun de nous dans la consternation. Le 27, entre Vauxaillon et Reims, à 3 h. 40 du matin, après la préparation d'une artillerie quadruple de la nôtre et un ypéritage qui a non seulement paralysé les muscles mais corrodé les armes, trente-trois divisions d'élite, la garde, les chasseurs bavarois, se sont jetés sur onze de nos divisions les plus réduites en nombre et fatiguées; au Chemin des Dames, les trois divisions du corps DE MAUD'HUY ont reçu le choc de vingt et une divisions allemandes; nombre de nos unités d'infanterie et d'artillerie ont été encerclées et prisonnières après une résistance inutile. La route était libre.... Le Boche s'y est précipité, il avance, il court: huit heures, Chemin des Dames; midi, l'Aisne franchie, Braisne, Bazoche et Fismes dépassés le soir, toutes les avant-gardes engagées sur le plateau méridional entre Vesle et Crise.... Quelle stupeur chez les combattants! Il faut entendre les commentaires. Incurie, lâcheté, trahison...., tous les gros mots y passent. L'irruption, par surprise, à travers des lignes organisées et des troupes d'arrière, aucun poilu ne peut « encaisser » une aventure aussi folle! Le

commandement a beau inviter au calme et affirmer que les mesures sont prises pour parer au péril, l'émoi et la colère de tous se montent d'heure en heure. Il ne s'agit pas d'un déplacement du front ou d'une coulée étroite, mais d'une ample hernie qui, dès le 28, s'étend de Soissons à Reims. Encore les ennemis cherchent-ils déjà à enlever Soissons avec le dessein évident de saisir Compiègne et Villers-Cotterets, pour s'écouler entre les deux grandes forêts vers Crépy-en-Valois et Nanteuil, droit sur Paris. Le 29, Soissons est tombé, la Crise et l'Ourcq sont dépassées. Le 30, les Boches touchent à la Marne, de Dormans aux approches de Château-Thierry. — « Ça va mal ! » grognent les soldats.

Rien n'est déprimant comme de recueillir, dans l'inertie, les annonces successives des phases d'un cataclysme. Par bonheur, le régiment tout réduit qu'il soit, est envoyé là où ça barde. La mise en route, la perspective du coup de chien, rien de tel pour dissiper les imaginations outrancières.

Nous partons à l'aube du 30. Nous courons vers le sud-est, les uns par Marquéglise, Vandélicourt et Marest, les autres par Gournay et Antheuil : nous longeons le Matz sans nous douter que la bien paisible vallée sera, demain, le champ clos de nos luttes et la riante rivière, la limite de deux armées. Les villages sont pleins de leurs habitants qui nous regardent passer. Par le doux soir doré, nous parcourons les sites charmeurs ; à la Croix-Ricard, nous débouchons sur la vallée de l'Oise ; plus loin, Longueil et Janville reflètent dans le fleuve tout un décor de façades blanches frappées par une fine lumière de lune ; ces demeures vides s'offrent à nous ; nous y trouvons des lits, la douceur des lits qu'avec tout le mobilier les habitants ont abandonnés. A l'aube, nous filons par le chemin de halage ; la gaieté du paysage nous enivre ; les gars sont rieurs et bavards ; il semblerait qu'il n'y va

que d'une promenade éblouissante : la splendeur de cette terre est si remplie de séductions que nous semblons en oublier les malheurs d'hier et les mêlées de demain. Il fait chaud, c'est l'été, tout chante ; les âmes sont allègres, vibrantes et braves. Vainqueurs, les Boches ? « Faudrait voir !... » Nous sautons l'Oise à Choisy-au-Bac et voici l'Aisne, voici Francport dont les villas s'alignent entre la lisière de la forêt de Laigue et les rives aux eaux claires ; le château de Laigue se prélassa parmi les pelouses et les futaies royales. Nous atteignons Rethondes dont la plupart des habitants fuient sous le canon et les bombes.

L'organisme militaire qui a mission de défendre les deux vallées de l'Oise et de l'Aisne, ces chemins d'une importance inestimable, a pris le nom de groupement de l'Oise (III^e armée) sous les ordres du général DE POUY-DRAGUIN ; il comprend les 38^e, 45^e, 17^e divisions. Son front va de Noyon-Sempigny jusqu'à Fontenoy-Carlepont ; les positions de Tracy-le-Val, Nampcel, Moulin-sous-Touvent, Vingré, le plateau de Quennevières et le plateau de Nouvron, tout pleins des souvenirs de 1914 à 1917, toujours défendus jusqu'à la mort, sont garnis des troupes indispensables et d'une bonne artillerie qui résistent aux assauts ou aux tentatives d'infiltrations des ennemis. La 67^e division est disposée en seconde ligne, le 369^e de Saint-Crépin à Malvoisine, le 283^e de Berneuil à la Faloise, l'artillerie à la cote 140. Le 288^e se tient à Rethondes aux ordres du général DE POUY-DRAGUIN et prêt à intervenir.

Nous voilà donc postés là, en un point vital, sur les lisières de la forêt de Laigue, en arrière du plateau de Quennevières et intimement liés à la résistance déjà établie contre la poussée générale des forces allemandes depuis Noyon jusqu'à Château-Thierry et Dormans. Notre mission est facile pour le moment, de simple expectative, tant que les régiments devant nous, le 10^e, le 56^e, pour-

ront tenir au Tiolet, à la ferme de Quennevières, à la ferme Ecafaud où ils sont aux prises avec des attaques violentes; mais si les camarades cédaient, le sacrifice entier serait exigé de nous, nous en sommes avertis : « En cas de progression ennemie, tenir coûte que coûte, sans reculer d'une semelle ».

Le général commandant en chef adresse aux armées la proclamation suivante : « Soldats, l'ennemi frappe un nouveau coup. Supérieur en nombre pendant ces trois jours, il a pu bousculer nos premières lignes, mais nos réserves accourent. Vous allez briser son élan et riposter. Debout, les héros de la Marne ! Pour vos foyers, pour la France, en avant ! » L'armée répond avec un enthousiasme admirable à l'appel de son chef. Après la stupeur et l'anxiété que l'attaque et l'avancée subites vers la Marne et Paris ont produites dans les âmes, chacun s'est ressaisi et va au combat avec une énergie renouvelée. Tous les soldats de France ont foi dans leur propre vaillance et dans les destinées de la patrie. On dirait que tous, dès cet instant, ont compris que la nouvelle invasion qui avait semblé d'abord devoir consommer la victoire allemande, prépare au contraire sa défaite et que déjà est fixé, dans l'esprit de Foch, la décisive bataille et le suprême destin.

Le moral des hommes du 288^e R. I. est ferme, élevé, comme toujours. Le régiment réduit en nombre est animé d'un esprit supérieur, prêt à combattre où et comme on voudra, s'il le faut un contre dix, sous les ordres d'un colonel dont il sent les idées claires et la volonté inébranlable.

Les ordres, les explications du commandement font de mieux en mieux saisir l'importance des positions entre Aisne et Oise, en relations étroites avec les mouvements ennemis poussés à notre droite jusqu'à la Marne. Le 31, l'avance allemande entre Château-Thierry et la forêt de

Villers-Cotterets a été encore accentuée; le 1^{er} juin, le communiqué nous annonce la prise de Château-Thierry et les efforts inouïs des Boches contre Longpont et Corcy, c'est-à-dire les lisières de la forêt de Villers-Cotterets. Mais refoulé du Chemin des Dames, DE MAUD'HUY s'est établi à ces lisières dont il a compris toute la valeur stratégique et s'y cramponnait, tandis qu'accouru en hâte, MAISTRE s'organisait pour rendre immuable cette résistance de notre aile : car il s'agit moins d'arrêter l'ennemi au centre que de le retenir sur les ailes; l'Allemand accroché ici à sa droite, par la défense des lisières de la forêt, et à sa gauche par celle que GOURAUD et MICHELER soutenait devant Reims même, l'Allemand est engagé qu'à mi-corps, retenu par les hanches. Il suffit de résister à ses coups de reins. Nous avons, nous, le sentiment net, que notre action au nord de l'Aisne conditionne celle de nos vaillants camarades. à notre droite. Si nous étions débordés, leur obstination risquerait fort d'être prise largement à revers et annulée.

C'est bien dans ce but, au surplus, que le 1^{er} juin, les Boches que commande le Mangin allemand von HUTIER attaquent entre Moulin-sous-Touvent et Autrèches afin de se frayer un passage par Attichy, Vic-sur-Aisne et Pierrefonds, vers le Valois. Mais il échouent. DE POUYDRAGUIN tient solidement à l'ouest comme GOURAUD et MICHELER à l'est.

Le 2 juin, mêmes coups de bélier le long de l'Aisne. L'ennemi a vigoureusement agi, dès le matin et a pu parvenir aux avancées de Vic-sur-Aisne; il a renouvelé ses tentatives pendant toute la journée mais sans autre succès. Une attaque effectuée l'après-midi contre la ferme des Loges a été repoussée également. L'activité est prodigieuse chez nous; chez les Boches, on la sent pleine de rage! Leurs avions de bombardement, nombreux, sur-

volent les positions, les villages, les nœuds de route, le cours de l'Aisne, et laissent choir de nombreuses bombes. Un avion Rumpler est descendu par un des nôtres, il tombe près de nous, l'observateur blessé, le pilote prisonnier. La nuit, nous assistons à des spectacles étranges; l'ennemi fait un large emploi d'artifices éclairants à grande puissance dont les feux rouges, prolongés et rejaillissants donnent l'impression de vastes incendies. L'armée signale une auto suspecte conduite par un soldat français et un lieutenant aviateur, deux Boches atterrés dans nos lignes, soupçonne-t-on.... Le 12^e hussards assure la liaison et la surveillance sur tout notre front. Malgré la fièvre de travail et la fièvre d'anxiété de ces moments intenses, il règne partout autour de nous, en nous, dans les choses et dans les êtres, une vitalité extraordinaire et nous ne pouvons pas être insensibles à la grâce délicieuse de ces lieux où le sort nous amena, parmi les paysages les plus beaux et qui contrastent étrangement avec les violences de la guerre. Nous sommes là, en garde, en bordure de bataille, anxieux des péripéties d'une lutte immense des armées, sur le point de nous précipiter à chaque minute dans cette fournaise, et, cependant, grisés de la joie immédiate des frondaisons des bois, des jardins, des prairies, du fleuve, du paroxysme des couleurs et du soleil, tandis qu'une espérance nationale invincible remplit nos âmes. C'est, sans doute, affecté lui aussi par cet impressionnisme complexe que le général Bousquier trouve très chic d'ordonner une rapide cérémonie, au cours de laquelle il décore, de la croix de guerre, le fanion du 5^e bataillon deux fois cité à l'ordre de l'Armée, et aussi de nombreux soldats, sous-officiers et officiers. Le drapeau était déployé; la musique envoyait aux Boches, si voisins, l'alerte défi de notre *Marseillaise*.

Le 4 juin, un dispositif nouveau porte le 288^e sur la

rive gauche de l'Aisne. La pression continue et rude des Allemands sur Attichy, Vic-sur-Aine, rend nécessaire un surcroît de précautions de ce côté. Le 369^e et le 283^e, affectés comme nous à la X^e armée, 30^e corps, restent sur la rive droite, mais le 288^e passe sur la rive gauche, plus en avant. Des mesures préparatoires de destruction des ponts d'Attichy, Jaulzy, Berneuil et Rethondes sont prescrites par le général commandant le 30^e corps, qui en ordonnera l'exécution lui-même, le cas échéant. Redoute-t-on un choc nouveau?

Dans la nuit du 4 au 5, le régiment traverse l'Aisne à Rethondes et se porte sur ses emplacements. Au jour, notre première ligne est en faction à l'est du pont d'Attichy jusqu'à la ferme Montauban. Le P. C. du colonel est à Pont-Chevalier. Nous occupons une partie de Cuise-Lamothe. Les travaux de fortification sont entrepris et vivement poussés sur le plateau de Croutoy. En cas de passage de l'Aisne par l'ennemi, ce plateau constituerait une position de la plus haute importance sur l'Aisne d'une part, et, d'autre part, sur la route vers Pierrefonds et le Valois.

Mais à peine avons-nous creusé nos terrassements, disposé nos postes de mitrailleuses, que nous sommes alertés. Une vive action vient de s'engager sur la rive droite de l'Oise. Les Allemands attaquent sur trente kilomètres; maintenus ici, entre Fontenoy et Noyon, par une barrière infranchissable de canons et de mâles poitrines, ils ont déplacé à gauche leur choc, ils reprennent la poussée de mars. La prise de Compiègne leur livrerait l'Oise, et leur avance de ce côté constituerait, avec l'avance sur Château-Thierry, une terrible tenaille.

La bataille est allumée sur la ligne Écouvillon, Élin-court, Vandélicourt, Marquégglise, Saint-Maur, Méry. La 67^e D. I. doit s'établir sans retard, en dispositif articulé, au nord de Compiègne. Sa mission est de tenir la tête de

pont de Compiègne jalonnée par Longueil-Annel, ferme de Bertinval, Giraumont, Braisnes, Baugy.

A 15 h. 15, le régiment se met en route par la forêt. Nous passons devant la gare de Rethondes, paisible parmi les futaies et tout encombrée de ravitaillement; nous ne nous doutons guère qu'un beau matin bien proche les plénipotentiaires allemands viendront recevoir là les conditions de Foch vainqueur... La forêt est splendide, toute fraîche sous le soleil. Des avions la survolent, amis et ennemis, qui échangent des mitraillades presque ininterrompues; quelques obus cherchent la route sans nous atteindre. Sur la route, il y a des fugitifs de Rethondes, Francport, Longueil : une nonagénaire, juchée sur une voiture à âne, nous regarde avec des yeux vides; une femme pousse ses deux petits sur une brouette, elle pleure... Vers 6 heures, nous traversons Compiègne d'où s'enfuient précipitamment les rares habitants qui restaient encore dans les caves; à peine en apercevons-nous une vingtaine. Les obus arrosent la ville. Des murs écroulés encomrent parfois les rues où résonne notre marche; cette solitude absolue de toute une cité est d'un tragique indescriptible. Devant la façade hautaine du Palais, l'ombre de Napoléon semble nous passer en revue comme autrefois ses « grognards » en tant d'heures critiques; sur la grand'place, Jeanne d'Arc proclame la pérennité de la foi française et nous exalte de son geste incomparable. Des siècles d'une nationalité puissante montent de la ville à l'abandon... Nous traversons l'Oise sur le pont de bois rétabli depuis 1914 et gagnons les sorties ouest encombrées. Il y a là un mêli-mêlo de trains régimentaires, d'ambulances, de cavaliers, d'unités d'infanterie. Nous gagnons, à travers champs, le plateau qui domine Marigny-lès-Compiègne et où la route 35 file droit vers Montdidier, Amiens. Le soir tombe dans une gloire vermeille; le royal et

impérial Compiègne, le fleuve qui miroite et s'épand au loin, la forêt aux ondulations immenses, les collines déjà ombrées de bleu ou frappées des dernières lumières, offrent un spectacle d'une majesté souriante et souveraine... O terre de beauté, mère de notre histoire et de notre orgueil, repose-toi sur nous. Nos poitrines sont tes remparts, ta force est dans nos cœurs..., Les lourds Germains ne te souilleront plus.

Tandis que nous progressons vers nos emplacements, les aviateurs ennemis tentent d'audacieuses incursions; ils piquent de haut, puis rasent nos têtes avec un bruit de gros bourdons en colère. A côté de nous, des éléments du 283^e groupés dans un pli de terrain, reçoivent les bombes que leur lancent ces vilains oiseaux et c'est une hécatombe..... Le 288^e parvient sans encombre à la route 35. Il est 21 heures. Nous prenons position un peu plus bas, le long des rives sud de l'Aronde, de Monchy-Humières à Coudun. Le colonel installe son P. C. sur la route même, dans une cabane de cantonnier. Les hommes se creusent de rapides tranchées. Il y a, au milieu de nous, de place en place, des batteries de 75 qui tirent avec une régularité paisible. Le roulement de la bataille s'étend sur toute la zone du Nord-Nord-Ouest.

Quelques renseignements sont transmis. L'ennemi continue à avancer. Il a enlevé un vaste demi-cercle dont le Matz forme maintenant la ligne arrière, et l'Aronde la ligne avancée. Nous allons sans doute entrer dans la danse, cette nuit même, car des avant-gardes auraient déjà pénétré à Braisne qui est là immédiatement à gauche de notre 4^e bataillon. Le Boche avancerait aussi sur Monchy-Humières; le chef de la patrouille des hussards qui nous apporte ces indications a pu cependant se porter jusqu'à la sortie nord du village; elle était encore libre, mais très bombardée.

Devant nous se trouvent le 203^e et le 319^e, qui défen-

dirent Vignemont toute la matinée et ne se replièrent qu'à 13 h. 30 vers Villers-sur-Conduin et Braisne. Il y aurait aussi des éléments du 55^e et du 173^e. Quand les camarades, las de leur résistance, nous passeront la main, nous tâcherons de les égaler en courage. Les pauvres vieux ne sont pas à la noce.

Contrairement à notre attente, la nuit s'écoule pour nous sans travail. Nos gars ont tapissé le fond de leurs trous avec du blé vert; s'ils n'y somnoient que d'un œil, du moins s'y reposent-ils dans le dernier confort. Derrière eux, au bord de la route, autour de la cabane du cantonnier, des officiers, des plantons, à portée du colonel, se sont enroulés dans leurs manteaux et allongés sur les talus ou sur les bas-côtés; la nuit est parée d'une pure lucidité lunaire et toute remplie d'étoiles; les arbres de la grand'route bercent de leur mélodie infinie les assoupissements de tous ces corps étendus: on dirait d'une de ces vastes toiles où un Détaillé a synthétisé le repos dramatique des guerriers et l'âme de leurs rêves.

A 6 h. 40, ordres du général. Sous la pression de l'ennemi, la division MONROE s'est repliée davantage; elle tient les lisières nord de Gournay et celles du parc et du village de Monchy-Humières. Le 288^e doit assurer sa liaison avec la division TARGE à Baugy; il doit interdire à l'ennemi le passage de l'Aronde entre Baugy, Braisne et le carrefour nord-ouest de Conduin où aboutit la droite du 283^e qui tient l'éperon de la ferme de Bertinval. Si une fraction ennemie réussissait à passer l'Aronde, elle devrait être rejetée aussitôt par une contre-attaque. La fonction du 288^e est ainsi devenue très sensible; il représente la suprême résistance de Compiègne; les deux tiers de l'artillerie divisionnaire sont mis à sa disposition; le troisième groupe lui-même est placé de manière à pouvoir, le cas échéant, battre avec les deux autres le front du régiment.

A 13 heures, le colonel VIGNIER est informé que des rassemblements ennemis se groupent vers Marest-sur-Matz. Au dire de prisonniers capturés par le 13^e C. A., l'ennemi apprête un gros effort sur Compiègne. Le général commandant la 67^e D. I. donne l'ordre de rassembler des munitions, de se bien agripper au sol et de s'opposer à tout prix à l'avance boche.

Cet ordre est annulé presque aussitôt. A 15 h. 20, il est prescrit que le 288^e en entier se portera au nord de l'Aronde et se placera face au nord, la tête à la parallèle tracée entre la sortie nord de Villers-sur-Conduin et la voie ferrée. Le mouvement doit commencer à 18 heures.

Des convois d'artillerie se succèdent sur la route 35. Des auto-canon, des auto-mitrailleuses et des tanks viennent se poster, et soigneusement défilés et camouflés, surveillent le cours de l'Aronde..... Beaucoup de permissionnaires rentrent à la recherche de leurs régiments qu'ils ne retrouvent pas. L'agitation est grande partout.

A 16 h. 55, une forte contre-attaque est lancée par les divisions à notre gauche à 8 kilomètres au nord de Gournay. Elle réalise bientôt une sérieuse avance dont les divisions du front de Compiègne devront profiter pour gagner elles aussi. En conséquence, la 126^e D. I. va entrer en action ainsi que le 288^e R. I. « L'attaque sera menée par le 288^e. Les trois régiments de la 126^e, à la faveur de la violente poussée effectuée par le régiment d'assaut, se porteront hardiment sur le Matz ».

A 18 heures, nous traversons l'Aronde. Des avions ennemis se sont aperçus de notre progression, ils surveillent nos mouvements, plusieurs descendent fort bas et nous canardent; nos coups de fusil ne portent point. Mais nous avons le plaisir de voir de ces agresseurs tomber en flammes, quelques instants après, deux dans la direction de Compiègne, un autre aux abords de Villers; celui-ci brûle à notre passage, le pilote carbo-

nisé, l'observateur hideusement vivant. Le colonel VIGNIER rassemble ses chefs de bataillon dans une des constructions de la gare. Les obus pleuvent autour. Les unités avancent dans l'ordre, le 6^e bataillon à la hauteur de la voie ferrée, les 4^e et 5^e en avant, à hauteur de Villers.

A 20 h. 40, les dernières dispositions sont arrêtées et les instructions détaillées transmises. — « Il s'agit, dit le colonel VIGNIER, de marcher vite et de ne pas s'embarasser de futilités. Le colonel sait que tout le monde ira de tout cœur dans la mêlée. A notre gauche, une armée refoule le Boche. Axe de marche, pour nous. Villers, Vandélicourt; le bataillon TOURNADE de direction; à la sortie du bois, oblique à droite, descente de la croupe entre Vandélicourt et Chevincourt occupés par l'ennemi et que notre artillerie écrasera; on contournera Vandélicourt et on prendra comme direction Mareuil-Lamothe ».

A 21 heures, chaque section est en place. Après ces jours d'attente, en des postes d'honneur qui eussent exigé le sacrifice total mais où le flot ennemi n'atteignit pas, soldats et officiers, fiers du rôle qui leur est confié maintenant, sont prêts à foncer.

A 21 h. 30, un contre-ordre éteint ce viril enthousiasme. Le colonel ramène son régiment sur les emplacements de la rive sud de l'Aronde. Des roulements se répercutent au loin, mais, en face de nous, le calme règne. Tandis que les avant-postes veillent près la rivière, nous nous étendons sur la terre encore chaude du soleil du jour; la nuit elle-même est tiède et limpide. La fièvre dont nous brûlent, depuis dix jours, les alternatives du grand drame qui se joue là, l'émotion toujours inévitable qu'a suscitée en nous l'imminence de notre assaut, la déception de n'avoir pu, à l'instant suprême, exécuter le beau rôle dévolu ce soir à notre régiment, tout cela nous a mis dans un état d'énervement et de profonde agitation spirituelle. Le

sommeil, sur une herbe accueillante comme un lit, nous calme et nous repose. Demain ou après, les combats ne nous manqueront pas; nous avons le temps de mourir. Les grillons fifrent à toutes les mottes. Nous dormons.

Mais à 2 heures, ordre de couvrir Villers d'ouest en est, avec à droite deux bataillons du 283^e et un du 369^e, jusqu'à la cote 83. A 4 heures, le 288^e reprend le chemin parcouru il y a quelques moments. A 6 heures, nous occupons la ligne fixée. Devant nous, du Zoët à Veaugenlieu, le 6^e R. I. à gauche, le 12^e à droite jusqu'à hauteur du chemin allant au château de Rimberlieu. Pour répondre à certaines craintes de prise à revers, le commandant de notre 4^e bataillon surveillera minutieusement la région Braisne-Antheuil.

L'animation la plus pittoresque règne dans Villers-sur-Conduin : caissons de munitions d'infanterie et corvées de toutes sortes vont et viennent dans la longue rue unique du village. Les marmites boches radinent par rafales. Deux obus de très gros calibre creusent des cratères près de la maisonnette où le colonel a établi son P. C. Par trois fois, des avions boches parcourent la rue, en rasant les toits et en mitraillant les poilus qui l'encombrent. Les hommes sont atteints en assez grand nombre, des chevaux abattus ou emballés, des fourgons renversés; le poste de secours, à l'entrée sud-ouest du village, reçoit les blessés qui s'y traînent ou qu'on porte. Tableau de guerre réduit et coloré, qui nous rappelle les images de 70, tels qu'un de Neuville nous les transmet.

A midi, l'I. D. 67 nous fait savoir que les Boches s'infiltrèrent de la Croix-Ricard vers le petit bois en direction de Giraumont. L'artillerie de la 72^e D. I. arrose ce bois. Un peu plus tard, nous sommes avertis que la division entière doit se tenir prête à attaquer, car, au Nord, les Boches se sont faulés par endroits et, au surplus, foncent à grands coups aux différents couloirs. S'ils

réussissaient, nous lancerions une contre-attaque des plus vives, afin de briser ces avances et d'encercler les unités allemandes les plus engagées.

Des bruits pessimistes avaient devancé ces notes officielles. Les blessés nombreux qui s'écoulent, par la rue de Villers, racontent que le 6^e et le 12^e cèdent. Les Boches, à cette minute, seraient à 300 mètres du village. Le colonel oppose un robuste scepticisme aux racontars de gens affolés. Cependant un commandant de corps reflue lui aussi, et affligé d'une dépression fâcheuse, affirme que le Boche est sur notre dos. Le colonel VIGNIER envoie alors aux bataillons la note suivante : « Préparez-vous à défendre de toute votre énergie le village attaqué à fond. On me signale l'arrivée des Boches. Des bruits extraordinaires circulent ». L'observateur peut saisir sur le vif ce qu'est la contagion du désarroi, fluide subtil et redoutable..... Toutes précautions sont prises....., Mais le capitaine MOREAU, commandant le 5^e bataillon, le commandant ROMAND le 6^e, font connaître que nulle part la ligne du 6^e et du 12^e n'a bougé; ils attribuent l'émoi de quelques hommes timorés à l'explosion d'un dépôt de munitions. A notre gauche, plusieurs groupes, il est vrai, ont pu passer la route venant de Vandélicourt mais se butant à nous, ils ont été accueillis le mieux du monde; les amis du 4^e bataillon leur ont fait rebrousser chemin, toutefois, sans avoir cueilli une douzaine de prisonniers et une mitrailleuse. Les soldats capturés appartiennent à la garde prussienne.

Sur la fin du jour, l'agressivité des Boches se calme; les artilleries elles-mêmes semblent prises de lassitude. Il fait très chaud. Les poilus en profitent pour casser la croûte et s'envoyer un bon coup de pinard, tels des moissonneurs, le travail du jour accompli. Pourquoi faut-il que le village souriant au sommet de la colline, l'église claire, le cimetière où les morts ont été dérangés par les

77, pourquoi faut-il que la grâce du presbytère, des cours de ferme, des jardins épanouis dans le splendide baiser du soleil déclinant soient livrés au vandalisme des batailles? L'abbé DESRAMOND, notre aumônier à la haute prestance et à l'âme évangélique, passe dans la grand'rue, se hâtant vers les moribonds, vers les blessés, et sa présence semble évoquer la paix merveilleuse des jours d'autrefois, la paix divine promise aux hommes justes.

Dans la soirée du 12, la 67^e D. I. relèvera la 53^e de Rimberlieu à Mélicocq pour attaquer avant la pointe du jour. Le 288^e, à la faveur de la nuit, contournera la pente sud de Villers-sur-Coudun et viendra se poster, sa gauche au parc de Rimberlieu, sa droite à la Croix-Ricard incluse. L'ordre du général commandant le corps d'armée ajoute : « Après les attaques que la 123^e D. I. a eu à soutenir dans la journée du 12, et en prévision de leur recrudescence, il est bon que chacun sache, à la 67^e D. I., quel gros effort sera demandé à cette division ».

Les bataillons effectuent leur glissement à l'est avec une parfaite exactitude. A 3 h. 15, le régiment est sur ses positions : bataillon ROMAND, à gauche du chemin Giraumont-Chevincourt, la tête à hauteur de la cote 83; le bataillon DE PICHON-LONGUEVILLE à droite. A notre droite, le 283^e; à notre gauche, le 12^e R. I. Objectif à atteindre : la route Rimberlieu à Croix-Ricard, ce hameau inclus. L'ennemi doit être rejeté au nord de cette ligne.

A 3 h. 30, heure fixée pour l'attaque, l'artillerie divisionnaire, celle de la 53^e D. I., celle de la 72^e, et d'autres éléments du 2^e C. A., déclenchent un barrage fixe de dix minutes sur la Croix-Ricard, Mélicocq et la vallée jusqu'au Matz. Le colonel, dont le P. C. est à la ferme de Bertinval, s'est rendu à la cote 79 où il donne ses dernières instructions aux chefs de bataillons réunis. L'aube commence à peine à poindre; les blés et les bois se confondent encore dans la pénombre brumeuse. Le 6^e et le

5^e bataillons s'ébranlent avec deux compagnies en première ligne et une en soutien, deux vagues par compagnie; le 4^e bataillon vient en soutien. La marche méthodique des diverses unités donne une belle impression de sang-froid, de volonté et de force; les braves soldats de France vont à la bataille avec la même ordonnance calme qu'à la manœuvre. L'ennemi, surpris par la rapidité de l'attaque, ne réussit que tardivement à déclencher son barrage d'artillerie. Plusieurs nids de mitrailleuses, au sud de la Croix-Ricard, imposent au 5^e bataillon une hésitation, mais ce n'est qu'un temps et fort court. Le 6^e bataillon progresse malgré de non moins redoutables obstacles. L'ennemi tient très fortement le chemin Remberlieu-Croix-Ricard; le nombre des mitrailleuses lourdes et légères en action est incroyable; c'est un tac-tac continu, infernal. La 22^e et la 23^e compagnies vont d'un élan que rien n'arrête. Bien des hommes tombent, qu'importe, les autres s'évertuent. En tête de sa compagnie, le lieutenant DELAMPLE encourage et prêche d'exemple; il emporte tout avec lui. Les Boches ont eu à peine le temps de tirer quelques bandes que les assaillants sont sur eux, les bousculant et les pourchassant, tuant, capturant et dépassant l'objectif. DELAMPLE sait qu'il pourrait s'arrêter en chemin, sa mission accomplie, mais il sent qu'il est possible de pousser plus avant et il excite ses hommes qui n'en ont guère besoin, et il progresse encore, « faisant preuve ainsi, dira le général HUMBERT dans la citation, non seulement d'un brillant courage, mais encore d'un grand sens tactique ». Les Boches ne se soucient pas de soutenir la lutte à l'arme blanche, ils déguerpissent la baïonnette aux fesses, ils se précipitent les uns vers le boqueteau à 800 mètres au N.-O. de la Croix-Ricard, les autres vers Chevincourt.

Au moment où le 6^e bataillon franchissait la première ligne française, une compagnie du régiment de gauche,

12^e R. I., qui n'avait pas à bouger, enflammée par la magnifique allure des nôtres, se précipitait à l'assaut et rivalisait de vaillance. L'élan général, de ce côté, dépassait de 1 kilomètre l'objectif jusqu'à la côte 47; nos camarades du 12^e s'emparaient de la ferme de Vaugenlieu faisant une douzaine de prisonniers; ils avaient déjà cueilli, dans le boqueteau, vingt Allemands que notre avance y avait chassés. Le 5^e bataillon, après son arrêt, avait atteint la Croix-Ricard à 4 h. 20. A 4 h. 25, il lui était demandé de coopérer à la prise de Mélicocq, devant lequel le 283^e R. I. se trouvait bloqué. L'artillerie ennemie défendait le village par un tir de barrage extrêmement violent; sans s'émouvoir de si peu, le capitaine MOREAU, en un mouvement rapide autant qu'audacieux, lançait ses gens à revers sur la partie ouest de Mélicocq, passait la zone de marmitage sans trop de pertes et, après un rude effort pour parvenir à déloger les Boches postés dans les premières maisons, s'emparait de celles-ci, et plus aisément ensuite, d'une bonne moitié du village, le 283^e prenant le reste.

A 5 heures, nous avons reconquis tout le terrain perdu la veille en deçà du Matz; nous avons, en deux heures, refoulé l'ennemi au nord de la rivière qu'il ne devait plus dépasser. Des patrouilles avaient même exploré la rive opposée tout autour de Chevincourt. Nous n'avions pas fait merci aux ennemis qui résistaient; aussi nous ne comptons guère que deux douzaines de prisonniers, mais appartenant à quatre régiments différents: 51^e et 38^e R. I., 10^e grenadiers et 23^e bavarois. Les cadavres allemands, partout répandus, attestaient la dureté du combat. Nous avons pris un grand nombre de mitrailleuses. Nous comptons vingt des nôtres morts, dont le capitaine CAPDEVIELLE, tombé en brave, et plus de soixante grands blessés. La dime sanglante de tout succès est toujours trop cruelle; néanmoins il fallait

reconnaître que nous eussions pu perdre beaucoup plus de monde.

Lorsque cessa la bataille, le soleil était déjà haut. Nous pouvions, d'un coup d'œil, embrasser le terrain reconquis et en comprendre, à l'examen, toute l'importance. Nous nous trouvions dans une vallée large, une grande plaine aux douces ondulations couvertes de blés argentés qui se moiraient sous la brise comme la surface d'un lac d'où émergeaient, de loin en loin, des îlots d'arbres. Devant nous, au nord du Matz, nous avions les pentes incurvées d'Elincourt et de Bellenglise par où avaient dévalé les Boches venant de Lassigny; à droite de cette dépression s'érigeaient les flancs abruptes du promontoire rocheux de Chevincourt, dernier contrefort du puissant massif de Thiescourt; de là-haut, l'ennemi abrité dans les carrières comme dans une forteresse, pouvait à son aise nous observer et commandait la vallée. Derrière nous s'étalait assez largement le bois de Caumont, et au dernier plan, entre Giraumont et Annel, se dressait le mont Ganelon: hérissé de bois, dominant le défilé vers Compiègne, le Ganelon dont jadis Jules César fit un de ses centres de résistance, ferme la vallée de l'Oise à l'est, celle du Matz au nord et prend d'enfilade la vallée de l'Aronde à l'ouest; il est la clef de la ville sur la rive droite de l'Oise; maîtres de ce point, les Allemands eussent été vite maîtres de Compiègne. Le Boche avait annoncé qu'il s'en emparerait dès le 12 au soir; il s'était trompé. Nous avions brisé « la ruée sur Compiègne ». Le 288^e avait pris, ce matin, une éclatante revanche de sa déception de l'avant-veille.

Le général commandant le 2^e corps d'armée remercie les troupes placées sous son commandement, de l'effort considérable qu'elles ont fourni pour enrayer la marche d'un ennemi supérieur en nombre et disposant d'un matériel de mitrailleuses formidable. — « Si, dit-il, le

premier objectif du Boche était Compiègne, son objectif final était Paris. Grâce à votre bravoure, sa marche est arrêtée. Il ne faut pas lui permettre de frapper la France au cœur. Votre passé répond de l'avenir. Le Boche ne doit pas passer. Il ne passera pas ! »

Le général HUBERT confirme de sa haute autorité cette approbation. Dans son ordre du jour aux soldats de la III^e Armée, il constate que la bataille engagée par l'ennemi le 9 juin et terminée le 13, a abouti pour lui à un dur échec: « Il comptait nous écraser en un jour et être, le soir même, à Compiègne; les ordres trouvés sur les prisonniers le prouvent. Vous avez ruiné son dessein ! » Et il conclut: « L'ennemi a perdu la bataille. Il voulait aller à Paris. Une seconde fois, comme au mois de mars, vous lui avez fait claquer la porte au nez. Il n'ira pas ».

Nous allions monter la garde au Matz de ce 13 juin au 9 août; pendant ces deux mois, nous allions continuer à couvrir Compiègne et les débouchés de l'Oise. Le mot d'ordre, dès la matinée du 13, fut: « Défensive ! » L'organisation fut, sur-le-champ, tracée et entreprise en conséquence. Le secteur de la division s'étendait de Rimberlieu au confluent du Matz et de l'Oise, 288^e à gauche, 283^e au centre, 369^e à droite. Le plan d'ensemble comportait une ligne avancée au bord du Matz, une ligne de résistance à la lisière nord du bois de Caumont transformée en place forte. Entre les deux lignes, deux kilomètres, pour soustraire la seconde aux coups des minenwerfer. Le Ganelon, dont nous avons dit l'importance, ne devait être considéré cependant que comme parallèle de soutien de la position de résistance et réduit pour les troupes de réserve, utilisable seulement en cas de défaillance des troupes en ligne. Le 363^e R. I. de la 72^e D. I. fut chargé de l'aménagement et de la garnison du Ganelon, tandis que le 288^e devait s'employer à

l'établissement et à la défense des ouvrages avancés.

Dans un terrain facile et sans eau, nous pûmes creuser rapidement des tranchées solides et de longs boyaux d'accès et d'évacuation. Au bois de Caumont, d'autres travaux et des abris profonds furent aménagés en même temps. Partout de larges réseaux de barbelés assuraient la protection, cependant que des postes de mitrailleuses commandaient les accès, en particulier le pont de Chevincourt. Les chiens-courriers doubleraient les liaisons de ce vaste secteur.

Il fallut distraire, pendant quelques jours, des équipes pour la recherche et l'ensevelissement des cadavres partout répandus, et dont la chaleur intense de ces beaux jours avait hâté la décomposition; les blés hauts cachaient les corps tombés dans la bataille, mais une odeur fétide et les essais de mouches les décelaient de place en place.

On s'était préoccupé de réduire les moyens d'approche de l'ennemi; on avait détruit toutes les passerelles sur le Matz. On fit mieux: on utilisa la rivière pour notre défense en créant, non sans peine et péril, de larges blancs d'eau.

Il ne s'en suivait pas que nous dussions nous endormir dans une dangereuse quiétude. Le terrain accidenté et couvert qu'occupait l'ennemi était trop favorable aux rassemblements pour une attaque brusquée; le Boche possédait des vues dominantes sur notre zone tandis que notre aviation et nos observatoires éloignés ne pouvaient que difficilement surveiller les adversaires. Il fallait donc s'attacher à l'exploitation la plus complète des prisonniers et des renseignements. Les patrouilles furent quotidiennes et à plusieurs reprises des groupes souvent importants s'en furent, en d'audacieuses incursions, déterminer les points sensibles dans les lignes ennemies et jusque dans Chevincourt, arracher au collet des *feld-*

grauen les écussons des régiments. Les jeunes officiers comme BONNEMASON, HORLAVILLE, CHAUVIN, BOUGUENEC, se signalèrent par leur audace et leur habileté et reçurent les compliments du général. Quoique moins entreprenants, les Allemands ne laissaient pas que de nous tâter.

Dès les trois ou quatre premiers jours de notre occupation, Mélicocq, déjà à moitié détruit le 12, le fut totalement; Giraumont, presque intact jusque là, ne fut plus qu'un amas de décombres. La ferme de Bertinval, où le colonel avait installé son poste de commandement, fut, le 17 juin, terriblement sonnée; de 9 heures du matin à la fin de l'après-midi, par la magie des 105, 150 et 210, les vastes bâtiments furent éventrés, déchiquetés et presque nivelés. Le cinéma de l'armée en prit un film et la Revue illustrée *le Miroir* en orna un de ses numéros.

Notre artillerie achevait le même navrant travail sur les villages que l'ennemi occupait au nord du Matz: Marest, Chevincourt, Machemont, qui étalaient leur gaieté et leur richesse élégante sur les coteaux aux belles lignes, s'affaissaient sous nos obus multipliés. Douloureux spectacle que cette destruction des bourgs, des villages, des hameaux, des fermes de France, par les Français eux-mêmes; et quelle compassion à la pensée du désespoir de tant de populations évacuées et qui, au retour ne retrouveraient plus pierre sur pierre des foyers bâtis par les ancêtres, des berceaux où elles avaient grandi. Hélas! une loi supérieure commandait de ne pas tenir compte des intérêts privés, de ne poursuivre qu'un seul but, le salut de la patrie, *Salus Patriæ suprema lex esto!*

Constamment soumis au régime de l'ypérite, nous n'eûmes à en souffrir sérieusement qu'à quatre reprises, les 14 et 15 juin, le 14 juillet, le 5 août. La discipline des gaz était aussi bonne que possible, mais allez

donc éviter le mal dans un milieu boisé comme le Caumont! Nous y perdîmes presque deux cents hommes plus ou moins grièvement atteints alors que, par exemple, le 20, à Bertinval et Giraumont, six mille obus qui causèrent en quelques minutes la mort des chevaux de deux estafettes de la division, ne firent pas une seule victime parmi les hommes.

Nos rangs, éclaircis par intoxications et blessures, sans compter des morts inévitables, avaient de nouveau besoin d'être reconstitués. Nous reçûmes deux renforts.

Malgré les périls et toujours bien quelques privations et misères, la vie sembla douce durant cette période. La saison était si belle, la lumière était si pure dans des cadres si plaisants à voir, que nous nous considérions presque au repos en ce secteur où nulle attaque ne venait nous troubler, où les travaux avaient été rapidement parachevés et où les relèves de bataillons se succédaient avec une inaltérable régularité. Les gens de culture, qui constituaient la grande majorité d'entre nous, enrageaient de voir les immenses champs de blés, aux épis gonflés, attendre en vain les moissonneurs; ceux qui avaient semé n'étaient plus là pour récolter. Nos braves alors de se mettre à l'ouvrage et de quel cœur: sous les yeux de l'ennemi, parmi les éclatements d'obus, les voilà qui fauchent, javellent et mettent en gerbes. Malheureusement on ne peut écouler vers l'arrière qu'une faible partie des trésors de la plaine, car les moyens de transport font défaut; mais après l'avance prochaine, les propriétaires retrouveront les meules habilement dressées dans leur domaine par les mains fraternelles des lointaines provinces de France. N'est-ce pas un trait touchant et hautement honorable que ce souci des choses de la terre au milieu des travaux de la guerre.

Entre cent incidents qui amusèrent notre curiosité et alimentèrent nos propos, nous n'en rappellerons que

deux ou trois: d'abord la chute au milieu de notre secteur d'un aviateur américain qui venait de descendre un boche; joyeux de son premier combat qui était une victoire et n'ayant qu'une blessure à la jambe, il riait, étendu sur le brancard, et il demandait au colonel d'homologuer son succès. Belle figure d'insouciant brave américaine! — Le 28 juin, à minuit, un *Gotha* s'abîma dans les boqueteaux de Rimberlieu-Croix-Ricart; au matin, nous pûmes contempler avec la plus légitime satisfaction l'ennemi vaincu; c'était un maître vautour de 250 chevaux à deux hélices et mesurant 37 mètres d'envergure; il était monté par un officier, un adjudant et un sergent qui venaient de bombarder Paris et qu'une panne d'essence fit échouer si près de leurs lignes. Les trois fiers massacreurs de femmes et d'enfants avaient reçu le châtiment de leurs exploits.

Ni ces menus événements des heures paisibles, ni les travaux de l'occupation, ni les rencontres, ni les marmittages ne nous distraient de notre impatience croissante d'un trop long arrêt de la bataille, la bataille au Nord, la bataille libératrice. Nous attendions, nous suivions avec un intérêt passionné les luttes qui, de Reims à la Marne, de la Marne à Villers-Cotterets, là près de nous, se succédaient dans la poche où les Allemands se débattaient maintenant comme dans un piège. Nous ne connaissions pas les secrets de Foch, mais nous sentions que de l'issue immédiate de ces mêlées allait partir le signal qui nous relancerait et que nous ne nous arrêterions plus qu'à la frontière, plus loin encore, sur le Rhin... le Rhin français.

L'Offensive de la Délivrance.

I.

A L'ASSAUT DU MASSIF DE THIESCOURT. — PRISE DE CHEVINCOURT, DE L'ÉCOUVILLON, DES CARRIÈRES FRANÇOIS, DE CHIRY-OURSCAMP ET DE PASSEL DEVANT NOYON.

L'heure du destin que, depuis quatre ans, sous le soleil, par le froid, dans la boue, dans le sang, nous attendions, l'heure que nous avions préparée par tant d'indicibles souffrances, cent combats et tant de morts, l'heure où, à armes égales, nous allions pouvoir nous mesurer, en terrain libre, avec les Germains, cette heure était venue : au petit jour, aujourd'hui même, terrible, éclatante, glas et fanfare, elle allait sonner et elle ne s'effacerait pas plus de la mémoire des hommes dans les siècles que de notre mémoire à nous, soldats.

Pour bien suivre le développement de l'action, saisir la valeur des actes et des âmes, pénétrer le génie inégal des deux chefs et des deux races en présence, ne perdons pas de vue les conditions et les lieux où le drame avait reçu de l'Allemand son engagement définitif.

Le 27 mai, la surprise désastreuse du Chemin des Dames! Pendant six jours des étapes folles, le 1^{er} juin, la Marne atteinte, Château-Thierry emporté. Les forces françaises qui défendent la rive gauche, valeureuses mais en petit nombre et parfaitement impuissantes à interdire le passage du fleuve; le temps de réunir, au sud, une nouvelle armée française sous les ordres du général DE MITRY rappelé des Flandres, d'ici là les hordes allemandes sont libres d'envahir la France plus avant... Mais voilà que les légions orgueilleuses s'arrêtent. Le *Drang nach Paris*, la facile conquête triomphante s'est figée tout à coup, d'elle-même. Pourquoi?... Ah! Luden-

dorf le sait, lui. Il a compris le péril, il tremble d'avoir commis la faute irréparable. Les armées allemandes ne doivent plus avancer, il faudrait qu'elles reculent! De Laon à la Marne, elles se sont précipitées dans un passage étroit, elles ont déferlé par masses énormes, pendant six jours elles se sont pressées dans une poche et, maintenant, elles sont en mauvais arroi; elles voudraient s'élargir aux ailes, il faut qu'elles s'élargissent! Mais elles rencontrent, à droite, une résistance qu'elles ne parviennent pas à briser; elles jonchent de cadavres toutes les lisières de la forêt de Villers-Cotterets; elles s'y opiniâtrent et elles n'aboutissent qu'à de nouveaux sacrifices. Mais, peut-être, seront-elles plus heureuses sur l'Oise, sur l'Aisne, peut-être Compiègne leur livrera-t-il passage? Nouveaux assauts, nouvelles hécatombes : là, non plus, les régiments français ne cèdent. Il faut pourtant briser, à tout prix, l'étau qui, se refermant, couperait en deux « l'armée incomparable ». Puisque le bras gauche des Français est si fort, on fera sauter le bras droit. Et c'est l'attaque de tout le front de Champagne qui se déclenche, c'est le « *Friedensturm* » l'Assaut pour la Paix! Ludendorff joue sa dernière carte. FOCH, PÉTAINE et GOURAUD veillaient. FOCH écrit à PÉTAINE : « La bataille défensive doit *paralyser sur place* la poussée allemande ». Le 14 juillet, des prisonniers avaient fait connaître que l'offensive allait se déclencher dans la nuit; à Paris, la foule, à la même heure, acclamait le défilé des soldats et des drapeaux alliés, elle chantait avec une âme pleine de pressentiments : « Le jour de gloire est arrivé!... » A minuit, le ciel se remplissait d'éclairs. C'était l'artillerie de Gouraud qui devançait la ruée de l'ennemi. Malgré des moyens énormes et une série d'holocaustes poussés jusqu'à la rage, les Allemands ne purent même pas écorner un mur d'airain. De Reims à l'Argonne, ils subissaient un échec absolu.

Logiquement la réaction française aurait dû aussitôt se précipiter. Mais nous n'étions en mesure de prendre la contre-offensive qu'à fin juillet. A la veille de tout gagner, nous pouvions tout perdre. faute de n'avoir pu tenir quelques semaines encore. « Nos effectifs s'épuisent, disait CLEMENCEAU, à la Chambre, le 4 juin; les Américains viennent pour la partie décisive. Il reste aux vivants à parachever l'œuvre magnifique des morts ». — « Patience et résistance », ordonnait FOCH. Après quoi, expliquait-il, l'ennemi étant définitivement enfoncé, on « le saisira » et quand on l'aura « saisi, on ne le lâchera plus ».

Ludendorf ne veut pas rester sur sa double défaite aux ailes. Aveuglé par l'orgueil, redoutant de voir fléchir l'esprit de ses armées et de sa nation s'il déclare ses échecs et tente de reculer, il fonce de nouveau vers le Sud, il consomme sa faute. Il entame légèrement la montagne de Reims, traverse la Marne entre Verneuil et Gland sur quinze kilomètres (où on ne lui dispute point le passage), franchit encore la voie ferrée et se porte en direction d'Épernay.

Mais suivez et admirez comme les péripéties vont s'enchaîner l'une à l'autre; le drame que Ludendorf a noué avec une science courte va être conduit maintenant et dénoué par la science ferme et subtile de FOCH.

FOCH n'avait pas voulu croire, tout d'abord, que son adversaire, abandonnant la mer, prétendit manœuvrer uniquement par la poche qu'il s'était ouverte au Sud : il n'acceptait pas le *Drang nach Paris* et se précautionnait sur la Somme. Tandis que les jours s'écoulaient il surveillait d'un œil brillant l'ennemi aventuré, il tenait sous son regard d'aigle le vaste champ de bataille et déjà voyait les événements qui, en conformité de son plan final, point par point, allaient s'accomplir.

Le 18 juillet, FOCH ordonne la fameuse manœuvre de flanc exécutée par MANGIN et DEGOUTTE. Les deux géné-

raux préludent avec une égale maîtrise à la magnifique et inoubliable péripétie où la Grande Guerre se renverse, le Français attaquant, l'Allemand réduit à se défendre... Après une nuit d'orage, alors que l'aube va poindre, l'artillerie de la 10^e armée (Mangin) et celle de la 6^e (Degoutte) sont déchaînées; cinq cents chars d'assaut s'ébranlent, éclaireurs irrésistibles de bataillons endiables; dans le ciel, planent des nuées d'avions, escadrilles de chasse à trois mille mètres, escadrilles de poursuite volant bas et mitraillant les troupes, escadrilles de signalisation révélant les dispositifs, escadrilles de bombardement jetant la terreur sur les derrières de l'ennemi. La mêlée est subite, totale et sans merci; les chars ouvrent la voie aux assaillants; les régiments, les divisions, les corps d'armée passent, culbutent les résistances, capturent, massacrent et progressent tout le jour dans le sillage des monstres d'acier. Sur le soir, la cavalerie française elle-même reprend, après quatre années d'inaction, son rôle traditionnel. En quelques heures, nous avons fait douze mille prisonniers et pris huit cents canons : notre victoire est éclatante! Elle va provoquer des conséquences si fatales que nul, dans un camp ni dans l'autre, ne les met en doute.

A ces troupes fourvoyées au Sud, Ludendorf lance l'ordre de repasser la Marne et d'effectuer, sous la protection d'arrière gardes sacrifiées, la plus rapide retraite. Cette retraite sur la Vesle et l'Aisne s'impose dans des conditions redoutables; Mangin et Degoutte par l'Ouest, de Mitry par le Sud, Berthelot par l'Est s'accrochent aux armées allemandes et précipitent par une pression violente et ininterrompue, cette fuite qui menace de se transformer en pleine déroute. Des lieues et des lieues de territoire, des centaines de villages sont délivrés. Le 19, Mangin pointe sur Soissons, il a dépassé Belleu, il vise Bazoches avec l'ardent désir de couper la retraite. L'Allemand se défend

âprement sur ses deux flancs : tant que nous fassions. Il évacue peu-à-peu son centre mais au prix de sacrifices irréparables. Cet unique combat acharné sur toute la ligne dure, sans un instant d'intermittence, du 21 au 28. Le 29 au soir, l'ennemi est parvenu à redresser son front entre Soissons et Fère-en-Tardenois et semble vouloir s'y fixer. Mangin demande à donner encore le coup de bélier. Le 1^{er} Août toute la résistance saute comme sous l'explosion d'une mine. — « En avant, crie le général à l'œil de feu, en avant ! Ce soir il faut que la 10^e armée soit à la Vesle. » La masse allemande, menacée de nouveau sur son flanc droit, reflue vers l'Aisne inférieure, coupant les ponts, incendiant villes et bourgs ; Braisne, Bazoches, Fismes sont en flammes. Degoutte talonne l'ennemi avec une agressivité égale à celle de Mangin ; Berthelot a franchi l'Ardre et brise les résistances les plus farouches. L'Allemand cède à la force. On râfle des milliers de traînards qui ne veulent plus que se rendre. Quelques unes de nos unités ont déjà pris pied au Nord des rivières ; leur élan annonce d'autres succès ; elles rivalisent d'enthousiasme et de volonté. Mais Foch arrête net. La deuxième Marne est close par la volonté de notre généralissime qui entend substituer à une bataille ici, une autre bataille ailleurs, car partout il est également sûr de la victoire. L'ennemi dessaisi de l'initiative ne pourra plus la reprendre : Paris une seconde fois sauvé, la voie ferrée Paris-Châlons reprise, le front raccourci de quarante-cinq kilomètres, et 30.000 prisonniers, 1.000 canons, 6.000 mitrailleuses, des parcs et un matériel énorme capturés, tous ces résultats, tous ces trophées ne sont rien en comparaison de l'incalculable avantage que représente l'initiative reprise par nos armées. C'est nous qui désormais attaquerons l'envahisseur, le manœuvrerons et, tous les jours, le battons. Le chemin de la victoire s'ouvre droit devant nous. La Marne n'est que

l'éclatant prologue de l'immense victoire qui va se répercuter de la Somme à l'Oise, de l'Aisne à la Meuse, des Flandres aux Ardennes jusqu'au Rhin, le Rhin français la vraie frontière que nous revendiquons. Et Foch, maître de la guerre, interpelle ses lieutenants sur tous les fronts jusqu'en Italie, jusqu'au fond de l'Orient — « Le moment est venu de passer à l'offensive ! L'Entente doit frapper à coups redoublés avant que l'ennemi ait eu le temps de se refaire le moral, de combiner un nouveau plan de guerre et de réparer ses forces et son matériel. »

Le grand capitaine relance ses armées le 8 août ; ce jour-là, il donne le signal non plus avec sa canne de poilu mais avec le bâton de maréchal de France... Les Allemands, se fiant au rythme de toute la guerre, croient à un long entr'acte, car aussi bien leur est-il indispensable. Et voilà que l'attaque foudroyante, égale à celle du 18 juillet, éclate comme un cyclone du nord-est d'Amiens au sud-ouest de Montdidier. Avec des troupes renforcées, une artillerie encore inconnue, des tanks, des avions formidables, RAWLISON et DEBENEY entrent irrésistiblement dans les positions ennemies. DEBENEY emporte les plateaux de Mézières et d'Hangest et, le 9, occupe Montdidier. Ces opérations ont pris d'emblée un caractère tel que l'imminence de notre engagement à nous, la 67^e D. I., à nous le 288^e régiment, ne laisse aucun doute.

Après avoir embrassé le magnifique tableau des opérations générales, revenons à un point délimité du champ de bataille, suivons les phases de notre action particulière s'évertuant dans l'ensemble de la monstrueuse bataille.

Le 9 au soir, nous étions avertis de nous tenir prêts. L'impatience joyeuse s'emparait de nos âmes. Le cinquième bataillon était désigné pour conduire la danse. L'ordre préalable adressé au Commandant de PICHON-LONGUEVILLE portait simplement : « Accrocher le Boche

à Chevincourt et ne plus le lâcher ! » Dans son laconisme, il nous parut le plus merveilleusement éloquent qui nous eût été adressé depuis 1914.

A 11 h. 20, l'action commençait. Un peloton commandé par le chef le plus résolu et le plus aimé, le capitaine LABEAUTE, franchissait le Matz et le marais entre Chevincourt et Mélicocq, puis abordait le village en se rabattant d'Est en Ouest. Et tandis que la petite troupe divisée en plusieurs éléments pour se mieux infiltrer, se précipitait vers l'église, le commandant de PICHON lançait le bataillon. L'ennemi, quoique surpris d'abord, résistait de maison en maison, mais devait bientôt céder à une irruption très vive et, de toutes parts, débordante.

Tandis que nous achevions de nettoyer Chevincourt, le colonel pressait le mouvement : — « Marchons ! Marchons ! » ordonnait-il. Direction du 288^e la Cense-Ferme ; pour le 283^e et le 369^e, à notre droite, Cambronne, St-Amand et Montigny.

L'assaut des hauteurs et des carrières aux vastes grottes profondes dont la masse surplombe Chevincourt exige un gros effort. Le cinquième bataillon tient maintenant les lisières Nord du village, il pousse ses avant-postes qui grimpent sur les premières pentes où résistent des défenseurs bien avantagés et résolus.

Le Bataillon de tête du 12^e R. I. avec qui nous sommes en liaison, à gauche, s'est trouvé arrêté devant Marest. Des éléments de notre cinquième bataillon ont dû se porter à son aide et, prenant à revers, forcer l'ennemi à lâcher pied. Le 12^e, dégagé, s'est alors bravement élancé sur Elincourt, mais a perdu la liaison.

Cependant aux carrières, à la côte 140, nos gens éprouvent des difficultés quasi insurmontables sous les feux roulants des mitrailleuses Maxim postées à tout-touche. Heureusement notre artillerie dirige son tir de manière plus efficace pour notre réussite : tandis que *la*

Jourde fait sauter des quartiers de rocs aux carrières et sur toute la hauteur, nos 75 criblent les pentes et nous livrent des passages. Les braves poilus du capitaine LABEAUTE s'agrippent aux escarpements, s'insinuent à travers les taillis mais n'approchent pas encore du sommet. Nous aurons du mal à venir à bout de cette damnée position disputée depuis le matin.

A 16 h. 30, une dizaine de prisonniers passent ; ils paraissent satisfaits de sortir de la bataille. A 17 h. 10, un avion allemand tombe en flamme dans Chevincourt. Les Boches couvrent le bourg de 150. Notre artillerie, sur la demande du commandant DE PICHON-LONGUEVILLE, précipite un marmitage intensifié sur les crêtes, les carrières et le bois de la Réserve. A 17 h. 20, notre 6^e bataillon reçoit l'ordre de se porter à la gauche du 5^e et en liaison avec le 12^e R. I., à la côte 166 et à Sanson. Il faut bousculer, coûte que coûte, toutes les résistances. Un peloton de hussards double la liaison par coureurs.

Bientôt, le 6^e bataillon commandé énergiquement par le commandant ROMAND, progresse sur Sanson, mais les Boches ont saturé d'ypérite le terrain qu'ils abandonnent et il en résulte une gêne considérable. Le 5^e bataillon est empoisonné, lui aussi.

Les obstacles ne sont d'ailleurs pas pour réduire notre énergie. Nous nous infiltrons lentement, nous faisons sauter un à un les îlots de résistance. A 2 h. 30, le bataillon DE PICHON a atteint la lisière nord du bois de la Réserve et le bataillon ROMAND occupe Sanson, tandis que le 369^e fait savoir qu'il a atteint le château de Saint-Amand. Toute la matinée du 11 août, la résistance ennemie, aussi énergique que la veille, nous paralyse. A 9 heures, le 6^e bataillon n'a pas avancé d'un pas parce que, à gauche, le 12^e R. I. est en retard sur lui et le laisse à découvert. Le 12^e fait un effort qui rétablit la liaison. Le commandant ROMAND en profite pour prononcer une

attaque très vive qui va venir à bout de l'opiniâtreté ennemie. A midi, il s'empare de la ferme la Cense sise sur le plateau. Mais le 12^e R. I. est maintenu encore en arrière de la ligne que nous venons d'occuper et cela nous empêche d'exploiter notre avance.

Les coups de bélier reprennent à l'aube du 12 août. Le 5^e bataillon est passé en réserve derrière le 6^e qui forme notre droite, tandis que le 4^e bataillon, commandant TOURNADE, procède à notre gauche. L'ennemi dispute le terrain pied à pied. A 6 h. 15, le 6^e bataillon est arrêté à l'est des bois, sur la parallèle 315. Le bataillon TOURNADE avance sous le couvert, mais très lentement. Il est prescrit au 3^e bataillon de dégager la lisière est pour permettre au 6^e, arrêté par les mitrailleuses, de pouvoir s'élancer. L'artillerie boche réagit violemment et nous envoie de l'ypérite à profusion. La nôtre nous soutient puissamment. Nos pertes s'accroissent : des blessés nombreux se traînent ou sont portés au poste de secours. Les brancardiers se dévouent avec un beau zèle. Les conductrices américaines des voitures d'ambulance sont admirables de flegme et d'audace; sur la route bombardée elles vont et reviennent, ménageant les cahots aux douleurs qu'elles transportent et dirigeant le volant d'une main qui ne tremble point; nous garderons toujours le pieux souvenir de ces femmes braves et bonnes.

... Le lieutenant ROLLIN, digne fils du colonel commandant notre artillerie divisionnaire, est parti à l'attaque tout ardent de jeunesse et de la plus sainte flamme française; on le ramène sur un brancard frappé d'une hideuse blessure au côté... mortelle sans doute. Comme il passe devant nous, le colonel VIGNIER l'interroge et l'encourage; la virile attitude, la sérénité supérieure de cet enfant nous frappent; remué jusqu'au fond de l'être par cette beauté d'âme en laquelle se reflètent et se synthétisent les milliers d'autres noblesses de notre race qui se

sacrifient partout, le colonel se penche et embrasse le front pâle... suprême honneur pour le chef autant que pour le subordonné. — « Ce ne sera rien! » fait-il de sa rude voix, et, tandis que le brancard s'éloigne, l'homme dur se détourne pour essuyer une larme qui a forcé la consigne... Et des soldats blessés passent à chaque instant; l'impuissance les arrache seule à une lutte dont ils savent la portée inestimable; ils en parlent avec un lyrisme fiévreux, ils citent leurs propres exploits avec candeur et aussi ceux de leurs camarades qui poursuivent la lutte. Voici le lieutenant PAUTRIER sérieusement atteint; voici le commandant de compagnie de mitrailleuses, le joyeux et brave capitaine RONFOT, maintenant tout blême, sans connaissance, la tête baignée de sang, et qui a bien l'air perdu.

Le colonel, mal informé, ne saisit pas l'ensemble du combat. Ses lignes téléphoniques sont toutes rompues; aucun cavalier ni coureur ne lui a encore apporté le moindre compte rendu. Ce n'est qu'à 8 h. 15 qu'il apprend que le bataillon TOURNADE est en bonne voie et que le 12^e R. I. tient solidement la cote 166. Peu après, le commandant ROMAND annonce qu'il est parvenu à la lisière est des bois et le commandant DE PICHON qu'il a atteint Montigny. Nos canons travaillent le boche sans trêve ni répit. Nos mitrailleuses font rage, mais celles de l'ennemi ne sont pas moins terribles. Le sous-lieutenant MAURETTE est blessé, le sous-lieutenant BARTHÈRE est tué. Nous nous débattons dans des nuages de gaz; les hommes des services de munitions, de ravitaillement et de secours aux blessés ne sont pas moins gênés ni leurs pertes moins graves.

A 11 heures, la 23^e compagnie, capitaine Jonoux, a atteint la tête de route aboutissant à la maison Paillet. Le 4^e bataillon va bientôt aborder son dernier objectif qui est la Maison-Rouge-Grand arbre, facilitant ainsi la

marche du 6^e bataillon. Notre artillerie aide au mouvement en battant violemment le bois de l'Ecouvillon.

Mais le 6^e bataillon arrêté sur le plateau à la languette est des bois, ne peut progresser que par sa gauche seulement. Le canon de 37 dont le peloton est admirablement entraîné et utilisé par le lieutenant LASSALLE, s'escrime après les maudites mitrailleuses; plusieurs nids sont détruits chacun composé d'une trentaine de Boches. Grâce au petit 37, le terrain devient accessible, les compagnies bondissent en avant.

A 19 h. 40, le 369^e R. I., à notre droite, nous informe qu'il attaque la ferme d'Attiche. A 21 h. 30, l'ennemi cependant contre-attaque le bataillon TOURNADE. La position que celui-ci a conquise présente, en effet, la plus haute importance et le Boche qui n'a cédé qu'après une résistance désespérée, veut, à tout prix, reprendre le terrain qu'il a perdu. L'assaut ne réussissant pas, il essaye de l'infiltration : des groupes se glissent dans le bois au nord-ouest de Montigny, pour nous prendre de flanc. Le 5^e bataillon porte une compagnie à l'ouest de la ferme la Cense avec mission de couvrir face à droite; en outre, un bataillon du 369^e, à Montigny, reçoit l'ordre de prendre des dispositions destinées à empêcher la surprise de ce côté. Mais le péril n'est pas moindre sur la gauche. Pour y parer, un bataillon du 283^e est porté rapidement à l'est de la Cense. Notre 5^e bataillon dont les mouvements sont rendus ainsi plus libres, adopte un dispositif articulé dans les deux directions, afin d'appuyer, selon les besoins, soit le 288^e, soit le 369^e. Pendant toute la nuit, nous devons tenir tête à des assaillants enragés, mais ils se butent à notre résistance invincible, ils subissent des pertes nombreuses. Nos officiers savent que le terrain qu'ils occupent est la clef des prochaines conquêtes et ils insufflent à leurs hommes une mâle obstination. Le colonel les a tous avertis de leur rôle : « Quels que soient les inci-

dents de la nuit, il faut tenir avec la dernière énergie. Toute une manœuvre de grosse importance exécutée par l'armée repose sur la Cense et l'Ecouvillon! »

Mais les choses ont bien débuté, elles suivront un cours heureux; pas un poilu, maintenant, n'en doute; le commandement lui-même le proclame! C'est le 12 que le Général en chef a adressé à l'Armée française sa proclamation, une des plus belles qu'il ait lancées à ses troupes — « Quatre ans d'efforts avec nos fidèles alliés, quatre ans d'épreuves stoïquement supportées commencent à porter leurs fruits. Brisé dans sa cinquième tentative de 1918, l'envahisseur recule, ses effectifs diminuent, son moral chancelle cependant qu'à nos côtés, vos frères américains, à peine débarqués, font sentir la vigueur de leurs coups à l'ennemi déconcerté. Placés sans cesse à l'avant-garde des peuples alliées vous avez préparé les triomphes de demain... Je vous disais hier : Obstination, patience, les camarades arrivent. Je vous dis aujourd'hui : Ténacité, audace et vous forcerez la victoire. Soldats de France, je salue vos drapeaux qu'illustre une gloire nouvelle.

« Signé : PÉTAÏN. »

Cette admirable harangue guerrière ne parvient que de ci de là aux combattants disséminés dans les taillis ou dans la lande, lutteurs trop affairés; ceux qui la reçoivent comprennent qu'elle ne vibre et ne claironne si haut que parce que le chef au regard froid et au génie clair possède et atteste enfin la certitude du succès. Le nôtre a été rapide, emporté avec vigueur; nos opérations des 10-11-12 août, et surtout l'occupation de l'Ecouvillon, nous valent les remerciements du général HUMBERT, notre commandant d'armée.

« Pivôt de l'Armée dans le large mouvement de conversion entrepris, gardiens de la route de Paris, tous les poilus, soldats et officiers, avez compris la grandeur

du double rôle confié à votre bravoure et à votre ténacité. Trois jours de lutte opiniâtre pendant lesquels la 67^e D. I. s'est montrée fidèle à son glorieux passé, l'on fait arriver au cœur de la position ennemie; quantité de prisonniers, de canons, de minenwerfers, de mitrailleuses restent entre nos mains. Aidé par une artillerie infatigable, le 288^e R. I. a atteint l'Écouvillon, le 369^e approche d'Attiche, le 283^e tient ferme entre Antoval et Ribécourt.

« Pour que l'armée passe, la 67^e D. I. doit briser toute contre attaque, puis pousser de l'avant. Son honneur est engagé. Officiers et soldats de la 67^e D. I., la France compte entièrement sur vous ».

Le Colonel, en transmettant ces éloges aux Compagnies, nous met en garde contre toute candeur présomptueuse : « Nous repoussons le Boche, mais le mouvement en avant ne s'exécutera qu'au prix de dures fatigues, en surmontant des difficultés incessantes et de toute nature; il faut que tous le sachent. »

Le 13 août, l'attaque générale continue. La gauche du C. A., renforcée par la 70^e D. I., doit attaquer à 11 heures pour s'emparer tout d'abord du plateau de la ferme Saint-Claude, au N.-E. de l'Écouvillon, et ensuite se jeter sur le Plessier-de-Roye et l'Écouvillon. Ce doit être le plus gros effort de la journée. Notre consigne à nous reste celle de la veille : tenir, en forces, le plateau de l'Écouvillon dont l'importance est capitale et continuer la progression sur la ligne Monolithe-Ribécourt. Chaque unité doit profiter de toute occasion favorable pour gagner du terrain. — Recommandation spéciale du colonel VIGNIER : « En cas d'attaque, *on tient!* » Au régiment, chacun sait que ces deux mots veulent dire : « On se fait tuer sur place ! »

A 8 h. 30, le 369^e s'est avancé dans la direction de la ferme de La Carmoy et d'Attiche. Le 6^e bataillon du 288^e

en profite pour pousser d'un coup sec son aile droite. Le commandant TOURNADE, qui sent les camarades en bonnes dispositions, grille d'envie de faire au moins quelques pas en avant. Mais des nids de mitrailleuses à ne plus les compter, tellement il y en a, lui barrent la route; l'artillerie cherche à écraser ces essaims en colère; elle n'y réussit que partiellement; le commandant demande à disposer des stockes et des 37 si utiles dans la progression du 12 août. A 10 h. 35 nous commençons les attaques, coin par coin; presque en même temps l'attaque annoncée à gauche se déclenche, et le lourd roulement des barrages se répercute aux vallées et aux bois qui nous entourent. Nous rencontrons partout la plus vive résistance, mais nous faisons sauter chaque boulon à son tour. A 14 h. 15, c'est une mêlée du diable autour de la ferme Paillet que nos adversaires tiennent et que nous voulons avoir. Le lieutenant DAGASSAN a observé des Boches revêtus de la capote bleu-horizon; ordre est donné que tout ennemi capturé, ainsi revêtu de notre uniforme, sera sur-le-champ passé par les armes. Nous ne venons pas à bout de la maison Paillet! L'artillerie essaye de nous en faciliter l'accès par un marmitage particulièrement soigné. Les Boches doivent y être plutôt mal à l'aise.

Un moment, nous pensons toucher au but; sur une partie des ouvrages en avant de la maison, des groupes cèdent, reculent; quelques-uns des porteurs de mitrailleuses plaquent leurs lourdes machines et s'enfuient; les autres alourdis dans leur course sont abattus.

Mais, quand même, nous ne pouvons avancer; les plus audacieux des nôtres qui s'aventurent sont fauchés, eux aussi. Force nous est de rester collés au sol en attendant une circonstance favorable.

Le soleil est dur, l'atmosphère lourde, les hommes souffrent de cette chaleur qui les accable.

Nous manquons d'eau, les corvées vont bien remplir

à l'arrière les bidons, mais elles ne peuvent en rapporter qu'une quantité insuffisante. Voilà cinq jours et quatre nuits de lutte sans trêve et les plus solides sont las, fiévreux de fatigue et d'énervement, avides de sommeil... mais l'âme commande; les corps surmenés se raidissent et agissent au souffle de l'esprit.

Le 15 août, il nous est signifié que la D. I. et particulièrement le 288^e et le 369^e doivent pousser leur marche en avant pour permettre à l'armée de poursuivre ses opérations. Le 288^e attaquera le premier afin de dégager définitivement le revers *nord* de l'Ecouvillon. Il sera soutenu par deux groupes de 75, huit batteries de 155 et deux batteries de 220.

Lorsque le colonel commandant le 369^e sentira que l'attaque du 288^e a attiré l'attention et peut-être les disponibilités des Boches, il partira lui-même pour s'emparer de la ferme d'Attiche et du Monolithe.

Le mouvement du 288^e se déclenche à l'heure H, 9 h. 30. Les mitrailleuses entrent en danse! Quelle guerre! Comment des hommes peuvent-ils venir à bout de tant de gerbes qui balayent partout et sans cesse, Il faut oser, ramper, bondir, faire le mort, approcher à la grenade, à l'arme blanche, de la pointe et de la crosse détruire des servants qui déploient, il faut le dire, une obstination étonnante. Et nos gars font merveille! A 9 h. 48, le 4^e bataillon s'est emparé de plusieurs blockaus. Nos obus travaillent devant nous tandis que les stockes de 37 nettoient un par un les nids qui nous barrent encore la route. Le bataillon ROMAND subit d'insurmontables difficultés; il souffre plus particulièrement du marmitage que les Allemands déversent sur tout notre front. Le poison donne plus que jamais. L'ypérite à dose massive s'accumule non seulement dans les sous-bois, mais aussi sur les plateaux découverts; on ne s'y voit plus dans cette épaisseur de nuages bleus qui contrai-

gnent à étouffer sous le masque; on étouffe et on cuit au soleil torride. Les intoxications sont nombreuses. Aux trois cents blessés, aux trent-cinq morts des jours précédents, combien d'autres, oui combien s'additionneront aujourd'hui, victimes des procédés sataniques que le Boche a mis à la mode. Malgré des efforts renouvelés, le bataillon TOURNADE n'est pas parvenu encore, à 14 heures, à s'emparer de la maison Paillet; les minnenwerfer ont renforcé les mitrailleuses et nous tiennent en respect. Ce n'est qu'à 14 h. 30 que, d'un effort suprême et au prix de sacrifices cruels, cède le terrible fortin. Nos hommes exaspérés foncent sur les ennemis, descendent ceux qui résistent et expédient au colonel tous les désabusés qui, trop las de la guerre, attendaient tapis dans les coins d'ouvrages ou d'abris, qu'on les cueillit.

Durant ce temps, le bataillon ROMAND avait progressé à droite et s'était emparé de la maison Maurel, mais son aile gauche avait été tenue en arrêt par les ouvrages du blockaus de la maison Paillet. Le pire était que, placé à 300 mètres de ce point, il recevait des projectiles dans le dos, sans que l'artillerie put intervenir si près de nous. La Compagnie de gauche avait joint son effort à celui des unités Tournade. Une fois libre d'agir, grâce à un effort coûteux sur la gauche, le 6^e bataillon avait alors poussé jusqu'à la Maison-Rouge et s'y était organisé. Mais le Commandant ROMAND était alors avisé qu'un danger nouveau se dressait à droite: un trou existait entre l'Ecouvillon et la Carmoye occupée par le 369^e; le Boche, à cette place s'était insinué et notre liaison était précaire. Il fallait immédiatement se couvrir face à droite et reprendre contact étroit avec le 369^e.

Nous avions eu en ces quelques heures dix-neuf tués dont quatre sergents et le lieutenant GARTE un modeste d'une bravoure qui s'était vingt fois imposée à l'admiration de tous. Quant aux blessés ils étaient plus de

cinquante dont le lieutenant PLANTAGENET, l'adjudant LABADIE, deux sergents.

La volonté de vaincre animait nos troupes ; soldats et chefs, oublieux d'eux-mêmes n'avaient qu'une idée fixe, avancer encore, bousculer l'ennemi. Mais les forces humaines ont une limite. Si l'on voulait obtenir le plein rendement d'un dévouement sans bornes, il fallait un peu de repos. La 58^e D. I. vint nous relever sur nos positions et nous pûmes aller prendre un court repos à quelques pas en arrière, à Machedont.

Le général BOUSQUIER profita aussitôt de ce répit pour remercier ses soldats — : « Officiers et soldats de la 67^e D. I. vous venez de donner, pendant huit journées de rudes combats, un admirable exemple des plus hautes vertus guerrières. Il y a trois mois, affaiblis par la fatigue, minés par la grippe, abattus par les gaz, vous aviez opposé au Boche, dans les bois de Mortemer, l'obstacle de votre indomptable ténacité. Dès ces jours mémorables, moi, votre nouveau chef, en vous voyant à l'œuvre, j'avais mis toute ma confiance en vous, sentant bien que partout où la France aurait besoin de vous, elle vous trouverait prêts à tous les sacrifices. Depuis, vous êtes au premier rang. Devant Rollot vous avez arrêté les Allemands. Appelés brusquement sur l'Aisne, vous avez renforcé l'obstacle opposé à l'assaillant ; vos travaux d'organisation ont marqué la fin de son offensive. Rappelés sur l'Oise vous avez, un matin, reconquis d'emblée les rives du Matz, Béthancourt et le Pédoncule, Mélicoq et la cote 47. A votre bravoure a été confiée la garde de la route de Paris. Aussitôt, pioche en main, vous avez créé de toutes pièces cette redoutable organisation du Caumont que l'ennemi n'a pas osé attaquer. Enfin, au signal du chef, répartis sur 5, 6, 7 kilomètres de front, devant vos adversaires effarés, vous avez gimpé les rudes collines boisées. En quelques

jours, toute la zone de couverture et de grand combat ennemie est tombée entre vos mains. On a vu Chevincourt, Machedont, Antoval, Ribécourt, enfin les superbes journées d'Attiche et de l'Ecouvillon où les furieuses attaques Boches sont venues se briser contre votre imperturbable défense et où vous avez ensuite bousculé et pourchassé vos assaillants. Des centaines de prisonniers valides, des canons, des quantités de mitrailleuses, un gros matériel reste entre nos mains ! La Presse dit, chaque jour, à tous, vos succès et la gloire acquise par la 67^e D. I. Mais tout n'est pas fini. Il faut continuer à rejeter sur ses gros l'ennemi qui en tient. L'armée voisine gagne du chemin vers Roye. Chaque jour vous entendez son canon. Ne nous laissons point devancer... La France compte sur nous. Nous répondrons à son appel.

« Général BOUSQUIER ».

Ah ! certes, le temps presse ! Il ne faut pas que nous nous endormions sur nos lauriers : quelques heures de nettoyage, une nuit de bon repos, c'en est assez « pour retaper les *bonhommes* » comme on dit à l'escouade. Des ordres nouveaux vont nous relancer au combat à droite de nos premières conquêtes : notre objectif doit être la prise de toute la crête de Chiry-Ourcamp, qui nous jettera au pied du mont Renaud et aux avancées de Noyon. L'ordre du général de division spécifie : attaque principale menée par tout le 288^e R. I., couvert sur son flanc gauche par le 283^e R. I. et sur son flanc droit par le 360^e qui ne bouge pas ; le 369^e réserve de D. I. Le 288^e débouche par trois bataillons successifs ; objectif : carrières François, puis région au-dessus des carrières. Aussitôt le premier objectif atteint, le 288^e enverra des reconnaissances vers l'est, en direction de Chiry ; si ces reconnaissances rencontrent de la résistance, le régiment stoppera. Sinon, il poussera sur le deuxième objectif.

Le 19 août, avant le jour, le régiment en colonne de bataillon, va prendre sa base de départ route de Belle-Assise et Monument du 86^e R. I.

A 5 heures, le barrage roulant de notre artillerie se déclenche à 700 mètres en avant de notre ligne. Au moment où les compagnies de tête arrivent à lui, six artifices donnent le signal « *allongez le tir* »; le barrage marche à cent mètres en quatre minutes. Dès les premiers instants de notre attaque, les liaisons téléphoniques sont interrompues. Le bataillon de gauche du 360^e progresse en liaison parfaite avec nous et à 6 h. 45 occupe *Le Hamel*. La résistance de l'ennemi est partout extrêmement énergique. On fait des prisonniers; nous avons en face de nous le 7^e chasseurs prussiens. A 7 h. 15, des groupes de quatre à cinq Allemands sortent des carrières François et se replient. Néanmoins le 5^e bataillon est arrêté devant l'obstacle. De nombreuses mitrailleuses postées sur les lisières des bois nord-est nous éprouvent durement. Dans l'affairement de la bataille, la nouvelle circule que Lassigny est pris. Nous en ressentons un sursaut d'énergie. Nous ne progressons, cependant, que fort péniblement. A partir de 10 h. 40, la lourde bat avec une violence accrue le dessus des carrières, tandis que nos 75 travaillent les lisières.

Le bataillon TOURNADE soutient un combat pleinement efficace mais dur; les mitrailleuses Maxim clic-claquent de toutes les directions, elles semblent de partout surgir sans cesse. Les obus à ypérite français et boches s'abattent sur le secteur et sur les arrières répandant à jet continu leurs buées maléfiques dont les effets se multiplient doublement sous le soleil torride et dans un secteur boisé. Les forêts de hêtres et de sapins sont baignées dans une immense atmosphère bleue qui brûle quiconque enlève le masque. Le marmitage copieux des fusants et percutants, des 105 et des 155 achève de nous faire appré-

cier les charmes de ce coin de la terre. Après des efforts qui nécessitent des prodiges de courage ingénieux et d'endurance tenace, nos deux Bataillons parviennent enfin à déloger le Boche. Le 4^e gagne du terrain à l'Est des Carrières et le 5^e occupe celles-ci. Le 360^e R. I. n'est plus en liaison avec notre droite... Depuis le matin les intoxiqués regagnent par groupes le P. S., aveugles, en queue-leu-leu, lamentable procession pleurante qu'un voyant dirige. Bien des blessés, plus de cinquante hommes. Le valeureux capitaine LABEAUTE, le héros du bois de Rouancé, de Chevincourt est évacué mais sa blessure est peu grave.

Quelles que soient les fatigues de la veille, la règle, l'ardent besoin de chaque soldat, de chaque régiment est de reprendre, le matin, avec un cœur nouveau dans un corps rompu de fatigue, le combat implacable, afin de ne laisser à l'ennemi ni cesse ni trêve, de le marteler, de le forcer à reculer encore, et encore, et toujours. Le 20, notre mission est de nous emparer du plateau à l'Est des Carrières François. La progression devra autant que possible s'effectuer sous bois. Avant le jour de puissantes formations d'artillerie travaillent les lignes allemandes. Vers 9 heures, le 283^e occupe les positions occupées par le Bataillon de PICHON; devenu libre, celui-ci va foncer en avant avec le 6^e Bataillon. Tous deux s'engagent vers onze heures tandis que le Bataillon TOURNADE retient par une action très vive l'attention des éléments boches auxquels il fait face. Le centre de notre attaque est le saillant 13-58. A gauche, le 11^e Tirailleurs joue le rôle que remplit à droite notre 4^e Bataillon. Le plateau est neutralisé par les barrages de notre artillerie. La carrière d'Attiche est écrasée par nos 280. Nos 75 et la lourde battent les lisières des bois Nord et Est. Le barrage roulant est superbement cadencé. Les poilus s'efforcent de culbuter la ligne avancée ennemie et les nids de mitrail-

leuses. Ils n'y réussirent point. Vers 4 h. 45 le Boche enhardi par le succès de sa résistance essaye de passer à la contre-attaque : il voudrait reconquérir une partie de ses tranchées devant la 14^e Compagnie. Ses tentatives échouent. Avec une belle ténacité, nos éléments d'attaque s'obstinent à vouloir avancer, mais le barrage des mitrailleuses tirant de la carrière d'Attiche et de Dreslincour, les paralysent. Impossible de déboucher. La nuit sera utilisée pour sonder la valeur des défenses accessoires du saillant 13-58; à cet effet, plusieurs coups de mains audacieux sont menés à bien entre minuit et 2 heures. Le secteur est pourri de gaz. Dans la journée du 20, nous avons eu soixante-deux des nôtres hors de combat, dont deux officiers et un adjudant-chef.

Le 21 Août, à 9 h. 50, un avion boche, volant très bas, vient lancer des bombes sur les carrières François; il passe crânement dans un crépitement de mille balles et disparaît sans avoir fait de mal. A notre gauche l'action prélude avant que nous soyons engagés. Le commandant de PICHON et le commandant ROMAND relancent leurs troupes; l'ennemi ne semble pas aussi vigoureux que la veille; il doit être quelque peu inquiet de ce qui passe à sa droite; nous poussons. Nos obus et nos stokes doivent lui rendre la position pénible. Malgré la chaleur intense, nos hommes, montrent une énergie inlassable. Après deux heures d'assauts et de ruses pour s'infiltrer, le 5^e Bataillon a pris pied sur le Saillant et gagne les lisières des bois au Sud de la Bernardie; le 4^e Bataillon se poste à la Tour de Chiry-Ourscamp d'où l'on embrasse toute la vallée de l'Oise jusqu'à Tracy-le-Val, jusqu'à Noyon, jusqu'au plateau de Nouvron.

Le Régiment à notre droite qui aurait dû former l'avant-garde de la Division dans la direction de Noyon et tenter de franchir la Divette, dernier obstacle avant le Mont Renaud, n'arrive qu'après nous et, à la nuit, au

bord de la rivière; il règne un certain désordre entre les unités à cheval sur la route Nationale, la route de Compiègne-Noyon-Chauny.

Le Bataillon de PICHON-LONGUEVILLE s'organise entre la route Dives-Le-Franc à Larbroye et le carrefour Ouest de Passel, le Bataillon TOURNADE entre le carrefour et la route Nationale. Le Bataillon ROMAND reste établi à la Tour de Chiry, réserve en cas de retour offensif de l'ennemi. Il est interdit à quiconque de pénétrer dans les caves de Chiry-Ourscamp qui sont minées. Des sous-officiers et soldats du génie explorent les maisons et désarment les engins. Par cette chaleur tropicale, après les terribles fatigues de la lutte et de la marche sous le masque, en plein soleil, nous sommes tous avides de deux choses, de l'eau et du sommeil! Une source sur le chemin descendant de Chiry à la route Nationale donne une eau sans danger: le Boche en a bu. Au surplus, les obus et les gaz faisant totalement trêve, il règne une atmosphère très favorable au délassement entre deux batailles. La vallée immense s'est épanouie dans un couchant vermeil comme pour fêter par une apothéose notre victoire, puis elle s'est estompée et a disparu dans un crépuscule violet; maintenant la lumière d'une lune très claire caresse les massives ombres bleues des bois et les frêles alignements des peupliers qui couvrent les tapis argentés des prairies. La nuit est pleine d'étoiles. La limpidité de ce ciel, cette terre qu'enveloppe un silence divin, l'herbe qui nous accueille, la brise de la vallée qui rafraîchit nos fronts fiévreux, nos membres brisés, nos poumons avides d'un air pur, il nous semble, après le cauchemar du jour, jouir des enchantements d'une féerie. Nous goûtons avec délices la bienfaisance de cette paix auguste répandue sur les choses et sur nous.

Le programme, pour la journée du 22 Août est de nettoyer la rive droite de la Divette de tous les îlots de

résistance qui pourraient y subsister. La tâche, à cet égard, est aisée; il ne reste, en effet, plus un seul Boche sur cette rive, sauf sur la tête du pont de Passel. Ceux qui s'y étaient attardés, surtout dans les maisons de Chiry, ont été faits prisonniers. Mais le Général Commandant l'Armée prescrit, en outre, de talonner l'ennemi et de conserver un contact étroit avec lui sur tout le front. Axe de marche : 67° D. I. Mont-Renaud, Noyon... Il semblerait, en vérité, que nous n'ayons devant nous que des troupes débandées. Maintenir le contact; le Boche s'en charge mais *talonner* c'est une autre affaire : l'ennemi a établi une solide résistance au bord même du fossé peu profond certes mais très défensif, que constitue la rivière; il tient la rive gauche et ne semble pas disposé à l'abandonner de bonne grâce. Le génie, qui a ordre d'établir passerelles et ponts, n'esquisse même pas le plus timide essai.

— « Pour que la Division puisse marcher sur le Mont-Renaud et Noyon, rectifie le Général Commandant le C. A., il faut, avant tout, que nous soyons maîtres de la rive gauche de la Divette et, en particulier, de Passel et de Ville. L'infanterie devra donc mettre la main sur les points de passage qui peuvent exister en face de ces localités, en profitant de la moindre occasion. Toute reconnaissance qui y aurait réussi devra être immédiatement renforcée et s'installer en tête de pont, de manière à faciliter l'avance des gros: »

Il s'agit là, en réalité, d'un très difficile mouvement contre les avancées d'une forteresse. Avant d'aborder Noyon et les hauteurs qui la commandent au Nord et au Nord-Est, il faut enlever le Mont-Renaud qui les protège à l'Ouest et dont la Divette est le fossé. Le plan conçu conformément à cette réalité est le suivant : « Le 369° sautant la Divette à Passel déborde le Mont-Renaud par l'Ouest en cherchant à gagner la tranchée de l'Orage au

sud de la briquetterie Lemaire. Le 360°, franchissant la Divette au Canal, à la voie ferrée et à la route 32, déborde le Mont-Renaud par l'Est, cherche à gagner l'usine à gaz entre la route 32 et la voie ferrée. L'attaque sera flanquée à droite, au N. du Canal, par un Bataillon de Somalis tandis qu'à gauche, le 283°, franchissant la Divette à Ville s'emparera de Dives-le Franc et se dirigera vers Larbroye. Le 288°, appuyant le mouvement du 369° se tiendra prêt à dépasser la tranchée de l'Orage et à s'emparer de Noyon qu'il attaquera de front. Heure de l'attaque : 15 heures. »

Ainsi le 288° est chargé de prendre Noyon. Nous ne nous illusionnons pas sur les sacrifices que cette tâche périlleuse exigera, mais nous ne calculons pas, nous n'éprouvons que la fierté de l'honneur qui nous échoit. Officiers et soldats, insouciant des fatigues de leurs corps, s'apprentent à déployer toutes leurs ressources de volonté et, les nerfs tendus, à mener un bel assaut qui justifie, par son succès, la confiance du Général.

Nous attendons en vain le signal. Le commandement a suspendu l'exécution par un bref message. A 18 h. 30, nous apprenons que l'Armée entière va rester momentanément sur l'expectative. Depuis l'Oise jusqu'au Nord de Lassigny-bois des Loges, les troupes seront échelonnées en profondeur sous la protection de solides avant-postes, prêtes à prendre le mouvement en avant ou à résister en cas de contre-attaque.

Le Colonel VIGUIER considère que notre premier soin doit être de prendre Passel. La tâche est particulièrement délicate pour le 4° Bataillon dont aucun des mouvements sur un terrain nu ne peut passer inaperçu de l'ennemi. Toute la journée du 22 est nécessaire pour progresser et atteindre les maisons; les 77 arrosent avec énergie tandis que les Maxim balayent. Dès que les premières maisons sont à nous, la lutte s'anime et se précipite. Le 5° Bataillon

tenant la Bretonnière dont il a pu s'emparer vers deux heures, couvre la gauche du 4^e; celui-ci, dès lors plus assuré, déloge les Boches de tous les bâtiments sud de Passel. Mais il faudrait, battant le fer pendant qu'il est chaud, dégager tout le village, tout au moins s'assurer les passages sur la Divette. Deux sections de la 14^e Compagnie reçoivent l'ordre d'aller occuper le passage N. O. et le passage central. La première pousse trop à gauche et vient se fondre dans le 5^e Bataillon. La seconde, qui est composée du sous-lieutenant, deux sergents, deux caporaux et six hommes, s'échelonne, homme par homme, à deux cents mètres et parvient dans le village malgré le très violent bombardement et les rafales des mitrailleuses. Trois hommes tombent; le reste de la fraction avance quand même. Le sous-lieutenant BOUGUENNENC est avisé qu'une Compagnie allemande dévale cherchant à l'encercler; son parti est aussitôt pris et il organise la résistance; lui-même manœuvre le fusil-mitrailleur d'un des hommes hors de combat; nos braves luttent pied-à-pied, mais ils se voient submergés par le nombre et obligés de se replier. Par deux fois, dans la soirée, BOUGUENNEC d'abord et HORLAVILLE ensuite, essayent de forcer mais sans y réussir.

On ne peut en rester là. A 23 h. 40, les 14^e, 15^e et 13^e Compagnie et deux sections de mitrailleuses reçoivent l'ordre de se préparer à un nouvel assaut que précédera une préparation d'artillerie. A 1 h. 55 quatre groupes d'artillerie ouvrent le tir rapide pendant cinq minutes, puis de 2 heures à 2 h. 15 passent au tir d'accompagnement diminuant d'intensité. Les assaillants se sont portés sur l'objectif par un mouvement convergent; à droite le peloton ESCOFFIÉ bouscule les Boches, les chasse devant lui et en tue deux qui essayent de résister sur le bord du pont détruit; à gauche, un groupe de la 14^e Compagnie soutenu par la 19^e Compagnie marche sur

le pont N. O. Au centre la section HORLAVILLE s'élançait crânement, saute sur la rive droite et éteint l'une après l'autre les mitrailleuses; l'ennemi, surpris cette fois, cède à notre ténacité, sans utiliser à temps toutes ses possibilités de défense; nous nous organisons dans le village fouillé et nettoyé. Une mitrailleuse ennemie, installée vers la carrière au Nord du village, bat furieusement la rue Nord-Sud; mais les hommes ont vite fait de creuser une tranchée et de tout disposer au mieux pour rejeter l'ennemi qui selon toute vraisemblance ne manquera pas de contre-attaquer. La vengeance d'une lente canonnade ennemie accuse la déconvenue de nos adversaires. On retrouve les cadavres de deux des nôtres qui lors des premières tentatives n'avaient été que blessés et non mortellement, mais qu'il avait été impossible d'emporter dans le mouvement de recul; on retrouve aussi le corps horriblement mutilé du sergent DAVAUT; le malheureux a été dépouillé de ses vêtements, de ses chaussures et assassiné. L'ordre du Régiment relatera et stigmatisera ce crime: « Le sergent Davaut de la 14^e Compagnie, au cours d'un combat est tombé vivant entre les mains de l'ennemi dans la nuit du 22 au 23 Août. Le sergent a eu la tête broyée à coups de bâton et de crosse, après avoir reçu une balle tirée à bout portant à la tempe droite. Le colonel signale cet acte de lâcheté inqualifiable et demande qu'on ne lui parle plus d'humanité dans les relations avec les Boches. »

La prise de Passel effectuée avec des éléments fort réduits fut une opération remarquablement menée et qui mit en relief une fois de plus la vertu militaire de nos jeunes officiers et de n'importe lequel de nos hommes. « Il faudrait, disait le commandant TOURNADE émerveillé et ému, il faudrait, pour rendre à chacun la part d'honneur qui lui revient, citer tous les noms. Il n'est que juste cependant de décerner de particuliers éloges à deux

commandants de Compagnies les lieutenants KOENIG et DELFOUR, aux chefs de sections les lieutenants BOUGUENENC et ESCOFFIÉ, au sergent CLOUET, au malheureux DAVAUT, au clairon ESTÈVE. Mais parmi les plus braves, les deux jeunes officiers HORLAVILLE et REQUILLART furent l'objet de l'admiration générale pour leurs exploits accomplis avec une insouciance héroïque.

Passel reste définitivement en notre pouvoir, conquête précieuse qui va permettre de pousser l'attaque d'un bond sur le Mont-Renaud. Le commandement exprime sa vive satisfaction, mais nous n'ambitionnons qu'une récompense de bonne gloire, nous emparer de la ville qui est là, si proche et comme à portée de la main ; d'amples frondaisons l'enveloppent d'où surgit la flèche de pierre de la cathédrale, la cathédrale où Charlemagne fut sacré empereur. Joyau de l'Île de France, antiquité qui garde avec une vénération toujours jeune les reliques et les noms des premiers rois et des premiers évêques éducateurs de la race, châsse que le Boche a profanée deux fois en quatre ans et que demain, hélas ! nous serons contraints de couvrir d'obus et de ruines pour en évincer l'intrus, Noyon nous attire de tout son prestige comme un irrésistible aimant !

La légitime satisfaction de parfaire par cette brillante conclusion notre conquête du massif de Thiescourt, nous ne l'aurons pas ; après nous avoir été réservée, elle nous échappe. L'état de fatigue extrême, consécutif à une lutte incessante depuis le 10 Août, ne permet pas de maintenir plus longtemps au combat le 288^e R. I. et toute la 67^e D. I. Dans la nuit du 26 au 27 Août nous remettons au 2^e Tirailleurs la position que nous avions gagnée et aménagée avec la hantise ardente du lendemain et d'où nos remplaçants vont s'élancer vers un beau triomphe.

A l'aube du 28, une canonnade d'enfer et les plus furieuses luttes recommencent sur tout le front de notre

armée tandis que, immédiatement à droite, l'armée MANGIN attaque du sud au nord, par la rive gauche de l'Oise. Le matin du 29 août, le régiment embarque sur l'Oise, à bord de grands bateaux ; nous glissons le long des rives enchantées ; la musique du régiment mêle ses harmonies aux lignes des plus parfaits paysages. De Ribécourt nous gagnons à pied Grandfrénoy près Estrées-Saint-Denis, notre cantonnement de repos. Nous allons refaire nos corps très las et affaiblis, mais notre âme, à chacun, reste sur la ligne de feu.

Tout au long de ce récit, l'esprit, l'entrain et les services du 288^e sont rehaussés d'éloges qu'on pourrait attribuer à un historiographe complaisamment illusionné par la vieille vanité de corps. Un document qui émane de l'autorité la plus indiscutable authentifie, ici encore, les actes et le mérite de ce régiment, par la citation suivante :

« Le général commandant la III^e armée cite à l'ordre de l'armée, le 288^e régiment d'infanterie.

« Beau régiment commandé avec une énergie farouche et un sang-froid impressionnant par le colonel VIGNIER. Lancé brusquement dans la lutte (à la trouée de Montdidier) pour arrêter l'ennemi, a fait preuve, d'une manière continue, du 30 mars au 22 mai 1918, de rares qualités de vigueur, de ténacité et de souplesse, gagnant chaque jour du terrain, malgré le feu, la grippe et l'ypérite.

« Jeté de nouveau, en pleine bataille, le 9 juin, a, d'un élan superbe, pris part à la contre-attaque de sa division qui a rejeté sur le Matz, l'ennemi marchant sur Paris. — Enfin, après deux mois de travail acharné en secteur fortifications du Caumont) s'est précipité avec fougue dans la récente offensive qui l'a rendu maître d'une importante et difficile région, défendue pied à pied par

les arrière-gardes ennemis, prenant, à la course, un matériel considérable.

« Signé : Général HUBERT,
« Commandant la III^e Armée. »

« Au drapeau ! »

L'Offensive de la Délivrance.

II.

LA MÊLÉE FINALE.

DE LA BASSE-FORÊT DE COUCY A LA FRONTIÈRE. — PRISE DE SERVAIS. — LA LIGNE HINDENBURG ENFONCÉE. — DEVANT LA « HUNDING STELLUNG » : LE SART-ANGUILCOURT, L'OBSTACLE DE LA SERRE. — PRISE DE NOUVION-LE-COMTE ET DE NOUVION-ET-CATILLON. — BATAILLES DE CATILLON-DU-TEMPLE, MESBRECOURT, CHEVRÉSIS-LES-DAMES, LA FERTÉ-CHEVRÉSIS. — LA POURSUITE : SONS, HOUSSET, SAINSRICHAUMONT. — L'ARDENT ACCUEIL DES POPULATIONS LIBÉRÉES. — ARMISTICE. — LE 11 NOVEMBRE, L'ALLEMAGNE AUX ABOIS, CAPITULE.

Absorbés par une bataille sans répit, les poilus du 288^e n'avaient appris que bien vaguement le résultat des larges opérations dont la prise du massif de Thiescourt et de Noyon n'était qu'un épisode. Ils ont maintenant le loisir de lire les communiqués et de suivre, sur la carte piquée d'épingles, le jalonnement des armées; ils mesurent les avances avec des yeux éblouis, puis, stratèges fiévreux, discutent les péripéties du drame qui, à grands coups, sur tous les fronts, se précipitent.

Tandis que le 9 août, le général FAYOLLE avait lancé sur le flanc des Allemands, contre Lassigny-Thiescourt,

la III^e armée HUBERT, DEBENEY, commandé aussi par FAYOLLE avait mené la sienne, avec sa sûreté sans défaillance, sur la ligne Roye-Chaulnes, cependant que les Anglais de RAWLISON libéraient d'un seul élan à l'est d'Amiens, tout le Santerre et capturaient, du 22 au 25 août, 17.000 prisonniers. A notre droite, l'activité était aussi des plus vives; le 20, MANGIN avait déchaîné sa seconde grande attaque, son attaque foudroyante habituelle, bousculant l'ennemi et lui faisant 8.000 prisonniers; le 22, il avait occupé les grands plateaux au nord-ouest de Soissons et, le 23, était descendu sur l'Ailette inférieure. En trois jours, les deux armées MANGIN et HUBERT avaient ainsi créé, de Soissons à Lassigny, une poche de douze kilomètres de profondeur, menaçante à la fois pour les corps allemands du Chemin-des-Dames et pour ceux qui résistaient à l'assaut de DEBENEY. Car, après les magnifiques succès des premiers jours, celui-ci et sa gauche, RAWLISON, s'étaient heurtés contre une ligne de défense inébranlable. Or, il ne fallait, à aucun prix, que la bataille ralentit.

Foch, enchanté du départ, avait pressé son monde. Mais il n'avait garde de s'obstiner là où l'ennemi pouvait tenir. Au coup de bélier brutal dont usait exclusivement LUDENDORF, il substituait la plus souple manœuvre d'enveloppement et l'élargissait chaque jour. Son centre immobilisé, il imprima aussitôt le mouvement aux ailes.

En effet, à notre gauche, le maréchal HAIG relançait ses troupes victorieuses sur la ligne Péronne-Quéant, soit un front de 23 kilomètres. Du 23 au 25, chaque heure fut marqué par un succès vers Bapaume, vers Croisilles, au plateau de Thiepval. Le 26, Bapaume et Comblès tombaient et Von Hutier abandonnait, en mauvaise posture, le front de Bapaume à la Somme, déierminant la retraite allemande au sud de la rivière. Le 30, la ligne Péronne-Ham-Noyon où les Allemands

avaient entendu arrêter leur repli était menacée et, le 31, entamée par les Australiens de Rawlison qui, se jetant sur le Mont St-Quentin au Nord de Péronne, emportaient en une nuit cette formidable position et Péronne même.

D'autre part, MANGIN avait repris l'offensive au Nord de l'Aisne. Maître des plateaux de l'Ouest, il était entré, comme un coin d'acier coupant, dans ceux de l'Est. Au Nord de Soissons, la défense du Chemin-des-Dames devenait pour l'Allemand des plus difficiles. Il se replia sur une partie des plateaux. Mais il était, ainsi, menacé sur ses arrières par MANGIN et exposé à quelque coup violent de la 5^e Armée BERTHELOT qui bordait la Vesle, depuis un mois, dans une attitude menaçante. Cette armée avait franchi la rivière de Missy à Fismes à la suite de l'ennemi se repliant et l'avait reconduit jusqu'à l'Aisne. C'était la fin de la seconde phase de la bataille de Picardie.

Ainsi les armées germaniques, rejetées de position en position, du 8 août au 8 septembre, menacées par nos rapides manœuvres, avaient vu la bataille les déborder ; afin de se dérober à cette dangereuse étreinte, elles avaient dû renoncer à leurs conquêtes de mars 1918. L'opération à deux fins de l'armée MANGIN les mettait en grave péril dans ce massif de l'Aisne, forteresse capitale où, depuis 1914, elles résistaient à nos assauts ; plus au Nord, elles ne trouvaient de refuge que dans cette position Hindenburg d'où elles s'étaient naguère élancées, délirantes d'espoir et où elles étaient maintenant refoulées après avoir laissé entre nos mains 100.000 prisonniers et des milliers de canons.

Les poilus du 288^e embrassent ces opérations géantes avec une intuition rapide et leur joie s'exalte à mesure des triomphes que chaque jour annonce. Les communiés, avidement attendus, dévorés, puis réfléchis et commentés dans des groupes pleins de vivante imagi-

nation, sont comme les actes d'un *mystère* inouï où les multitudes militaires, leurs officiers et FOCH, chef suprême, ne semblent que les instruments d'une puissance surhumaine : car pour les yeux les plus aveugles, l'Esprit lui-même se venge de la brutalité sacrilège et c'est le Dieu des Armées qui consomme le châtement d'un peuple qui osa bafouer les plus saintes lois, écrites et non écrites... Nos gars, nos vainqueurs des rudes batailles d'Août, reposés maintenant et leurs rangs recomplétés, se sentent une ardeur inépuisable. Il leur tarde de coopérer de nouveau à l'œuvre de Justice.

Nous allons relever aux abords de Chauny, point extrême où le général HUMBERT a porté notre avance. Le long du fleuve calme, nous contemplons les ruines d'hier ajoutées aux ruines des années 14 à 17. Chaque coin est un rappel, chacune de nos marches une terrible leçon. Les fils de France épousent la tristesse de sépulcre des bourgs et villages détruits ; le spectacle des demeures en poussière contraste cruellement avec les magnificences naturelles de la vallée à peu près intactes. Cette terre de primitive et intime patrie où siégea Charlemagne, en Noyon, capitale d'empire, où Jeanne, fille du peuple, devancière et patronne des poilus, chevaucha avec ses hommes d'armes et qui trembla maintes fois aux coups d'ailes de l'Aigle, cette terre, de quelle voix de maternité profonde, elle crie vengeance contre ses profanateurs. Le cœur battant sous la capote entr'ouverte, nous vivons fortement l'amour et la haine. La vengeance, naguère, nous l'avons inaugurée, nous la poursuivrons, nous l'achèverons sans trêve, sans merci. Confirmés tout au long de cette vallée, par l'âme des siècles, enflammés par les iniquités inexpiables que toutes choses proclament, nos poilus maudissent le barbare et jurent contre lui le grand serment et ils vont, ils vont leur chemin, auréolés dans les poussières de la route et les feuillages d'or de la

forêt d'automne. *La Marseillaise*, qui maintenant, sans cessé guide leur pas, les enivre, comme jamais, de son cantique d'airain ; elle relève et idéalise encore la parole indicible que porte devant nous le drapeau du Régiment ; le drapeau claque ses trois couleurs dans un cortège de souvenirs et de visages de héros morts et ressuscités, de gestes sanglants des humbles sacrifiés et de pure lumière de gloire. Les heures sont vastes et sublimes. les poitrines larges et généreuses, les fronts radieux d'espérance. Les soldats de France retournent au combat la chanson aux lèvres, simples et rieurs dans la joie triomphale, comme ils le furent dans le stoïcisme des mauvais jours : « *La Madelon* » affirme l'étincelante gaité de notre race :

La Madelon pour nous n'est pas sévère,
Quand on lui prend la taille ou le menton,
Elle rit
C'est tout l' mal qu'elle sait faire,
Madelon ! Madelon ! Madelon !

Le 2 septembre, nous cantonnons à Saint-Léger et Bailly, sur les anciennes lignes de la première occupation allemande ; le 10, nous atteignons la zone Autreville, Pierremande, Manicamp, plus ruinée, plus désolante encore, s'il est possible.

Le front atteint le 8 septembre par le 18^e corps d'armée est la lisière de la basse forêt de Coucy, au nord de Barisis. Les divisions s'y organisent sur des positions de résistance. De là, le moment venu, nous repartirons à l'assaut, nous livrerons le combat suprême à cet ennemi qui a l'audace de se croire à l'abri de nos coups dans une forteresse qu'il déclare *imprenable*. Cette « HINDENBURG STELLUNG », nous l'aborderons sans peur ; fils non dégénérés de nos pères de l'an I, nous irons chercher les « tyrans jusque dans leurs repaires ».

Il faut convenir que l'ensemble des fortifications alle-

mandes était formidable. Nous nous trouvions en face d'une forteresse sans pareille dans l'histoire et, encore, n'était-elle que la première d'une triple ligne de remparts. La ligne Hindenburg courait de la mer à la Suisse. Son bastion de droite était fortement organisé aux environs de Quéant, entre Douai et Cambrai ; son tracé passait par Cambrai, Saint-Quentin, la Fère, le massif de Saint-Gobain, le plateau de Craonne qui constituait son principal bastion de gauche et barrait, au nord de Berry-aubac, la trouée de Juvincourt. Elle se divisait en trois secteurs : Wotan, Siegfried et Alberick. Système de de tranchées se croisant dans tous les sens, sur une profondeur qui, par endroits, dépassait douze kilomètres, réseaux formidables de fils de fer, maquis de ronces d'acier, enchevêtrement de tunnels sournois, de cours d'eau utilisés, de marécages aggravés, de réduits bétonnés, de villages fortifiés, ce rempart aux mille trappes pouvait vraiment passer pour inaccessible. L'Allemagne le croyait. — « Nous voulons montrer aux Français, aux Anglais, aux Américains, écrivait un de ses généraux, que toute nouvelle attaque de la ligne Siegfried sera complètement brisée et que cette ligne est un rempart *imprenable* ».

Par impossible, fût-il franchi, deux lignes complémentaires se dresseraient devant l'assaillant, deux lignes non moins puissantes, l'une s'appuyant sur le camp retranché de Lille, l'autre sur la région fortifiée Thionville-Metz, position *Hunding*, *Bruneilde*, *Kriemhilde* et *Michel*. Et derrière celle-là encore une autre, un troisième mur, l'*Hermann Stellung* et l'*Hagen Stellung*, couvrant les frontières mêmes de l'empire germanique.

Ni le poilu ni Foch ne s'émeuvent de tant d'obstacles ; ils portent en eux une énergie qui les défient et les renverseront tous. « La bataille qui se poursuit de la Scarpe à la Champagne, écrit Foch à PERSHING, peut bientôt

s'étendre jusqu'à la Moselle ». Le plan du généralissime va se poursuivre dans la perfection de son harmonie. Les positions Wotan, Siegfried et Alberick seront attaquées de front par les soldats des armées de HAIG et de FAYOLLE: MANGIN se jettera sur Laon; la droite des armées alliées, GOURAUD et PERSHING, s'efforcera de tourner la résistance ennemie en attaquant franchement au nord, en direction des Ardennes; enfin, à notre gauche, les armées des Flandres s'enfonceront vers Gand et Bruges, dans le flanc droit des Allemands.

La coopération de nos armées de l'est à cette action d'ensemble, si prodigieuse, était subordonnée à une condition : la disparition de la tête de pont offensive que nos ennemis maintenaient, depuis le 24 septembre 1914, sur la rive gauche de la Meuse, la « hernie » de Saint-Mihiel. Avec le concours de trois divisions coloniales françaises, quatorze divisions américaines l'avaient attaqué, le 12 septembre, et en deux jours l'avaient réduite en faisant 15.000 prisonniers. Maintenant, le sud de Verdun nettoyé, on pouvait se préparer à foncer sur Sedan.

GOURAUD et PERSHING s'étaient élancés le 26 septembre entre Suipe et Meuse. Mais après plusieurs journées de succès rapides et considérables, ils s'étaient heurtés à une résistance désespérée. Les Allemands comprenant la gravité du mouvement tournant esquissé, avaient porté sur la Py et sur l'Argonne toute leur puissance de résistance.

Brisé à l'est, notre effort reprenait aussitôt au centre. Le 27, les armées HORNE, BYNG, RAWLISON, DEBENEY engageaient les batailles de Cambrai, du Catelet et de St-Quentin, poussée inimaginable, luttes de Titans dans lesquelles la 67^e D. I. allait, à la droite de DEBENEY et à la gauche de MANGIN, s'élancer à son tour!

A ce moment, une nouvelle nous arrive, répandue comme une traînée de poudre : la Bulgarie saisie et

et enserrée par FRANCHET D'ESPEREY sollicite l'armistice. La domination allemande s'est évanouie en Orient! La ruine de la Pangermanie devancera de quelques jours l'écroulement de l'Empire même et la chute de Ferdinand celle des Hohenzollern!

La 67^e D. I. occupe depuis le 12 Septembre une ligne partant de Barisis-au-Bois, passant par Amigny-Rouy et aboutissant à l'Oise; Régiment de gauche, le 288^e tient les lisières d'Amigny-Rouy. Nous sommes au 8 Octobre. Sur la rive droite de l'Oise, non loin de nous, « ça barde ». L'armée DEBENEY qui a investi St-Quentin et l'a enlevé le 2 Octobre, a dépassé Fontaine-Utertre et atteint le Canal de l'Oise. Au-delà, les Anglais ont forcé le Canal du Nord, premier fossé de la ligne Hindenburg.

— « En avant, commande FOCH, en avant! » DEBENEY, MANGIN, DEGOUTTE relancent l'ordre... Ah! le magique signal qui propulse tant d'armées nouvelles à côté de tant d'armées déjà engagées! et la magique exécution!

Quant à nous, au Régiment, nous avons préparé notre avance. Nos patrouilles ont profité de l'expectative pour fouiller le terrain. Nous savons où nous allons frapper. L'artillerie ennemie bat plus violemment que de coutume nos lignes, les routes et les villages. Les « buttes » d'Amigny-Rouy subissent un véritable feu roulant. Les mitrailleuses boches canardent à qui mieux mieux nos avant-postes. La grand-route a été saupoudrée de terre pour déceler nos reconnaissances nocturnes mais aussi semée, sur cinquante mètres, de traquenards et de fougasses destinées à..... *fêter* notre prochain passage, le cas échéant.

Le 10, notre 3^e bataillon reçoit l'ordre de s'emparer du village de Servais et de s'installer sur la lisière est; à 11 heures, il occupe ses emplacements de départ; à 12 heures, notre artillerie déclenche un tir roulant; la

17^e et la 18^e compagnies engagent le combat; à 12 h. 40, elles sont parvenues à passer la rivière. Les bataillons s'engagent à leur suite. Les défenseurs résistent avec une vigoureuse énergie. L'avance continue néanmoins; à 12 h. 45, la 17^e a atteint l'église et le cimetière, la 18^e s'est emparée de la station du chemin de fer et du carrefour 30-23. Les obus de tout calibre pleuvent avec intensité sur le village et les bois alentour; l'atmosphère est toute bleuie de vapeurs d'ypérite. Notre artillerie travaille fort judicieusement pour nous aider à déloger nos ennemis. A 13 h. 20, nous sommes maîtres de tout le village que nous occupons dans les conditions prescrites. Mais ce n'en est pas fini. Tandis que nos unités s'organisent aux lisières est, une franche recrudescence du barrage boche semble annoncer une réaction; la contre-attaque se produit à 18 heures. Elle est particulièrement vive sur le cimetière et la partie ouest. Elle se brise contre nos feux et, quand il le faut, de violents corps à corps. Nous avons cueilli treize prisonniers, qui vont nous fournir d'utiles indications, puis trois mitrailleuses et un important matériel d'armes, munitions et équipements.

Nous devons nous tenir prêts à bondir en avant, au premier signal. Les sacs ont été allégés et les couvertures roulées par sections, sont confiées aux voitures de compagnies.

Dans la nuit du 10 au 11, ordre est donné de nous retirer, de 0 h. 30 à 3 heures, à l'ouest du chemin de fer, afin de permettre à notre artillerie de déchaîner ses tirs sur le saillant Raspoutine, premier ouvrage de la ligne Hindenburg. Après 3 heures, des patrouilles vont tâter l'ennemi; il s'est retiré, des abords de Servais, dans les ouvrages au delà, la tranchée de Poméranie et le saillant Raspoutine. En même temps que les résultats du travail d'artillerie, nos patrouilleurs constatent l'empressement

des corvées boches à les réparer; leurs fusillades gênent consciencieusement les efforts des Fritz.

Le temps est tout à fait défavorable; la pluie n'a pas cessé de la nuit; le sol est difficile. La reprise de l'attaque a été prévue pour 10 heures, mais à 8 h. 55, l'I. D. téléphone qu'en raison du temps, l'opération est reculée. Mais à 13 h. 55, le général de division commande exécution. L'artillerie qui a continué toute la matinée son travail de la nuit, déplace sa ligne de tir et se portant à cent mètres des réseaux, sur un front de six cents mètres, se déplace à l'allure de cent mètres en quatre minutes; elle établit un engagement sur une partie des bois. Cette préparation a été particulièrement soignée; à 17 heures, l'infanterie se met en branle. Il règne dans la vallée, un brouillard dense qui empêche de voir quoi que ce soit et qui, s'il gêne l'ennemi, nous gêne aussi fort, nous-mêmes. Cependant le débouché a pu être réussi sans trop de peine; les assaillants sont parvenus à franchir les réseaux mais, sur deux points essentiels, les mitrailleuses barrent le passage; nos 75 ne mordent pas sur les abris bétonnés; les fantassins ne doivent compter que sur leurs seuls moyens. Pour tenter l'aventure avec chances de succès, il est préférable d'attendre que le brouillard soit dissipé. Nous *ypéritons* fortement le saillant Raspoutine.

Des prisonniers font connaître que leurs camarades ont reçu des instructions impératives de résister jusqu'à la mort sur la Siegfried Stellung, l'élément de la ligne Hindenburg que nous attaquons, comme sur toute la ligne d'ailleurs. Les troupes de résistance, nous est-il dit encore, sont relativement réduites mais choisies parmi les meilleures et très résolues. Tous les abris seraient minés et de nombreux pièges préparés.

Le 288^e va donc devoir culbuter ces gardiens farouches et, ensuite, avancer, pousser, précipiter sa marche,

concurrentement avec la 32^e D. I., division de gauche de l'Armée MANGIN avec laquelle la 67^e est en liaison. La limite arrière de la position Hindenburg est marquée par la ligne St-Gobain-ferme Tranoy. Nous avons donc à gagner jusqu'à la route La Fère-Crépy, c'est-à-dire à déborder la forêt de St-Gobain et à atteindre le jalonnement général Courbes-Montceau-les-Leups. Franchissant alors la Serre, notre axe de marche sera Landifay-Bertaignemont.

Le 12, à l'aube, l'attaque reprend. Canons et mitrailleuses boches nous travaillent dur ; beaucoup d'ypérite ! Le Régiment doit, coûte que coûte, crever la ligne, et prendre pied dans la redoutable forteresse. Notre 4^e bataillon, entraîné par son jeune et ardent chef, le commandant TOURNADE, le chasseur à pied, progresse, tandis que le 5^e bataillon qui le flanque, en échelon, à gauche, essaye de contourner, par le sud, le saillant Raspoutine. A 10 h. 50, le commandant TOURNADE mande au colonel, dont le P. C. est à la maison forestière, qu'il a atteint le premier objectif mais que force lui est, suivant les prescriptions, d'attendre que le 283^e avec lequel il doit être en liaison à droite, se retrouve à sa hauteur ; le 283^e reste beaucoup en arrière. A 12 h. 30, cette liaison n'a pu être encore rétablie. Cette stagnation impatiente nos hommes qui n'ont qu'à subir stoïquement le marmitage et trouvent la plaisanterie mauvaise.

Cependant notre 5^e bataillon qui s'est avancé vers Deuillet y a été fort copieusement mitraillé. Le commandant DE PICHON-LONGUEVILLE a fait contourner le village par le sud, a délogé enfin les nids de Maxim et jeté en avant quelques patrouilles pour éclairer l'avance prochaine. D'autre part, le 4^e bataillon s'est porté de la route Saint-Gobain-Deuillet vers Vivier à Grue. Il signale que les routes sont semées d'obstacles et minées.

Mais voilà que des explosions se produisent chez le

Boche, elles se succèdent et se multiplient. Qu'est-ce là ? Les abris ennemis qui sautent ! Rien ne saurait nous être plus agréable. La fameuse forteresse cède assez vite. Achevons d'en prendre possession.

A 15 heures, le 283^e s'est redressé ; le commandant TOURNADE le laisse déborder, puis lorsque l'opération est suffisamment mûre, il marche sur Berteaucourt, que ses reconnaissances d'officiers ont reconnu non occupé. Nul effort à faire, la résistance allemande s'est toute reculée à l'est. Nous gagnons Deuillet, que le 5^e bataillon a entièrement nettoyé de tout occupant ennemi ; le 4^e et le 5^e bataillons s'installent en avant sur les hauteurs, le 6^e à Deuillet même.

Les caves de ce bourg, les abris très profonds et très bétonnés des tranchées ont été minés ; certaines mines ont explosé, d'autres point. Nous trouvons des obus d'un mètre vingt de haut disposés dans les caves des maisons intactes, des cordons Bickford y aboutissent à des charges de cheddite. Près de l'entrée de deux grands abris en sape, des Boches facétieux ont fixé une pancarte entre deux douilles de 77 remplies de fleurs ; la pancarte porte ces mots : « *Auf Wiedersehen!* Au revoir ! » Au fond de la sape, il y a d'énormes obus préparés pour nous ensevelir dans notre victoire. Des dispositifs à retardement provoquent des explosions un peu de tous côtés mais les plus grandes précautions sont prises pour éviter pertes d'hommes. Des spécialistes du génie visitent tous les coins et recoins avant que nous pénétrions dans les maisons ou les abris. Les puits, les citernes ont été empoisonnés ou contaminés sans doute ; interdiction de boire de l'eau non reconnue potable par le pharmacien du corps. En fait, les points d'eau ont été comblés ou salis mais pas empoisonnés.

Les trains régimentaires qui ont reçu ordre de s'avancer jusqu'à Deuillet éprouvent de sérieuses difficultés. De

place en place, les routes présentent de vastes dépressions à pic, de véritables fosses de trois mètres sur quatre ou cinq et deux de profondeur; ces fosses sont remplies d'eau et recouvertes d'un planchéage léger camouflé de poussière de route. Certes ces ouvrages n'avaient pas été destinés à retarder la marche triomphale des cuisines roulantes, c'étaient traquenards destinés aux tanks et pièces d'artillerie. Le génie s'empresse de les combler sans qu'il y ait eu le moindre accident.

Le rôle imparti à la 67^e D. I. et d'abord au 288^e a été admirablement rempli. L'ennemi, malgré sa très vive résistance sur la position Siegfried, a été refoulé violemment. La fameuse ligne Hindenburg est tombée en une journée sous l'élan irrésistible de nos hommes. La progression rapide du régiment a dépassé nos prévisions les plus ambitieuses. Alors que l'ennemi appuyait sa droite à l'Oise et, à sa gauche, tenait encore fortement contre le 283^e et contre la 32^e division MANGIN, notre succès ne nous semble explicable, malgré la fougue de notre assaut, que par un certain trouble, par une quelconque défaillance de l'ennemi. Mais quelle qu'en soit la cause, le résultat est là et nous en éprouvons tous une vive exaltation.

La soirée de cette journée triomphale s'achève sous une pluie torrentielle, comme à Pâques devant Rollot. Les poilus n'ont cure de l'averse, échauffés qu'ils sont par le vin de la victoire. Ils sont tout à leur labeur. Ils multiplient les patrouilles pour éventer les surprises, pour garder un étroit contact. Les Boches se sont établis sur une bonne ligne de repli et ne bougent plus. La nuit est toute rouge des incendies qui montent du nord et de l'est. Des explosions de mines se répercutent dans le vaste silence.

Vingt des nôtres sont tombés mortellement frappés et les blessés sont en nombre assez élevé. La disparition de

l'adjudant CLOUET affecte chacun de nous profondément. Clouet qui était sorti sain et sauf de tant de mêlées, furieuses auxquelles il avait pris sa belle part, a été frappé tout à l'heure, subitement abattu par un obus isolé sur la route de Deuillet. Chefs et soldats tenaient Clouet pour un modèle de discipline, de bravoure et de dévouement; il était un des exemplaires du Régiment, de ceux qui lui donnent de l'âme. Son souvenir restera affectueusement dans le cœur de ses compagnons de combat.

Servais, Deuillet, Berteaucourt repris, la forteresse Hindenburg enfoncée, c'est bien ! Mais l'ouvrage accompli ne compte plus; seul compte l'ouvrage qui reste. La deuxième forteresse, la *Hünding Stellung*, à quelques kilomètres, va se dresser devant nous et de celle-là nous n'aurons pas aussi aisément raison.

A 1 h. 30, le Général Commandant l'Armée fait connaître qu'il est de la plus haute importance que la tête de pont d'Anguilcourt, point stratégique essentiel, soit solidement tenu par un régiment, cette nuit même. L'exécution de cet ordre est confiée au 288^e. Le 288^e, laissant son 4^e bataillon à la cote 92 et à Courbes, fera passer, sur la rive droite de la Serre, d'abord son 6^e bataillon puis le 5^e, de façon à bien tenir puis à élargir rapidement la position. Comme, au surplus, le 288^e est destiné à mener l'attaque de Nouvion-le-Comte, le 369^e R. I. le remplacera à Anguilcourt.

Tel est le schéma ! Hélas, il y a loin de la coupe aux lèvres... Peut-être ce plan eût-il pu réussir, si sans perdre une minute, nous nous fussions précipités tête baissée, vers le but. Mais les Allemands savaient eux aussi la valeur de la position convoitée par nous et la défendaient. Nous devons nous demander, par surcroît, si notre progression ultra-rapide sur Anguilcourt ne nous exposerait pas à quelque cruelle surprise venant de gauche : La

Fère n'était-il pas encore occupé. Si oui, en nous précipitant sur la rive droite de la Serre, nous pouvions être saisis comme dans un étau et réduits à l'impuissance.

Nos unités ont reçu l'ordre vers 2 heures et demie. Elles ne le discutent point; elles ne peuvent encore en prévoir toutes les difficultés d'exécution; elles reprennent la progression. Mais les Boches sont là pour barrer le passage ou tout au moins ralentir notre avance. Nos trois bataillons gagnent très lentement, le 6^e à gauche, le 5^e au centre, le 4^e à droite. A 7 heures, le commandant TOURNADE a délogé les défenseurs de Rogécourt et dépassé le village au nord. La résistance redevient très tenace à la ferme Saint-Martin et tout au long de la voie ferrée.

Le 6^e bataillon a pu atteindre, sans trop de peine, le bourg de Charmes. Le commandant ROMAND lance la 22^e compagnie pour reconnaître les abords de La Fère et, s'il y a moyen, la ville même, qui est là à trois kilomètres à gauche. Nos gens trouvent les voies de communication fréquemment coupées; des feux de bivouacs encore incandescents indiquent que les soldats de Guillaume ont passé la nuit là mais sont tous partis. La Fère est à nous. Nous cueillons quelques trainards et prenons effectivement possession de la cité à demi détruite.

Plus nous avançons et plus la manœuvre que nous avons mission d'exécuter sur Anguicourt nous apparaît clairement. Nous savions que l'action de nos armées de gauche s'était développée puissamment du 8 au 13; les armées britanniques et l'armée DEBENEY, du nord de Cambrai à La Fère, avaient vu crouler les derniers pans du mur Hindenburg. Les éclaireurs de la 58^e D. I. arrivant, quelques heures après nous, dans la ville que nous venions d'occuper, cela nous explique pourquoi les troupes ennemies qui la défendaient, prises entre deux assaillants, à gauche et à droite de l'Oise, se sont volatilisées; elles ne pouvaient que retraiter et il était temps. Une

force française prenant position immédiate au nord du confluent de l'Oise et de la Serre, c'est le passage de l'Oise effectué en toute sécurité par l'extrême gauche de l'armée DEBENEY et assuré, de proche en proche, aux éléments successifs de gauche. Dans les derniers ordres que nous avons reçus pour l'occupation d'Anguicourt, il est même prévu qu'un bataillon de la 58^e D. I. doit se glisser derrière le 288^e, sur la rive droite de la Serre pour continuer ensuite sa mission particulière par la rive gauche de l'Oise, vers le Nord. Mais le forçement de la rivière, c'est nous, 288^e, qui devons l'assurer.

Il apparaît de plus en plus que nous aurons, avant d'y réussir, pas mal de fil à retordre. Les Boches ne sont pas partis loin. Nous retrouvons nos ennemis à l'est du faubourg Notre-Dame; ils ont mis en état de défense la voie ferrée de Laon et les tac-tac-tac y crépitent. Au nord de cette fortification, entre Danizy et Anguicourt, on aperçoit un blanc d'eau qui couvre de vastes étendues. Décidément nos grands chefs sont allés un peu trop vite en affaire. Ils veulent que nous nous emparions d'un point stratégique jalousement défendu comme si ce devait être sans coup férir. Nous leur obéissons avec un inlassable et ardent dévouement, mais il ne nous est pas permis, à nous, de faire abstraction des réalités. Nous surmonterons tous les impedimenta, mais avec du temps. Du temps! Hélas, notre intervention n'aura de valeur que si elle est rapide.

Nous enrageons d'autant plus que notre succès déterminerait sur notre droite des conséquences non moins importantes que sur notre gauche. La ligne de combat s'infléchit de ce côté, du nord-ouest au sud-est, c'est-à-dire de La Fère à Laon, formant ainsi avec le cours de la Serre un angle de plus en plus large. Devant Laon, MANGIN travaille mais n'a pas encore emporté la lourde citadelle. Il n'est pas douteux que le lutteur déploie, en

ce moment, toute sa puissance d'attaque peur faire tomber le bastion central de l'occupation allemande depuis 1914. Les roulements d'une artillerie énorme se sont déclenchés à l'aube et ont continué avec une ampleur inouïe jusqu'à 10 heures, puis ont cessé entièrement. Serait-ce le signe de victoire? Nous apprenons, vers midi, que Laon est à nous. A 11 heures du matin, le général MANGIN est entré, à pied, la canne à la main, à la tête des premières troupes dans la ville où la population délivrée acclame les poilus sauveurs tandis que les derniers ennemis retraitent.

La nouvelle nous comble de joie mais accroît encore notre impatience en face de l'obstacle auquel nous nous heurtons. Des forces françaises prenant position immédiate au Nord de la Serre, ce serait non seulement le passage de l'Oise pour l'armée DEBENEY extrêmement facilité mais aussi la prise à revers des troupes allemandes qui se replient devant l'armée MANGIN. Un superbe coup double! Si la position dont le 288^e a ordre de s'emparer excite ainsi l'urgente convoitise des assaillants, logiquement elle exige de ses défenseurs une résistance acharnée et aussi longue que possible. Au surplus, la Serre n'a pas qu'une valeur locale. elle constitue au sud, avec la Selle et l'Oise au nord, le premier fossé de la ligne Hermann. Les Allemands contraints à un repli énorme, se retirent dans cette forteresse, et résolus à un suprême effort, ils n'ont garde de la laisser entamer soit par surprise, soit par de faibles éléments. Pour réduire, ici, les fossés de l'Hermann, sous les feux du fort Mayot qui domine Anguilcourt, il n'est plus douteux qu'il faille un siège en règle et en nombre. L'humeur brutale et la ferme contenance des Boches qui sont devant nous ne nous laisse aucune illusion.

Tandis que le 6^e bataillon progresse vers Danizy, face à la voie ferrée, à l'est du faubourg Notre-Dame, le 5^e batail-

lon occupe, non sans mal, les fermes Saint-Jean et Macquigny et commence aussitôt l'assaut en direction du Sart-Anguilcourt; le 4^e bataillon ayant dépassé à 10 heures le cote 89, s'efforce tout aussi péniblement en direction de Courbes.

Les mitrailleuses postées sur le remblai du chemin de fer canardent furieusement nos petits groupes qui rampent sur le plateau. Nos adversaires ne sont peut-être pas très nombreux mais la densité des mécaniques est telle que le balayage ne présente aucun intervalle. Des gailards qui n'ont pas « les foies » appliquent leur audace et toutes les ingéniosités à la manœuvre d'approche. Les 37 portent à quelques bonnes places. A coups de V. B., puis dès qu'ils sont à portée, à coups de grenade, l'arme où ils excellent, nos assaillants font sauter un nid ici, un autre là, ils se rejoignent de poste à poste après les avoir vidés, et enfin, au bout d'une heure et demie, les derniers servants obstinés sont démolis, se rendent ou essayent de déguerpir. De Danizy à Versigny, nous tenons la voie ferrée qui va céder aussi à droite. Les deux villages sont consciencieusement nettoyés. Vers le sud-est et l'est, de grands rougoiements d'incendies enflamment l'horizon.

La ferme Bellevue barre la route au 5^e bataillon. Elle est tenue par une demi-douzaine de Maxim. Plusieurs groupes l'atteignent quand même et s'élançant, s'empoiignent avec les Boches. Après une lutte brève mais coûteuse, la ferme est à nous. Nouveau bond des cotes 93-87 vers le Sart, hameau sur la grand'route et qui commande l'entrée d'Anguilcourt. Des éminences de droite, l'ennemi suit cette progression pas à pas, tellement le terrain est dépourvu de chemins creux, de haies, de tout défillement : c'est l'immense terre plate de culture dont la guerre a fait une lande aux herbes grises. Le capitaine MOREAU, qui commande le 5^e bataillon, dirige la pression principale vers la chaussée d'Anguilcourt. On pense quelle

ardeur y apporte le soldat bouillant, trépidant et de folle bravoure qu'est le capitaine MOREAU. Le mouvement commence à 14 h. 15. La 17^e compagnie est plus spécialement désignée pour exécuter le coup, appuyée par une section de la 18^e et trois sections de mitrailleuses.

A 16 heures, le commandant du 4^e bataillon rend compte que la progression de son unité est très gênée par trois Maxim qui battent incessamment le terrain d'approche. Il se plaint que notre artillerie n'ait pas tiré un seul obus et il réclame un marmitage immédiat et nourri sur Anguilcourt-le-Sart, Nouvion-le-Comte et le piton 92 solidement tenu et où circulent des observateurs ennemis. A 16 heures, le capitaine MOREAU rend compte, de son côté, que la 17^e compagnie de tête est arrêtée par les feux violents des mitrailleuses d'Anguilcourt et de la station de Courbes; il lui est impossible de progresser. A 22 heures, la 14^e compagnie occupe Courbes, en contact immédiat avec les Boches aux sorties nord et nord-est. La lutte sur ces points en arrive à des corps à corps furieux. La 13^e compagnie s'empare du piton 92. La 15^e est à cinq cents mètres au sud de la station.

A la tombée de la nuit, l'activité du 5^e bataillon délivré des observateurs ennemis est plus libre de se déployer. La 17^e a cherché en vain à gagner le pont par les bois au nord de la route Bellevue-Courbes; elle y a échoué. Le 6^e bataillon vient prendre position au bord de la route nationale. Une reconnaissance envoyée par le capitaine LAPORTE, afin de découvrir les passages et accès d'Anguilcourt, a pu atteindre le bourg; les passages étaient barricadés et les ponts sur les deux bras de la Serre intacts, mais la reconnaissance a constaté que des forces sérieuses tiennent la place et que des mitrailleuses sous abris bétonnés prennent d'enfilade le pont et la chaussée par lesquels nous sommes obligés de déboucher. Le lac profond des prairies inondées au nord du Sart ne

laisse aucun autre accès. Et voilà que le pont sur le bras de la Serre saute au moment où rentre la patrouille.

Néanmoins, la 17^e compagnie s'engage vivement sur la chaussée et son élan la porte, sans pertes sensibles, jusque dans Anguilcourt, jusqu'au bras nord de la rivière, mais le pont là aussi vient de s'écrouler; le passage sous des feux extrêmement nourris est impossible; de l'intérieur des maisons partout occupées, la fusillade crépite et décime notre petite troupe qui est contrainte de regagner précipitamment le Sart. L'artillerie ennemie y canonne avec violence les 5^e et 6^e bataillons. Pour éviter des pertes totalement inutiles, le 6^e regagne les tranchées de la ferme de Macquigny.

A 5 heures, le colonel mande au capitaine MOREAU qu'un tir d'artillerie sera effectué à 5 h. 30 pendant dix minutes et lui donne l'ordre de précipiter l'attaque dès le dernier obus. Mais l'ordre ne parvient qu'à 5 h. 52.

A 7 h. 15, le commandant TOURNADE qui occupe l'observatoire de la côte 92 subit un sévère bombardement de gros qui embrasse jusqu'aux revers septentrionaux.

A notre gauche, le 6^e bataillon se trouve maintenant en liaison avec le 11^e tirailleurs de la 58^e D. I., extrême droite de l'armée DEBENEY. Cette unité a pris possession de La Fère que nous lui avons remis.

Le général commandant la 67^e exprime avec vivacité sa déception de notre lenteur à passer sur la rive droite de la Serre. Il veut que nous franchissions sans attendre que le génie nous assure le passage et par nos seuls moyens. La Serre, ajoute-t-il, est franchissable en dehors des ponts. (Il y a là une erreur matérielle.) On a vu que les ordres donnés par le colonel aussitôt après la destruction du pont avaient devancé les ordres du général. D'autre part, le 5^e bataillon sait bien qu'il doit faire l'impossible pour s'établir dans Anguilcourt et au delà, mais il y a des tâches qui dépassent l'énergie humaine et des obstacles

insurmontables si l'on n'y consacre des ressources proportionnées.

Le commandement semble, en fin de compte, adopter un point de vue plus objectif, car à 15 heures, un bataillon du 369^e est adjoint à nos trois bataillons et le colonel en a la libre disposition. Un groupe de 75, une batterie de 105 devront préparer et appuyer la nouvelle attaque, qui aura lieu sur-le-champ. Il nous semble qu'une artillerie plus puissante eût solutionné notre difficulté.

Le capitaine LAPORTE, commandant la 18^e compagnie, lance encore une fois ses hommes sur la chaussée du Sart à Anguilcourt. Un tir de concentration de V. B. joint à tous les déchaînements de nos mitrailleuses essaye de paralyser l'ennemi pendant la traversée. Mais le Boche est inaccessible dans ses abris et balaye terriblement le chemin qu'il éclaire de la vive lumière des fusées. Des hommes veulent avancer dans l'eau, en longeant le talus; elle est trop profonde! Et voici tout le tralala de la défense qui se met en branle : plusieurs minenwerfers de gros calibre opposent aux assaillants leurs martellements massifs, tandis que les batteries du fort Mayot prodiguent, à la rescousse, les 77. Qui donc ne tiendrait pour criminel de s'obstiner à cette aventure? Une compagnie ne parviendra jamais à parcourir, dans de telles conditions, cet espace de quatre cents mètres, pour ensuite aborder un ennemi solidement retranché.

A la chute du jour, le génie divisionnaire fait avancer du matériel de pont. Ses préparatifs sont à peine troublés. Mais dès qu'il se met à l'ouvrage, il est en butte à une telle mousqueterie qu'il doit renoncer.

A 3 heures, le capitaine MOREAU avertit le colonel des tentatives impuissantes des officiers et sapeurs du génie. — « Les Boches sont à quelques mètres du pont, dans des abris bétonnés, d'où ils sortent pour lancer des grenades et où ils rentrent aussitôt. Les mitrailleuses sous case

mates balayent sans discontinuer, tandis que nos feux, grenades, V. B., ne peuvent atteindre les défenseurs. Lors même qu'on parviendrait à lancer une passerelle sur la rivière large de quinze mètres et qu'on traverserait, la difficulté renaîtrait plus insurmontable au bras Nord. Néanmoins, ajoute le capitaine, j'enjoins au génie de persister dans ses tentatives. Je reste ici à vingt mètres du pont jusqu'à ordre contraire et je maintiens dans le Sart deux compagnies ».

Le colonel sait que le capitaine MOREAU est la bravoure même, mais il reste sourd aux explications, car les ordres sont absolus : qu'on passe. Le colonel veut qu'on passe! Le mot impossible n'est pas français. On passera, même au prix de sacrifices, car ces sacrifices seront justifiés par l'importance de l'opération dont l'échec arrête la progression des corps de gauche et de droite.

A 6 heures, la 18^e compagnie suivie de la section du génie, s'est précipitée de nouveau, son capitaine et ses officiers en tête. La vigilance de l'ennemi est sans défaut. La terrible sarabande se déchaîne contre nos vaillants camarades. Les gaz donnent par surcroît et en abondance. Les cadavres s'éparpillent sur la chaussée; des blessés nombreux se traînent vers le Sart. L'obstination la plus folle n'aboutit qu'à la plus inutile et meurtrière déception.

Le colonel POUGET, commandant l'I. D., vient, conduit par le colonel VIGNIER, afin de vérifier de ses propres yeux. Il est contraint de se rendre à l'évidence. Il informe aussitôt le général de division : « Les trois régiments parvenus au bord de la Serre, se trouvent en face de difficultés *insurmontables*. L'infanterie a en face d'elle un ennemi posté sous abris avec des mitrailleuses et qui interdit tout accès aux assaillants; ceux-ci ne disposent que de moyens notoirement insuffisants. Le génie est dans une situation analogue; il n'a pas même une barque

à mettre à l'eau ni un morceau de liège. Son effectif est, en outre, trop réduit pour assurer dans la bataille le rôle qui lui incombe sur un front tel que celui tenu par la D. I. Je demande donc que les moyens susceptibles de permettre à *plusieurs détachements assez nombreux* de passer l'obstacle, soient mis à la disposition *des trois régiments* afin que ceux-ci puissent, à la faveur de l'obscurité, franchir la Serre, *sous la protection d'un tir puissant d'artillerie* ».

Chacun éprouve un vif soulagement de ce que le commandement ait reconnu enfin l'évidence et ne puisse accuser ni le courage, ni le savoir faire d'officiers et soldats aussi expérimentés que soucieux de leur tâche et de leur honneur. On va donc pouvoir, avec des moyens convenables, déployer un héroïsme utile! On eût gagné un temps précieux à s'en apercevoir plus tôt. Le jeu en valait la chandelle!

Les ordres nouveaux prescrivent que chaque bataillon étudiera dans l'après-midi du 15, les emplacements les plus praticables pour le passage de la Serre : 4^e bataillon vers la côte 33; 5^e bataillon devant le Sart; 6^e bataillon à l'ouest de Le Sart. Il est recommandé au commandant de la compagnie des avant-postes à Le Sart de montrer, au cours de la journée une activité qui fasse supposer à l'ennemi qu'on y attaquera derechef.

Nos patrouilles découvrent deux passages possibles entre Achery et Le Sart, et un entre Le Sart et Novion-le-Comte; le premier est constitué par des estacades que les Boches avaient construites pour traverser à pied sec le marais avant que l'inondation ne l'eût transformé en un lac de six à sept cents mètres de large : le second passage trouvé par la 14^e compagnie est à un kilomètre à l'est de Le Sart.

Il est arrêté que le franchissement de la Serre sera effectué aux estacades par le 6^e bataillon que suivra sans

intervalle le 5^e. Un peloton de ce dernier devra jouer un simulacre d'attaque devant le Sart. Cependant le 4^e bataillon poussera une tentative entre Anguilcourt et Novion-le-Comte, avec la simple mission de couper la route entre ces deux pays.

A 20 h. 45 part la 21^e compagnie chargée de caillebotis afin de continuer dans la partie nord la réparation de l'estacade de gauche que les pionniers et le génie ont réparée dans sa partie sud. Elle franchit la rivière avec l'appui d'un violent tir d'artillerie. Tout se passe d'abord au mieux : par malheur l'un des éclaireurs accroche du pied un fil tendu qui détermine l'explosion de grenades. Quatre hommes sont blessés. Le mouvement est éventé! ... La compagnie continue sa marche jusqu'à une cinquantaine de mètres de la route d'Achery à Anguilcourt, mais, là, est accueillie par un tir fauchant venant du front et des deux flancs. Les hommes avancent avec de l'eau jusqu'au cou. L'estacade est un sentier de mort, car les mitrailleuses la battent furieusement. On se heurte à des réseaux de barbelés. On cisaille! Mais la situation est intenable. Le lieutenant TIBERGHEN, qui commande, ramène ses gens dans un îlot boisé à une centaine de mètres en arrière. La marche sur le fond vaseux, glissant, est des plus pénibles et périlleuses : plusieurs n'en reviendront pas, ensevelis dans la nappe profonde. Après une attente d'une heure et demie, le lieutenant reprend la progression qu'a précédée une nouvelle préparation de notre artillerie. Mais l'ennemi répond par un barrage très dense et un tel feu roulant de mitrailleuses qu'il est interdit de faire un pas de plus.

La 23^e compagnie s'est portée en avant à 21 h. 30, a sauté la rivière et a dû renoncer presque aussitôt à suivre l'estacade que le faisceau des balles rendait impraticable. Les hommes sont dans l'eau jusqu'aux épaules. Des blessés s'effondrent et se noient. A 150 mètres du bord,

l'avant-garde est accueillie par un barrage à la grenade. Le capitaine JONOUX est blessé; on parvient à le ramener en arrière. Un poste ennemi se replie; on avance encore, mais on se trouve paralysé par un réseau et des mitrailleuses ennemies prennent en écharpe nos assaillants. Le sergent DOSTAL et plusieurs soldats se mettent à cisailier le réseau : le sergent, mortellement frappé, glisse dans l'eau. L'ennemi contre-attaque; il est obligé de reculer. Mais chacun des nôtres transi de froid, claquant des dents et épuisé de l'effort fourni, il faut bien que l'officier reporte sa compagnie en arrière. Il est 2 heures du matin. Les hommes sont dans l'eau depuis 5 heures !

Quant au 4^e bataillon, il a tenté le passage à l'est vers 21 h. 30. Une passerelle de huit mètres, munie de flotteurs boches, a été lancée dans le plus grand silence. Cette passerelle franchie, on se porte sur le deuxième point choisi où il y a lieu d'en lancer une deuxième; mais au cours de la journée, l'eau a monté et le placement de l'appareil exige des éléments plus complets. Tandis que les sapeurs du génie aidés de fantassins s'emploient précipitamment à ce travail, un ordre de relève y coupe court. Le commandant TOURNADE fait tout disparaître afin de ne pas déceler à l'ennemi nos desseins.

Le 288^e est relevé par le 144^e, de la division de gauche. Celui-ci prend à son compte le forçement des passages de la Serre, dès le 16 à l'aube. Le 288^e va au repos à Fressancourt, le 4^e bataillon à Versigny. Ce ne peut être d'ailleurs que le temps de respirer, car la pression générale s'accroît sur tous les fronts et nous ne pouvons séjourner plus de deux jours en arrière-ligne.

Le 18 au matin, le général de division annonce au colonel VIGNIER que la gauche de l'armée Debeney a traversé l'Oise et que deux bataillons occupent Anguilmcourt. Le 144^e, notre remplaçant sur le bord de la Serre, n'a pu réussir, lui non plus, à forcer la rivière. Même après le

forçement par l'armée Debeney, le 369^e qui a tenté le passage à Nouvion-et-Catillon ne peut y déboucher.

Notre 4^e bataillon part à 11 h. 30, gagne Anguilmcourt et se porte sur Nouvion-le-Comte; un bataillon du 144^e qui, disait-on, avait pris possession du bourg, est échelonné en deçà; notre 4^e le dépasse et essuie le feu des arrière-gardes ennemies; la fusillade est fort vive, mais les voies d'accès sont nombreuses et l'avance se poursuit. A 14 heures, le bourg est nettoyé et les compagnies progressent vers Nouvion-et-Catillon, âprement défendu. La bataille recommence là, vraiment.

Cependant que le 6^e bataillon, passé lui aussi par Anguilmcourt, suit dans le sillage du 4^e, le reste du régiment et le 5^e bataillon passent par la station du chemin de fer, longent la voie et traversent la Serre, au sud de Nouvion, sur un barrage de fagots à côté du pont détruit. Le colonel stationne quelques instants près du pont et du château; le château a été transformé par les Boches en une véritable forteresse voûtée, garnie de rondins et bétonnée. Ces gens-là avaient multiplié partout des abris énormes; avant de s'éloigner, ils les ont fait presque tous sauter.

A 15 h. 25, le commandant TOURNADE rend compte que sa compagnie d'avant-garde entre dans Nouvion-et-Catillon, en liaison, à droite et en arrière, avec le 369^e qui débouche. A 15 h. 55, il dépasse le bourg à l'est et marche vers Catillon-du-Temple, suivi, à peu de distance, par le bataillon du 144^e et par notre 6^e. Le colonel installe son poste de commandement à la sortie est de Nouvion-et-Catillon où les obus giclent. A 17 h. 40, changement de plaisir : la réapparition de l'ypérite. Le 4^e bataillon est arrêté en avant de Catillon-du-Temple. La manœuvre se déploie sur une immense plaine aux ondulations larges, en déclivité générale du nord au sud jusqu'aux bords marécageux de la Serre d'où jaillissent de fins peupliers,

A l'est, une autre ligne d'arbres, perpendiculaire à la première, indique le cours d'eau du Péron, affluent de droite de la Serre. Le centre du paysage est occupé par un mamelon bien détaché, planté d'arbres sombres et sur lequel est bâti le village de Catillon-du-Temple : les Boches ont là un fort naturel qu'ils n'abandonneront pas de leur plein gré.

A 19 heures, le colonel envoie au commandant TOURNADE l'ordre suivant : « Il faut pousser. Engagez sur un grand front. Je suis derrière vous et en mesure de vous appuyer ». Le 4^e exécute. Il se heurte à une résistance bien organisée, surtout dans le bois à l'ouest du mamelon. Il parvient toutefois à cent mètres des lisières de ces bois, à la côte 119, dont il a réussi à déloger les défenseurs après deux très vifs engagements. Mais il est trop peu garanti sur sa droite, où le 369^e rencontre des difficultés et n'avance point. Le 5^e bataillon se porte à la hauteur gauche du 4^e, avec mission de déborder Catillon-du-Temple par l'Ouest. Pendant toute la nuit, l'ennemi va réagir sérieusement : nul doute qu'il ne soit déterminé à opposer le maximum de résistance. D'après la résonance des feux, la ligne de combat s'infléchit toujours en ligne sud-sud-est dans la direction de Laon. Les troupes allemandes d'ici couvrent avec énergie la retraite des forces que refoule lentement MANGIN. Quelles que soient les difficultés que nous avons à vaincre, nous sommes tout vibrants de la fière sensation de la poursuite. La deuxième forteresse « inexpugnable », *Hunding Stellung* est en train de céder comme la première. La joie de la libération française prime en nos âmes toute autre sensation, tout autre sentiment. C'est avec une belle ardeur que nos combattants cherchent à approcher leurs adversaires, à les saisir ; ils bondissent au milieu des bruyères et des herbes sèches, ils rampent bien aplatis sous le vol des guêpes qui sifflent leur énervant petit bruit mortel ; ils

se précipitent enfin, l'instant favorable, et une grenade dans chaque main, ils assaillent la tueuse mécanique qui bat la plaine, ils massacrent les servants, retournent la pièce et canardent les fuyards... Lutte hardie, prudente, intelligente, où chacun déploie les initiatives et coopère, dans le mépris de la mort, à vingt victoires épisodiques, qui ne sont que préparation au gain définitif d'un chemin, d'un monticule ou de quelques arpents de terre. Les communiqués sont, décidément, d'une brièveté bien ingrate, quand on sait tout le terrible menu travail des ombres qui, par centaines de mille, militent, partout, dans la nuit, toutes pareilles aux ombres qui s'insinuent là, près, vers la masse noire de Catillon-du-Temple.

Les 14^e et la 15^e compagnies sont parvenues au contact étroit et gagnent du terrain. Sur la droite, il est un chemin creux où l'action a atteint à la sauvagerie. Les Boches résistent avec une énergie farouche. Huit mitrailleuses sont placées là, véritable guépier, où avec cette sournoiserie calculée qui leur est propre, nos adversaires ont su laisser avancer plusieurs groupes successifs et les massacrer. Deux hommes viennent de trépasser dont la disparition est une très grave perte, les sous-lieutenants LE TROADEC et BOUGUENNEC. Ils synthétisaient dans leur modestie silencieuse, un peu frustrée, les admirables trésors d'intelligence, de force physique et spirituelle de ces fils des campagnes de France, qui depuis quatre ans fournirent des chefs aussi bien que des soldats. LE TROADEC et BOUGUENNEC, longtemps simples fantassins, puis sous-officiers, avaient gagné leur galon d'or à force d'actions d'éclats. Nos deux petits Bretons sont tombés dans un de ces coups d'audace dont ils émerveillaient leurs compagnons : partir droit sur la mitrailleuse dont la gerbe crache mille morts, ramper jusqu'à elle, collé comme verre à la glaise, puis se relever subitement sur le pointeur, l'assommer et nettoyer les autres servants à

la grenade!... Le stratagème, cette fois, a échoué : BOUGUENNEC et LE TROADEC ont été foudroyés à bout portant! N'oublions ni leur héroïsme dans les combats ni le caractère si pur et si noble de leur simplicité.

Catillon-du-Temple n'ayant pas été enlevé au cours de la nuit, doit l'être à la pointe du jour. L'opération sera précédée d'une bonne volée d'obus lourds qui nécessite un recul de notre ligne à 500 mètres de la lisière du bois. De 5 heures à 5 h. 30, les 150 pleuvent particulièrement sur le bois tandis que les 75 travaillent les lisières nord, sud et ouest. A 5 h. 30, l'assaut se déclenche sur tout notre front. Le 4^e bataillon rencontre une résistance si obstinée et si bien conduite qu'il s'y butte vainement. Le 5^e bataillon réussit mieux. A 7 heures, il a pris pied dans la partie nord du village : la porte est fermée, le Boche ne peut plus en sortir. L'aventure est inattendue et imputable à l'entraîn endiablé du capitaine MOREAU, heureux de jouer un bon tour aux Fritz; mais elle l'expose à deux graves risques, l'un à droite où plusieurs mitrailleuses lui tirent dans le dos, l'autre à gauche où il se trouve en l'air, sans liaison avec le 144^e; ce régiment-ci venant de Renansart, avait pour mission de s'emparer de Chevrésis-Dames, mais il a progressé en laissant Chevrésis à sa droite et la gauche du 288^e sans couverture. Par bonheur, le peloton de cavalerie parti en reconnaissance assure que jusqu'à la côte 100, il n'y aucune fraction postée.

Là-dessus, le 4^e bataillon prévenu s'étend sur sa gauche. Profitant de l'avantage réalisé par le 5^e, il va procéder d'ouest en est au lieu de prendre de front. L'élan est vigoureux. La prise à revers décontenance les défenseurs; le désordre et la frayeur se propagent dans leurs rangs. A 9 h. 30, cent treize prisonniers dont deux officiers sont tombés aux mains des nôtres; nous avons pris force mitrailleuses et une grande quantité de matériel. Catillon-du-Temple est à nous! De la hauteur aux feuillages

encore denses, nous dominons au nord et à l'est un large paysage de plaines dont la grisaille marque le long délaisement de culture et la vallée de la Serre dont les rideaux d'arbres nous tracent le cours estompé au lointain des marécages et des prés verts.

Il s'agit de tirer, sur l'heure, le plus de profit de notre succès. Nous prendrons garde à cette particularité que l'ennemi reste en dispositif de défense dans Chevrésis-Dames mais sans autrement nous en soucier. Nous allons porter le coup à droite afin de passer le cours du Péron et d'appuyer l'effort que le 369^e donne, en ce moment, contre Mesbrecourt.

Les Boches tiennent des tranchées en avant du château de Richecourt et du ruisseau. On enlèvera ces tranchées, on franchira l'eau à l'ancien moulin et on attaquera la croupe 117 qui est au delà! L'essentiel de cette opération sera assuré par le 6^e bataillon que soutiendra le 4^e tandis que le 5^e demeuré à Catillon-du-Temple, s'opposera à tout mouvement ennemi venant de Chevrésis. Le peloton de cavalerie renouera la liaison avec le 144^e R. I.

A 13 heures, notre artillerie frappe les coups réglementaires du lever du rideau. L'artillerie ennemie riposte peu après. Pendant trois heures, les éclatements et les crépitements vont faire rage. Cette poursuite dont la presse parle comme d'une promenade, n'est pas du tout si facile. Le Boche exécute une retraite lente et méthodique, il ne fuit pas. A ceux qui le repoussent, il fait payer très cher le terrain qu'il leur rend. Si nos ennemis ne peuvent plus résister longuement à notre choc, pris à droite, pris à gauche, du moins n'est-il que juste de reconnaître qu'ils montrent une rare énergie et bien obstinée, dans une conjoncture aussi déprimante. Vaincus d'avance, ils ne reculent que lorsque ceux qu'ils couvrent ont pu se dégager de l'étroitesse. Ces arrière-gardes allemandes, même les sachant composées d'une élite, nous remplirent

toujours d'étonnement. Beaucoup résistaient à tel point de se faire assommer sur la pièce qu'ils servaient, sans plus d'espoir que de vendre chèrement leur vie. Vertu d'orgueil et fanatisme de soudards de Pangermanie, qui ne ressemblait sans doute en rien au pur dévouement et au juste idéal d'indépendance de nos fils, mais vertu guerrière qui avait sa grandeur et sa beauté et qui mesure aussi les difficultés de notre avance qu'on traitait un peu légèrement soit sur les boulevards, soit au café de la sous-préfecture.

Cet après-midi du 20 octobre, le combat dura quatre heures. Il pleuvait à verse, les gros nuages couraient dans un ciel triste et une bise âcre cinglait les visages. L'ennemi avait résisté longtemps en avant du parc de Richecourt; ce ne fut qu'à 17 heures que le bataillon ROMAND en vint à bout et put mander au colonel dont le P. C. était établi dans un gourbi de Catillon-du-Temple, qu'il tenait enfin le château, point de défense principal, l'ancien moulin et les passages du Péron. Les pionniers rétablissaient les ponts, cependant que le lieutenant TIBERGHIEU tenait les lisières du parc. Ce dernier avait même dépassé et s'était porté jusqu'à la voie ferrée que l'ennemi, à son habitude, avait bourrée de mitrailleuses. Il avait voulu, profitant de l'élan, tenter de faire sauter d'un coup l'obstacle. Mais assez intrépide pour attaquer les adversaires qui lui faisaient face, il avait dû, par prudence, se retirer en contrebas, pour échapper aux mitrailleuses de Chevrésis-les-Dames, qui le prenaient d'enfilade et lui infligeaient en peu de temps des pertes fort sensibles.

Le château, magnifique résidence, toujours debout mais éventré et balaféré de toutes parts, racontait la sauvagerie de la lutte. Les cadavres boches éparpillés dans les parterres, les allées et tout le parc ne l'attestaient pas moins. Nous avons cinquante-six prisonniers. Le poilu,

incapable de haine, leur offrait le pain ou la cigarette et tâchait de leur tirer les vers du nez. Que pensait Fritz de tant de dégelées chaque jour répétées et de cette reculade qui le ramènerait demain en Germanie? Fritz, quand il savait le français, répondait que la guerre était finie, que beaucoup d'Allemands étaient capout! Mais le colonel survenait-il, la conversation était brusquement interrompue : lui se souvenait de 1914, de toutes les calamités de l'invasion et de l'occupation, de tant de morts accumulés, de tant de veuves, lui ne pouvait oublier son foyer détruit et sa vieille mère, la femme au front fier et au grand cœur inflexible, emmenée en otage à soixante-seize ans et qu'ils gardaient là-bas!... La vue de ces gens-là, vils et flatteurs autant qu'ils furent insolents et cruels, il ne pouvait la supporter. — « Au large, criait-il, emmenez-moi ça! » Les *feldgrauen* apeurés s'éloignaient entre trois ou quatre baïonnettes.

Du recoupement des interrogatoires, il résulte que l'ennemi attachait une grosse importance à la position de Catillon-du-Temple et qu'il est possible qu'il tâche de le reprendre. Des dispositions sont adoptées en conséquence par les trois bataillons qui s'échelonnent de manière à parer à une contre-attaque menée aussi bien de Chevrésis-les-Dames que d'un point quelconque de la voie ferrée au nord du château de Richecourt. Des avant-postes en contact immédiat avec la ligne ennemie sont projetés sur tout le front. En outre, les barrages sont combinés et prêts à ronfler à la première fusée-signal.

La nuit se passe sans événement. Une brume épaisse, au matin, la prolonge. Notre action n'est reprise qu'à 7 h. 30. L'objectif est la voie ferrée d'abord, puis la côte 117 dont le 6^e bataillon a mission de s'emparer. Le départ rapide du lieutenant TIBERGHIEU déclenche une non moins rapide riposte de tous les feux adverses. Les assaillants poursuivent leur mouvement. Il est trop évi-

dent que les Boches sont en force, sur deux lignes, la voie ferrée et une tranchée au delà et qu'ils ont l'avantage de l'emplacement. Néanmoins, avec sa ténacité froide d'homme du nord, avec sa jeune et franche haine contre ceux qui l'ont séparé de sa famille depuis 1914, TIBERGHEN enlève ses hommes et, à la tête d'un groupe, pénètre jusqu'au haut du remblai où il se retranche tant bien que mal. Le reste de la compagnie, moins avancé, reste sous les feux d'enfilade des mitrailleuses et des canons de Chevrésis.

Plus de vingt hommes sont tombés en quelques instants. Le pis est que nos gens ainsi lancés ne peuvent ni avancer ni reculer : aucune liaison n'est possible avant la nuit. La soirée est très agitée. Les 155 et les 210 pleuvent sur tout le secteur du 6^e bataillon. Le château, le bois, le bord de la rivière, les routes y aboutissant, tout est effroyablement marmité. Un chien de liaison disparaît avec un pli important.

Nos camarades du 369^e ont multiplié, sur notre droite, des tentatives à peu près infructueuses pour atteindre la voie ferrée ; plusieurs de ses éléments s'y trouvent en aussi mauvaise posture que le nôtre. Le commandant ROMAND mande au colonel qu'il croit discerner les indices d'une violente offensive ennemie. Cette contre-attaque se déclenche à la tombée de la nuit. La 22^e compagnie bousculée sur la rivière y résiste et garde pont et passerelles. On parle d'un groupe de camarades faits prisonniers. Le danger n'est guère conjuré qu'à 20 heures. Avisé de la sensible réduction des effectifs du 6^e bataillon et craignant qu'il ne soit pas en mesure de résister à un nouvel effort de l'ennemi, le colonel prescrit que deux compagnies du 4^e bataillon doivent se mettre sur-le-champ à la disposition du commandant ROMAND. Les pertes du 288^e se sont élevées en trois jours à près de deux cents hommes dont cent soixante blessés évacués,

parmi lesquels les lieutenants RIVES et CHARPENTIER.

La division de gauche a ordre de s'emparer de Chevrésis les-Dames qu'elle a eu tort de négliger après l'avoir revendiqué pour elle. Pendant toute la journée du 22, les artilleries seules font rage. Les Boches portent leurs tentatives contre le 369^e qui leur capture vingt-cinq hommes. Le 23, à 9 heures, le 144^e R. I. attaque Chevrésis ; au bout de deux heures de lutte, sa droite a pu y pénétrer et râfler des prisonniers, mais a été finalement rejetée.

Un élan de la 67^e D. I. ayant été combiné en prévision du succès de la 35^e D. I. à Chevrésis, le contre-ordre consécutif à l'échec ne touche pas assez tôt le commandant TOURNADE qui engage son bataillon en pleine vue de l'ennemi sous un barrage extrêmement vif. A 14 h. 30, les deux divisions sont en action. Chez nous, grâce à une suffisante destruction des réseaux par notre artillerie, le capitaine DAGASSAN peut atteindre les carrières au nord de Mesbrecourt. Le 6^e bataillon, lui, s'empare de toute la voie ferrée sur son front. A notre droite, la mêlée est visiblement au paroxysme. Nous apprenons avec une grande tristesse qu'un bataillon du 369^e a été entièrement décimé et les survivants faits prisonniers ; son chef, le commandant DE PLAINVAL, grièvement blessé, est resté entre les mains de l'ennemi.

Il faut que Chevrésis tombe ! Une attaque générale est commandée pour le 24. Le 4^e bataillon reçoit l'ordre de se replier d'une position un peu trop aventurée et de venir en attente au château de Richecourt. Le 57^e R. I. remplace le 144^e devant Chevrésis. La place prise, nous devons foncer. A 14 heures, l'artillerie entre en bralme, l'infanterie une demi-heure plus tard. D'abord on annonce que le 57^e est entré dans Chevrésis et y a fait deux cents prisonniers, dont quelques officiers ; mais peu après, nous apprenons que les Boches ont repris le dessus

et restent maîtres du village. Tout est à refaire. Nous ne pouvons pas bouger!

Ces insuccès, cette stagnation énervent notre monde. Que voilà donc des fuyards récalcitrants. Car on continue, à l'arrière, de dépeindre nos batailles comme une facile poursuite! Nous sentons bien, certes, que la résistance ne peut durer, mais elle n'en est pas moins exaspérante. La ligne générale au loin ne semble guère plus avancée que la nôtre ici.

Le 25 octobre, marmitage sans mouvement. L'enlèvement de Chévrésis nous est confié. Le 4^e bataillon du 288^e emportera cette damnée citadelle qui paralyse notre action. Mais il paraît qu'il y a eu, dans la nuit, à notre gauche, au nord, un sérieux progrès. A 9 h. 30, on assure que le Boche décampe. De fait, le 144^e a pu progresser à l'est, vers la Ferté-Chevresis. A 11 heures, notre 4^e est dans Chévrésis, mais la ligne des mitrailleuses l'empêche de déboucher et tient aussi ferme sur toute la droite. Les Chefs de bataillons se plaignent de la faiblesse de notre artillerie; le Colonel demande 200 coups à la minute; le Commandant de l'I. D. voudrait faire donner la lourde, mais le contact des deux lignes est trop étroit.

Ce n'est que le 27 à l'aube que le démarrage se produit enfin. Le 4^e bataillon est parvenu, à la faveur de la nuit, à traverser la passerelle sur le marécage, au delà de Chévrésis, et il fait sauter les postes de mitrailleuses. Le commandant ROMAND lui aussi bouscule l'obstacle. La 23^e compagnie s'empare du bois du Chien où elle fait prisonniers un officier, un sous-officier et deux hommes du 123^e régiment. Nous tenons la cote 117.

Les ordres d'opérations avaient prévu l'attaque générale pour le 24, mais, nos armées, à droite, à gauche, semblent bien avoir rencontré les mêmes résistances tenaces que nous ici; il fallait pourtant que cette résistance sautât. Et elle saute! Le boche recule, ce matin;

de colline en colline, heure par heure, il recule.

Le colonel VIGNIER gagne, à cheval, la Ferté-Chevresis; on l'aperçoit, un moment, près du Calvaire d'ou il surveille le dispositif des unités. Il a mis pied à terre; il a son bon air joyeux; il donne des explications à l'aimable et actif lieutenant DUFFORT, son officier de renseignements; le lieutenant GRIMONT s'entretient avec lui et s'éloigne à vive allure vers la Ferté. Le terrain est découvert et, à la jumelle, on peut aisément reconnaître les camarades éparpillés dans le bled. Le 4^e bataillon progresse avec entrain; on distingue le commandant TOURNADE qui précipite ses hommes. Des unités en kaki, tirailleurs ou zouaves appartenant à l'armée DEBENEY, dévalent d'un mamelon N. O. Le doux soleil d'automne éclaire ce magnifique tableau de bataille au milieu duquel éclatent quelques obus. Le Colonel du 144^e est encore à la Ferté où il rencontre le colonel VIGNIER. Le village est marmité copieusement depuis plusieurs heures. Le colonel VIGNIER se porte, par la route, vers Montigny.

L'objectif que l'ordre nous fixe est la cote 138, deux kilomètres nord de Pargny-les-Bois, cote 126, Housset, Chevennes. Vers quatre heures nous tenons les abords de la ferme de Valécourt. La retraite se comporte avec une lente régularité. Puis, tout à coup, nous nous heurtons à une ligne ferme, infranchissable: l'arrêt, encore une fois! Les barrages des Maxim, de l'artillerie et des baïonnettes allemandes se sont reformés devant nous. Sur un terrain aux larges ondulations, nos gens doivent de nouveau creuser des trous, se coucher, se morfondre sous la pluie fine qui recommence. Par le matin clair et joyeux, on avait cru, enfin, la bête de proie en route vers sa tanière, mais, ce soir, elle s'est retournée et elle montre les dents comme aux jours de sa force.

Décidément aurions-nous préjugé de notre victoire? L'ennemi que nous avions cru à bout parviendrait-il à

nous paralyser? Au moment décisif, serions-nous épuisés au point de ne pouvoir cueillir le fruit mûri depuis quatre ans?... Ah! hommes de peu de foi, attendez! c'est par votre patience autant que par votre bravoure que vous avez étonné le monde; maintenez-là quelques jours encore cette admirable patience. Ne vous a-t-on pas dit que le dernier quart d'heure de courage déciderait de la victoire?

Tandis que tous, humbles combattants, nous déployons de tels efforts ininterrompus contre un adversaire auquel nous n'arrachons que des lambeaux très minces de terrain et qui ne recule que pour mieux se reprendre, voilà que, tout à coup, nous sommes violemment distraits de notre menue tâche ingrate et désolante. Le spectacle général de la guerre nous est découvert comme par magie, et, à ce spectacle, nos peines, nos craintes, nos impatiences se changent en une certitude de triomphe.

Des nouvelles prodigieuses nous arrivent! L'Orient est ébranlé d'immenses écroulements. FRANCHET D'ESPEREY vient de jeter bas la puissance bulgare. A peine ce succès connu que, le 27, nous apprenons la débâcle de l'Empire ottoman. Et, aussitôt, on nous annonce l'écrasement des Autrichiens. En quelques heures, les plus vieux et solides Etats confondus dans une même ruine; tous les peuples opprimés depuis des siècles, Tchéco-Slovaques, Yougo-Slaves, Slovènes, Roumains, Polonais, retournant leurs armes contre leurs tyrans, quel coup de théâtre, quel éclatant prodige! Désormais l'Allemagne, séparée de ses complices, n'est plus qu'une forteresse assiégée vouée à la faim et à la détresse.

Foch s'est arraché à son grand quartier de Senlis, il a couru à Versailles et, devant les membres du Conseil suprême, il a tracé le plan d'une opération qui portera les Alliés sur l'Allemagne du Sud, tandis que les armées du front occidental pousseront vers le Rhin. Mais c'est

aux *marches de l'Est* de la terre de France, sur l'éternel champ clos où les invasions barbares ont été, le long des âges, renouvelées sans cesse, que sera porté aux hordes de Guillaume, ce dernier Attila, le coup de la mort.

La résistance vraiment farouche et étonnante que, de l'Artois à la Champagne, rencontraient DEBENEY, MANGIN, GUILLAUMAT, GOURAUD et qui commençait à nous lasser, voire à nous inquiéter, cette résistance était dans la logique militaire; nos états-major avaient prévu une telle obstination au centre. L'énergie de l'ennemi que nous ne nous expliquions pas, faute de pouvoir détacher les yeux de notre horizon borné, n'était justement que la suprême ressource de toutes les forces teutonnes aux abois. La chute des complices de l'Allemagne ne sera pas la cause déterminante de sa défaite; elle n'en est que le signe avant-coureur; c'est au contraire la détresse de la plus redoutable puissance qui a déterminé les plus faibles à mettre bas les armes. La folle nation qui déchaîna la guerre et ses furies pour subjuguier l'Europe et faire de la terre entière sa colonie, ne peut plus opposer aux exécuteurs de l'infailible sentence de justice que de vains atternoissements et d'impuissants sursauts de rage. Plus de réserves fraîches, un matériel délabré, des divisions squelettiques, des munitions insuffisantes, des lignes de communications et rocares coupées ou menacées, des âmes excédées par nos victoires. le désarroi moral parmi les troupes la vision du désastre inévitable qui désespère généraux et politiques, l'Allemagne est perdue! Les maîtres de l'Empire nous opposent encore leurs troupes, leurs canons, et la multitude de leurs mitrailleuses non plus dans l'espoir de venir à bout de nos assauts, mais seulement pour donner le temps aux diplomates germains de manigancer la paix la moins onéreuse et la moins humiliante; ils se sont retournés vers le président des Etats-Unis d'Amérique Woodrow WILSON; ils ne lui ont pas

avoué toute leur angoisse, certes, mais, caressant avec astuce son pacifisme et sa vanité d'arbitre du monde, ils recherchent, par son entremise, un compromis qui les sauvera du plein désastre ; et le chimérique chef d'état s'est employé, depuis quelques semaines, à obtenir des Alliés une armistice.

En attendant le succès des pourparlers en cours, les armées ont reçu de Ludendorf l'ordre de ne plus céder un pouce de terrain. Voilà pourquoi, soldat de la 67^e, soldat du 288^e, le Boche était si acharné devant la Serre, devant Câtillon-du Temple, comme devant la ligne Hindenburg, voilà pourquoi, alors qu'il était culbuté aux ailes, il tenait toujours de l'Oise à l'Argonne, pourquoi il montrait tant d'obstination à Chevrésis, à Mesbrecourt, voilà pourquoi il ne recule que pour renforcer sa défense. Traiter en tenant encore sous sa botte une partie de la France et de la Belgique, serait pour le vaincu un coup de maître. Le salut de l'Allemagne et de ses armées dépend de l'ultime résistance, ici, au centre, et il faut reconnaître que ses soldats exécutent stoïquement la difficile consigne.

Mais il est trop tard. Quels prodiges de valeur que prodiguent nos adversaires, quels obstacles que ménage la troisième ligne, l'*Hermann Stellung*, les légions germaniques ne peuvent plus résister aux manœuvres que dirige le plus habile homme de guerre. Quelle heure d'histoire ! Foch, à la tête de quatorze armées, est en face de la fortification à demi démantelée derrière laquelle le plus puissant et le plus méprisable empire du monde attend, dans la peur, la sentence de Dieu. Foch veut que le jour où l'Allemagne sera autorisée à parler, ce soit une vaincue qui implore et non une belligérante qui propose et discute. Foch veut la victoire complète et le territoire français entièrement libéré.

Nous jetons dans la bataille décisive toutes les forces, tous les moyens ! Le mur qui reste encore et à l'abri

duquel Germania poursuit son hypocrite diplomatie, nous allons le jeter bas et nous acculerons les armées en déroute à ce plateau d'Ardenne qui sera tourné par CASTELNAU, MANGIN et GÉRARD, tourné par une offensive foudroyante ! Les événements n'ont tant tardé que pour se précipiter à la dernière minute. Ils vont se succéder rapides, parfaitement liés, immenses. Le lieu où commença l'agression est marqué pour le châtement. Oui, certes, les désastres d'hier n'étaient qu'annonciateurs ; le vrai, l'irréparable désastre commence maintenant. Portons au loin nos yeux, jusqu'à la mer du Nord, jusqu'à la Lorraine : les plans du généralissime s'y dévoilent à nos yeux éblouis ; les mouvements de nos troupes s'y combinent de la plus merveilleuse manière. — « En avant ! en avant ! » Le signal a retenti, impérieux, sonore, la trompette de Jéricho a lancé sa menace et sa force d'airain. Belges, Anglais, Français, Américains, sur toute la ligne des combats, ont repris leur élan. La plus sainte flamme les anime, la plus juste vengeance les excite, les emporte.

Le roi Albert, qui a poussé en avant, le 31 octobre, le groupe d'armées des Flandres, atteint la frontière hollandaise le 3 novembre ; le 4, il a reconquis plus du quart de son royaume. Les Armées anglaises ont fait sauter les lignes ennemies et progressent à l'est de Valenciennes et de Landrecies. DEBENEY a dépassé Guise et pénétré en coin entre l'*Hermann* et l'*Hunding* ; il remonte l'Oise qui mène de La Fère à Hirson : il travaille terriblement au défaut de la cuirasse ; le 4 novembre, le puissant manœuvrier se rabat sur les derrières de la *Hunding Stellung* que nous autres attaquons de face sous le commandement de HUMBERT et de GUILLAUMAT. Plus à l'est, GOURAUD a forcé l'Aisne et ouvert aux Américains les deux rives de la Meuse : *Brunehilde* et *Kriemhilde* sont brisées. La deuxième Armée américaine s'élance de la Voèvre en

direction de Metz. MANGIN, installé en avant de Nancy, presse les préparatifs de son plus terrible coup de bélier. Ainsi les derniers ouvrages de la triple enceinte qu'on disait imprenable s'effondrent sous les chocs répétés de nos quatorze Armées. Moins de trois mois nous ont suffi pour réduire les formidables positions d'où prétendait nous narguer la jactance germanique. Notre mouvement devient insoutenable. Maintenant il n'y a plus de refuge pour le Boche qu'au delà du Rhin. Encore faut-il qu'il se hâte, qu'il ne perde pas une seconde.

Le grand repli commence ! Le 4 Novembre, dès la nuit, les *feldgrauen* nous tournent le dos ; venus au soleil d'août 1914, la chanson aux lèvres, innombrables, orgueilleux, ils se retirent à la faveur des ténèbres, dans un silence prudent, ils détalent les jambes à leur cou. Leurs bataillons clairsemés effectuent la même fuite précipitée sur un énorme arc de cercle de 220 kilomètres.

L'après-midi du 4, le 67^e division, pas plus que le reste de la III^e Armée à droite, pas plus que la IV^e n'a fait un pas en avant ; depuis neuf jours, nous sommes là, cloués dans la boue, inertes, tirillant bêtement. Il fait un temps affreux : après la neige, le ciel déverse un interminable déluge. Les hommes couchés à même le sol, dans leur trou individuel, baignent dans une boue froide ; la certitude de la victoire les préserve désormais de toute angoisse, mais ils sont rompus de fatigue et le tourment physique les rend bougons et moroses. Le jour s'efface, le triste paysage s'évanouit dans l'ombre ; des mitrailleuses hoches semblent, un moment prises de folie, et leur tac-tac-tac nous tape sur les nerfs. Ensuite, c'est à peu près le calme, sauf quelques coups qui crépitent à de lointains intervalles. Vers huit heures, les 77 remplacent les mitrailleuses, canonnade pauvre, tir " en femme saouûle " comme on dit à l'escouade. C'est étrange, on ne trouve pas l'atmosphère habituelle ; les vieux de la vieille

flairent quelque événement insolite ; sans pouvoir nous l'expliquer nous éprouvons presque tous comme une frénésie de savoir ce qui se passe chez le Fritz ; il souffle parfois de ces sortes de pressentiments sur les âmes, sur les foules ! Les chefs sont aux aguets autant que les gars des petits postes avancés. Vers une heure du matin quelques rafales de 155 voudraient nous donner le change ; ils prouvent bien la présence de l'ennemi, mais au loin. Pourquoi les mitrailleuses, ne parlent-elles plus, cette nuit : pourquoi les fusils se taisent-ils si absolument ? Des patrouilles sont parties, on attend leur retour. — Elles sont bien longues — Quand elles reviennent elles racontent comment, en tapinois, elles ont atteint les emplacements de l'ennemi et n'y ont trouvé personne. — Elles ont alors exploré, en avant, elles ont marché sans obstacle pendant trois grands kilomètres et seulement alors ont été saluées par les mitrailleuses. Le temps de rendre compte, d'attendre les ordres du général, plusieurs heures s'écoulent. Quand l'aube commence à projeter sa lueur blême de nouvelles patrouilles rentrent. Elles ont poussé à cinq kilomètres sans rencontrer âme qui vive. La nouvelle vole de bouche en bouche. — Les lascars ont quitté leurs trous et causent et rient. — « Ils ont foutu le camp ! sans crier gare ! ah, les Fritz ! Tout d'même, faudrait régler nos petits comptes. Ils carapatent kif-kif des lapins, kif-kif des gazelles. Messieurs, la chasse est ouverté ! » Les hommes sont debout : l'agitation, la fièvre ont succédé à l'atonie. Les moins exaltés voient que, maintenant, c'en est fait. La minute sublime est venue, enfin ! Aux battements profonds de notre cœur, nous sentons tous que l'heure fatidique de la victoire et de la délivrance sonna au commencement de la nuit noire du 4 novembre.

Les poilus se sont dressés ; ils ont bondi en avant, ils s'élancent sur les traces de l'ennemi ; ils ne sentent pas

la terre sous leurs pas; ils ne veulent point que les envahisseurs se retirent sans être accompagnés, refoulés, balayés. Nous rattrapons l'ennemi à la hauteur de Sons-les-Ronchères. Les coups de fusils partent tout seuls. Sous cette poussée, les arrière-gardes précipitent leur retraite, mais néanmoins elles tâchent, avec une ténacité méritoire, de protéger les dernières colonnes en marche. Plusieurs avions boches tournoient dans la brume et sèment sur nos unités des bombes qui ne sont pas toutes perdues; les convois régimentaires qui encombrant les routes, notre artillerie qui suit de très près sont particulièrement harcelés par les oiseaux boches. Où sont donc nos avions, à nous? Au delà de Sons, nous avons réellement à compter avec quelques groupes qui, postés sur de légères éminences, battent aisément la plaine. Nous sommes contrains de ramper, d'user de ruse et de force. Mais les adversaires sont trop peu nombreux pour nous arrêter longtemps. L'obstacle cède et fait un bond plus loin. Nous contemplons sans pitié, les corps étendus de quelques ennemis nos victimes à peine trépassées et parmi eux un grand cadavre littéralement guillotiné, on ne sait comment; sans doute, quelque obus français la veille ou l'avant-veille lui aura emporté la tête; le cou est déchiqueté, toute la chair lavée par la pluie torrentielle.

Nouvelle résistance sur la route de Guise à Marle, à la ferme Champcourt et à la Chaussée. Nos gens oublieux de toutes les fatigues et comme électrisés, font sauter ces inutiles barrages et volent aux trousses des fugitifs qui, décidément, défendent bien crânement leur départ. Oui, il faut le dire encore, ces arrière-gardes boches a peu près sacrifiées, ont été jusqu'au bout solides, énergiques, tenaces dans leur rôle de dévouement.

La victoire aux ailes largement éployées marche au milieu de nos soldats; elle les enflamme d'une folle

ardeur, elle les grise d'indicible espérance. Devant nous se dresse le village de Housset. Au moment où nous y pénétrons, quelques Allemands détalent du fond de la grand'rue et disparaissent. Nous nous précipitons sur leurs talons. Mais tandis que les coureurs de tête se rapprochent de l'église, voici que, des maisons, sortent des civils, hommes, femmes, enfants! Ces gens ont des attitudes, des visages un peu étranges. Les uns nous accueillent avec des regards et des gestes d'enthousiasme, les autres timides et comme craintifs regardent avec surprise nos uniformes inconnus et restent à l'écart. Ils surgissent des caves, ils saluent et l'on entend des exclamations, des paroles entrecoupées; ces pauvres civils s'embrassent entre eux, en pleurant, en riant, ils nous sautent au cou. « Sauvés! nous sommes sauvés », crient les uns... « Vive la France! » crient les autres. . Libres? ainsi, tout à coup? Les libérés embrassent leurs libérateurs. Et de partout les voix reprennent comme un hymne la même parole, toute pleine de sentiment, toute débordante de spiritualité. — « Vive la France! » ... La France retrouvée, la France sainte et fière, la France sublimisée par la souffrance, l'héroïsme et la victoire! L'accueil de tous ces Français est d'une affection et d'une ferveur délirantes; les mots sont impuissants à rendre de tels élans fraternels; il y a des paroxysmes d'émotion qui ne s'extériorisent que par les regards, les gestes pieux, le plus subtil magnétisme d'être à être.

Les auditeurs en cercle saisissent avec avidité les nouvelles que donnent les poilus encore haletants de leur course. Les questions se pressent sur les lèvres des nouveaux affranchis. Ils nous paraissent tous plus ou moins hébétés, dans un reste de cauchemar; les enfants ne rient pas; ils sont, la plupart, chétifs et pâles; cela nous fait pitié, et nous pensons que ces générations, privées par le Boche, porteront toujours la marque de la disette

et de la souffrance. Tout à l'heure, les accents de la haine jailliront de toutes les poitrines contre les bourreaux qui depuis quatre années ont terrifié, exploité, torturé ce peuple. Mais au premier abord il règne une méfiance, comme si l'ennemi risquait de revenir sur ses pas et de reprendre son oppression. Ces hommes, ces femmes ont peine à se remettre de leur saisissement, tellement ce qui vient de se produire, en l'espace de rien, leur paraît encore douteux, tellement est invraisemblable, chimérique peut-être, cette heure divine attendue depuis quatre ans... quatre siècles!

Cependant, que devient la poursuite? Ne dirait-on pas que nous l'oublions? Le colonel VIGNIER est là qui déplie des papiers qu'un motocycliste vient de lui apporter : Ordre aux éléments de la 67^e D. I. de stopper; le 288^e attendra de nouveaux ordres, à Housset. La gauche de la III^e Armée n'a plus contact avec l'ennemi. Aussi loin que la vue porte dans la plaine nue, nos avant-gardes ne voient plus trace de Boche. La 32^e division de droite est devant nous maintenant et nos éclaireurs de cavalerie nous apprendront ce soir que c'est le 15^e R. I. qui a 14 h. 45 est entré dans Vervins, notre centre de direction. Nous en sommes à la fois heureux et un peu déçus : notre proie, la douce vengeance de la poursuite nous échappent donc. Bah! le Boche ne peut s'évaporer, nous le retrouverons. Nous avons couru depuis l'aube dans les terres grasses; nous avons couvert vingt-cinq kilomètres; nous avons faim. Déjeunons donc, déjeunons en famille, à la table de nos frères retrouvés. Rien ne peut dépeindre ce que contiennent de drame et de paradis ces maisons, ces chambres, ces visages et nos âmes à nous, nos âmes mêlées tout à coup à tant de douleurs et de révoltes. Nos hôtes deviennent plus expansifs; ils pleurent de joie à cause de la délivrance, de tristesse à cause des misères subies, à cause des morts. Nous compatis-

sons, nous fraternisons de toute la puissance de notre cœur; eux et nous sentons combien nous sommes de même sang, fils de mère, la douce France.

Tandis que les poilus achèvent ce repas inoubliable, on les avertit de se tenir prêts au départ. Le régiment se porte de nouveau en avant. A 2 heures, il est aligné tout au long de la grand'rue, chaque compagnie, chaque bataillon en ordre, la musique, le drapeau et sa garde à l'arrière, à la dernière maison, afin de traverser tout le bourg, sur le front des troupes en armes. La population se presse sur le pas des portes; elle regarde, de tous ses yeux, ces soldats bleu-horizon qui ont remplacé les culottes rouges; elle admire les guerriers vainqueurs.

... Un commandement retentit. Les longues files, en un mouvement sec, se sont galvanisées, rectilignes martiales, bérissées de baïonnettes. — « Au drapeau ! » La voix de la *Marseillaise* ! L'hymne jaillit, les larmes montent aux paupières. Là-bas, au fin fond de la grand'rue, la soie tricolore s'est élevée sur sa hampe; l'emblème sacré, salué par trois mille soldats, par trois mille civils, flotte au dessus des casques, des armes et des mâles visages. Il s'avance, maintenant que les honneurs lui ont été rendus, il défile devant les troupes : le voilà, précédé, annoncé par une exaltante musique; un officier, volontaire à barbe grise, le tient haut et ferme et la garde l'encadre, la garde de soldats d'élite, chevronnés, médaillés, héros de vingt combats : il palpète et claque au souffle du vent, il déploie la pourpre du sang versé, le sang des grognards de Bonaparte, le sang de nos pères de 1870, le sang tout frais que nous lui avons donné à boire, tous les jours, depuis 1914. Les trois couleurs vivent et parlent; parmi l'or et la soie scintillent les larmes, gémissent les sanglots et passent les mots sublimes : aux yeux qui savent voir, des âmes apparaissent; tous les morts du régiment sont là, à cette heure où s'affirme le

triomphe ; ils sont là, cortège innombrable, ceux qui offriront leur vie pour le salut de tous ; autour du portedrapeau les fantômes les plus fiers, les plus aimés, se pressent et, à leur suite, les autres poilus de notre épopée, sanglants, débraillés, magnifiques ; ils ont quitté leurs sépultures, Verdun, le Chemin des Dames, Rollot, le Matz, la Serre ; ils sont venus maintenant célébrer la victoire, leur victoire, oui la leur, plus encore que celle des vivants ; comme autrefois, ils ont emboîté le pas, ils marchent, à la cadence, côte à côte avec les brisquards survivants. Sonnez, vibrez, clairons ! cuivres, lancez vos hymnes de flammes ! *Sambre-et-Meuse, Chant du Départ*, redites, en vos strophes magiques, les vertus de la race, expliquez l'intrépidité joyeuse des fils de la France, racontez, racontez sans vous lasser l'histoire merveilleuse d'un peuple qui sait mieux que nul autre embrasser une idée et servir une cause en défiant la mort. Devant les rangs des compagnies, des bataillons, devant les visages et les baïonnettes immobiles, devant les épées qui s'abaissent en un grand geste de respect et de dévouement juré, le drapeau passe ! Vers lui, des êtres transfigurés et joignant les mains, se penchent ; des adolescents le contemplant avec extase ; sur les joues ridées des vieillards, coulent des pleurs silencieux ; une grand'mère serre sur son cœur un chiffon tricolore caché pendant la tourmente ; des hommes s'agenouillent ; il y a des fanatiques qui se jettent sur l'étendard et, dans un paroxysme d'amour, saisissent la soie sainte qu'ils portent à leurs lèvres ; une mère, en un mouvement farouche et sublime, élève son petit pour qu'il soit béni. Les gestes, les extases de cette foule sont ineffables ! Les bouches s'entr'ouvrent pour clamer l'émoi et la ferveur immense des âmes mais les voix s'étranglent ; aucun cri ne trouble le martellement des pas des soldats en marche ; aucune parole n'est capable d'exprimer la piété

de cette double France, l'une souffrante, l'autre militante, hier séparée, aujourd'hui réunie et qui communique en ses propres vertus devant l'Idéal. D'entre ces délivrés et ces sauveurs monte une tendresse, une spiritualité héroïque, une prière ; l'idéalisme national épanoui dans une telle abnégation et une si auguste grandeur approche de la pure religion.

*Amour sacré de la Patrie
Conduis, soutiens nos bras vengeurs
Liberté ! Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs.*

Nous sommes sortis de Housset ; sur la route boueuse nous marchons. En deux étapes, nous serons à la frontière. Une joie ample, profonde, exalte nos cœurs, accélère notre allure.

Des cavaliers, des motocyclistes nous croisent ; en brèves indications, nous apprenons l'acharnement de la poursuite ; à mesure que l'arc de cercle se rétrécit, nombre d'unités françaises, devancées par leurs voisines, sont obligées de renoncer au passionnant travail et de suivre, en réserves. Les armées allemandes refluent dans un désarroi que le harcèlement de notre aviation complique de plus en plus : notre division aérienne précède la retraite, bombarde les routes que l'ennemi va aborder, mitraille au sol l'infanterie, sème la mort et la confusion parmi les colonnes, les batteries, les convois.

Le poilu écoute les récits rapides des messagers, il rit, il exulte. — « On les a eu ! s'écrie-t-il, on les a ! »

La fin de cette histoire, vous la connaissez : elle appartient à tous les régiments de France, à tous les alliés ! La chronique particulière du 288^e régiment d'infanterie s'arrête ici.

Le 7 novembre, à 20 heures, des parlementaires se sont présentés aux avant-postes du 31^e corps de la première armée française à Haudroy. Leurs voitures, portant le drapeau blanc, se sont avancées dans une nuit opaque, par des chemins défoncés. Reconnus suivant les règles, ils ont été conduits au G. Q. G. DEBENEY d'où un train spécial les a conduits en forêt de Compiègne, à Rethondes, lieu connus des poilus du 28^e. A 9 heures du matin, le maréchal Foch a reçu dans son wagon-bureau la délégation allemande. La scène a été d'une simplicité tragique. Au ministre Erzberger, qui déclarait venir « recevoir les propositions des puissances alliées », le maréchal a répondu qu'il n'avait aucune proposition à faire. Le comte Obernsdorf intervenant, s'est déclaré prêt à recevoir « les conditions de l'Entente! » — « Demandez-vous l'armistice? » — « Nous le demandons ». Les conditions ont été lues : elles exigent la capitulation — la plus humiliante que nation ait jamais consentie hors de son territoire. Acceptation ou refus sous trois jours.

Pendant que les parlementaires ont été annoncer le verdict et tandis que leur Empereur, leurs ministres, leurs généraux, atterrés, le discutent, nos armées continuent leur martellement implacable. Le généralissime, en son ordre du jour du 9 novembre, sonne l'hallali : « L'ennemi est désorganisé. Il cède partout. Je fais appel à l'énergie des chefs et des troupes! » Les officiers transmettent l'impulsion. — « En avant! » — « En avant! En avant! » relancent les hommes. Le soldat usé, fourbu, mais volontaire, indomptable, farouche, va bondissant, il ne décolle pas des trousses des fugitifs : l'envahisseur est reconduit à coups de fusil, à coups de baïonnette, à coups de botte.

Le spectacle de cette chasse de millions de vaincus par des millions de vainqueurs est inouï. Jamais rien de semblable ne s'est déroulé sous le ciel ni même dans l'imagi-

nation des poètes épiques. Embrassez l'étendue, suivez les phases de cette lutte prodigieuse. Le 9, GOURAUD s'empare de Mézières, libère Sedan où les Américains le rejoignent. Sedan! la terre de nos hécatombes valeureuses de 1870 tressaille d'allégresse. A la gauche de GOURAUD, GUILLAUMAT atteint le front Charleville-Renwez et court droit au Luxembourg belge. HUBERT approche de Rocroi. Devant DEBENEY, qui, lui, a dépassé la frontière, c'est la panique, l'ennemi lâche tout, abandonne un matériel énorme et se fait râfler des milliers de traînards. Les Britanniques ont occupé Maubeuge et vont atteindre Mons. DEGOUTTE emporte, d'un élan endiablé, les armées françaises et belges des Flandres, fait sauter quelques essais de résistance, s'empare de Gand, puis brusquement se rabat sur Bruxelles pour gagner au plus vite la « morne plaine » de Waterloo. Mais voyez, voyez encore, portez vos regards au loin vers le sud. Voilà que CASTELNAU a mis en place MANGIN et GÉRARD, face à Metz, face à Sarrebourg..., MANGIN frémit d'une impatience terrible : il a ordre, de n'attaquer que le 13! dans deux jours!

Deux jours encore! L'énorme masse ennemie rejetée par le foudroyant rabattement de notre aile gauche se mêle, s'embrouille dans un désordre inextricable! Deux jours! et notre aile droite, la seconde pince de la tenaille, va se refermer sur cette masse. Avec ce génie égal et cette puissance de volonté inflexible qui lui a permis, en trois mois, de réduire ses adversaires, Foch va broyer, dans un écrasement suprême, les débris de la plus formidable armée qui fut jamais.

11 novembre! Un pâle soleil éclaire le drame des batailles. L'angoisse des vaincus devient un affolement. La poussée puissante des vainqueurs ne rencontre plus nulle part de résistance : ils ne chassent devant eux qu'un troupeau; les soldats à la discipline servile insultent et

dégradent leurs officiers, jettent leurs armes, se laissent capturer. Les terrifiantes forces allemandes de jadis roulent, tourbillonnent éperdues vers les Ardennes sous l'irrésistible cyclone qui les ramasse et les encercle plus étroitement d'heure en heure. En ces deux vastes mouvements, en cette prodigieuse complexité des armées adverses soudées les unes aux autres, les hommes fouettés, ceux-ci par l'instinct de conservation, ceux-là par la fureur de la justice vengeresse, ne connaissent plus de limites à la tension des nerfs. Et tout marche, court, se précipite. C'est la fièvre, c'est la folie!... Apothéose apocalyptique où s'entrechoquent les instincts, les passions, toutes les puissances des multitudes guerrières..

Et soudain tout s'arrête... Cessez le feu ! Les lignes sont devenues immobiles, comme figées. Il règne sur la terre et dans le ciel un étrange silence.

La Grande Guerre est finie!

— « Au cinquante-deuxième mois d'une guerre sans précédent dans l'histoire, l'armée française avec l'aide de ses alliés, a consommé la défaite de l'ennemi. Nos troupes, animées du plus pur esprit de sacrifice, donnant pendant quatre années de combats ininterrompus, l'exemple d'une sublime endurance et d'un héroïsme quotidien, ont rempli la tâche que leur avait confiée la patrie. Tantôt supportant, avec une énergie indomptable, les assauts de l'ennemi, tantôt attaquant elles-mêmes et forçant la victoire, elle ont, après une offensive de quatre mois, bousculé, battu et jeté hors de France la puissante armée allemande et l'ont contrainte à demander la paix ».

Tel est le dernier ordre du jour du général PÉTAINE, généralissime des armées françaises. Il est complété par la proclamation du maréchal FOCH aux armées alliées, proclamation qui traversera les siècles :

— « Officiers, sous-officiers et soldats, après avoir résolument arrêté l'ennemi, vous l'avez pendant des mois, avec une foi et une énergie inlassables, attaqué sans répit.

« Vous avez gagné la plus grande bataille de l'histoire et sauvé la cause la plus sacrée ; la liberté du monde.

« Soyez fiers!

« D'une gloire immortelle vous avez paré vos drapeaux.

« La postérité vous garde sa reconnaissance ».

La Grande Guerre est finie!

Pendant plusieurs semaines, à mesure que le flot des Boches refluera vers la Germanie, une partie de nos troupes s'avanceront vers l'est, Les plus brillantes ou simplement les plus à portée effectueront les entrées triomphales en Alsace, en Lorraine. Combien splendides et émouvantes seront les journées de Mulhouse et de Colmar, de Metz et de Strasbourg! Nos camarades privilégiés seront portés par l'enthousiasme des acclamations; l'amitié, la reconnaissance les accueilleront; ils éprouveront une ivresse ineffable. Et après ces fêtes merveilleuses, ce sera cette autre fierté de la garde au Rhin : la revendication de la Rhénanie latine, notre domaine spirituel et notre frontière sera reprise par les soldats de 1918 avec la même piété traditionnelle que par les ancêtres de la Révolution, par Turenne, Condé et Louis XIV, par les preux de Charlemagne, ce Charlemagne qui affirme, dans son tombeau d'Aix-la-Chapelle, l'inaliénable emprise de la race française et l'antique prédominance de son génie sur la rive gauche du Rhin.

Les poilus du 288^e ne connaîtront point les joies, les délires, les belles missions des triomphateurs. Ramenés

à l'arrière, à petites étapes, ils referont le pèlerinage des terres dévastées, des indescriptibles douleurs de la patrie, le pèlerinage des sépultures qui par centaines de mille jalonnent les lignes successives des batailles libératrices. Leur retour sera mélancolique et grave, car ils ne porteront pas dans leur cœur la plénitude qu'ils attendaient de la victoire. Eux qui ne seront pas illusionnés par les vivats et les *Te Deum*, ni grisés par les baisers ardents des foules, mais qui iront songeant parmi les paysages éplorés, ils persisteront à éprouver la déception nationale qu'ils ressentent en cette journée du 11 novembre. L'annonce subite de l'armistice leur serre le cœur d'une sourde inquiétude parce qu'ils n'avaient jamais imaginé que la Grande Guerre pût être close autrement que par la consommation de la défaite absolue de l'Allemagne, la démonstration de notre puissance militaire appesantie sur tout le territoire ennemi et le démembrement de l'Empire de proie. Tandis que les foules, dans la France entière, fêtent avec des explosions de joie, cet armistice annoncé par les canons et par les cloches, chez nous autres, combattants, qui avons achevé notre tâche, le bonheur de la fin du drame, la fierté du triomphe, la haute conscience du devoir accompli, la délivrance des misères et du péril de mort, les douces perspectives du foyer prochainement retrouvé, tant de joies si profondes sont attristées par l'appréhension secrète que fait naître en nous une conclusion prématurée.

CONCLUSION

Ce récit semblera bien imparfait. Il n'a de mérite que d'avoir été composé avec la plus ardente piété. Les éléments, les souvenirs ont souvent fait défaut au narrateur. Qu'on ne prenne pas garde aux omissions d'actes et noms glorieux; ceux qui ont été mentionnés l'ont été au courant de la plume et sans souci de juste répartition : le dévouement et la grandeur furent généralement anonymes dans cette guerre et tous y participèrent.

Mais ce mémorial aura atteint le but si, à la nomenclature et à la chronologie, il a pu ajouter les aspects exacts de nos combats, s'il fait revivre l'âme du régiment et vibre de cette fraternité communicative qui fit notre force et qu'aucun de nous ne doit oublier. Le peu que ces pages expriment de l'intense ferveur militaire et de l'admirable communion française, vous suggèrera tout le reste. Elargissez-le des images qui réapparaissent quand vous fermez les yeux pour retrouver les grands spectacles de l'épopée dont vous fûtes les héros, embellissez-le des émotions qui subsistent vivantes dans votre cœur. Chacun de nous a fixé, à sa manière, les épisodes du drame prodigieux et renouvelle les paysages, les physionomies et les idées avec des traits et des lumières qui ne sont qu'à lui seul.

Nous ne pouvons songer à dégager ici la philosophie de notre guerre. C'est à chacun de nous d'en tirer les hautes et sévères leçons. Les événements qui se pressent et s'entrechoquent comme des nuages lourds d'orage, ne

se chargent-ils pas de nous instruire? Vers quel horizon que nous nous tournions, moral, politique, industriel, militaire, à tous les plans et à tous les degrés, les retentissements du cataclysme exigent de nous l'attention et l'effort.

Nous n'avons pas « tué la guerre ». Renouvelée dans ses causes, elle se continuera dans ses conséquences. — « Je commence à croire qu'elle est d'essence divine », avouait Jaurès. Essentiellement liée à toutes les activités matérielles de l'univers, la guerre est sans doute aussi inhérente à l'humanité pensante..... Prenons-la donc comme elle est, la forme nécessaire de la vie. Puisque vivre, c'est lutter, luttons, dans la pauvre paix précaire d'aujourd'hui, de demain, avec cette même ténacité et cette même *furia francese* que nous déployions dans la mêlée des batailles. Nous ne renoncerons pas à la beauté de notre rêve; parce qu'il est la beauté, il renferme une part de vrai, une part de joie qui s'épanouiront bien un jour. Mais que notre espoir lointain de libéraux et d'incorrigibles idéalistes ne nous cache pas la réalité prochaine ni les obligations qu'elle nous impose.

Foch avait dit : « Voici mon armistice; vous pouvez faire, maintenant, n'importe quelle paix, je suis en mesure de l'imposer ». Le soldat ayant accompli son travail à la perfection, les négociateurs français ont manqué à leur : ils ont dû compter avec les utopies impérieuses de tels de leurs alliés, cela est vrai; ils ont été obligés de composer avec les calculs « d'hégémonie fructueuse dans la ruine générale du continent », mais ils devaient assurer à la France au moins l'indispensable et ils ont signé un traité de dupes que Foch et les plus éminents de nos hommes d'Etat réprouvent. Le général de la victoire ne veut pas partager la responsabilité des diplomates de la paix déficitaire. — « Ce traité, dit-il, est un mauvais traité, mauvais puisqu'il ne donne pas à la France ses

garanties de sécurité et ses garanties de paiement. La garantie de sécurité c'était le Rhin : j'avais fait mes comptes, six divisions en tout. Avec cela, je me chargeais de tenir et de défendre la France : nous pouvions désarmer. Je l'ai dit, je l'ai répété. On ne m'a pas écouté! »

Aujourd'hui, voyez la réalité telle qu'elle est : une Allemagne qui se prétend invaincue et qui est intacte, riche, prolifique, industrielle, acharnée au travail, d'une ambition et d'une audace effrénées, cynique dans sa politique, une Allemagne qui se relève et qui, derrière le paravent d'une fausse démocratie, se reprend aux préparatifs de la vengeance et à ses vastes plans de domination. En face de cette ennemie sournoise et implacable, une France mutilée, saignée, épuisée, une France de natalité réduite, une France contrainte de rester en armes afin d'imposer sa créance et de garantir sa sécurité tandis que de bons apôtres l'accusent d'impérialisme. La réalité est dure : nous nous retrouvons en face du même péril dont nous avons cru avoir débarrassé la nation, nos foyers et l'esprit humain.

Pour mener à bien la douloureuse et difficile tâche qui nous incombe et pour conjurer les menaces de l'avenir, nous avons besoin de toutes nos ressources, nous devons déployer toute l'énergie dont nous sommes capables. Nous devons à notre dignité de maintenir notre logique militante, nous devons à nos compagnons morts de faire triompher leur volonté. Il y a là plus que notre intérêt, une dette sacrée, un pacte inviolable! Nous renierions nos actions héroïques et notre caractère si nous manquions à un tel héritage. Les morts nous somment de poursuivre la doctrine et les réalisations de vie pour lesquels ils ont consommé leur sacrifice.

Luttons donc! Que nos âmes restent égales à elles-mêmes! Travajllons! que nos travaux soient nombreux, cohérents, féconds. De même que nous avons subordonné

tout à la victoire dans la guerre, subordonnons tout à la victoire dans la paix.

« Victoire égale volonté », a dit encore Foch. Il a dit : « Victoire égale supériorité morale chez le vainqueur ». Tout est là ! Volonté ! Supériorité morale ! Ces vertus, nous les portons en nous, de race, plus qu'aucun peuple. Maintenons-les, en nous-mêmes et dans ceux qui nous entourent. Multiplions nos puissances. Nous n'avons cure de domination, certes. Nation noble, nous sommes parvenus à ce stade supérieur de développement où la liberté des autres peuples nous est aussi sacrée que notre liberté propre. Mais quiconque n'aspire pas à primer, déchoit. Nous ne sommes pas un peuple fini : l'avenir est devant nous, égalons le prestige que notre vaillance et notre victoire nous ont valu parmi toutes les nations. Primons ! Voilà le mot d'ordre des temps présents.

La plus grande leçon morale que la philosophie de la guerre nous enseigne et doit fixer vivante en notre cœur, c'est qu'avant d'être nous-mêmes nous sommes d'une patrie et que le sentiment national est le fonds solide sur lequel reposent les sociétés. Quel est celui d'entre nous qui n'aurait pas appris, dans le voisinage de la mort, à étendre sa vue au delà des horizons étroits et égoïstes d'avant-guerre, quel est celui qui n'aurait pas compris la nécessité de la force collective ? Nous avons saisi quelles lois inflexibles et profondes gouvernent la vie moderne. Les choses sont de plus en plus vastes et complexes, les organismes de plus en plus liés, les hommes sur toute la terre, de plus en plus rapprochés et solidaires. Comme la vie elle-même, il faut que notre esprit affecte de nouvelles dimensions. Le souci des grands problèmes et l'exécution des grands desseins font l'honneur et la grandeur de l'homme. Un peuple capable de s'enthousiasmer pour les idées hautes et justes est seul capable de grandes actions. Il faut que nous renoncions à la trop légère insou-

ciance qui faillit amener notre perle et que nous nous souvenions du prix terrible auquel nous avons dû payer notre défaut d'organisation. L'individualisme qui nous est si cher ne devra désormais se développer qu'en fonction de la collectivité. Les êtres, les intérêts isolés sont condamnés à l'impuissance et à la disparition. La machine moderne est impitoyable aux imprévoyants ; elle écrase les faibles et les désunis. Une France divisée et incohérente serait vaincue et absorbée par une Germanie rompue à la discipline la plus étroite et à l'organicisme le plus rigoureux. La méthode et ses applications, nous les trouverons mais à une condition qui commande toute la réussite : soyons unis. Notre sauvegarde essentielle réside dans cette UNION SACRÉE, qui doit rester notre loi, notre morale, notre religion nationale et qui nous assurera la primauté dans le travail et la prospérité comme elle nous assura la force victorieuse aux deux Marnes, à Verdun, sur tous les fronts.

Les leçons de la Grande Guerre doivent diriger notre existence nouvelle et présider à l'éducation. A vos enfants, vous ferez lire, quelquefois, le Mémorial de la campagne de France ; vous élèverez vos fils et vos filles dans le souvenir des dangers que nous avons courus, dans la vénération des souffrances, des exploits et de tant de morts sublimes qui nous ont sauvés. C'est dans leurs petites âmes que nous devons dresser le monument impérissable à nos frères disparus, que nous devons allumer le culte fervent et efficace par lequel s'accompliront les hautes et pures destinées de notre race, et se perpétueront dans la plus grande France, nos héros, protecteurs et dirigeants invisibles de la Patrie.

P. GRIMONT.

